

Les 100 - 21e Jour

Kass Morgan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

K A S S M O R G A N

LA SÉRIE TV
SUR

Syfy ET 4

LES
100
21^e JOUR



K A S S M O R G A N



LES 100 21^e JOUR





Collection dirigée par Glenn Tavenne

L'AUTEUR

Kass Morgan est titulaire d'une licence de la Brown University et d'un master de l'Oxford University. Elle travaille actuellement en tant qu'éditrice et vit à Brooklyn, New York.

**Retrouvez *Les 100* adapté en série TV
par les producteurs de *The Vampire Diaries*
et *Gossip Girl***

the100series.com

Retrouvez tout l'univers de
LES 100
sur la page Facebook de la collection R :
www.facebook.com/collectionr

Vous souhaitez être tenu(e) informé(e)
des prochaines parutions de la collection R
et recevoir notre newsletter ?

Écrivez-nous à l'adresse suivante,
en nous indiquant votre adresse e-mail :
servicepresse@robert-laffont.fr

KASS MORGAN

LES
100
21^e JOUR

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Fabien Le Roy

roman



« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Titre original : DAY 21

© Alloy Entertainment, 2014

Traduction française : © Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2014

Produced by Alloy Entertainment, New York

Published by arrangement with Rights People, London

Couverture : Key artwork @ 2014 Warner Bros. Entertainment Inc. All Rights Reserved.
Design by Liz Dresner

EAN 978-2-221-15642-1

ISSN 2258-2932

(édition originale : ISBN : 978-0-316-2355-9, Little, Brown and Company, a publishing house of Hachette Book Group, New York)

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

*À mes parents et mes grands-parents,
qui m'ont appris à m'émerveiller
à la fois des mots et du monde.*

CHAPITRE 1

Wells

Personne ne se porte volontaire pour se tenir à côté de la tombe. Bien que quatre des leurs soient déjà enterrés dans le cimetière de fortune, les 100 sont toujours mal à l'aise à l'idée de devoir inhumer un corps.

Personne non plus ne veut tourner le dos à la forêt. Depuis l'attaque, la moindre branche qui craque suffit à faire sursauter les survivants angoissés. De fait, les presque cent personnes réunies pour faire leurs adieux à Asher sont serrées en un demi-cercle dense, leurs yeux naviguant compulsivement du cadavre posé à même le sol aux ombres furtives se dessinant entre les arbres.

Le crépitements du feu, si réconfortant d'habitude, est aujourd'hui silencieux. Ils sont à court de petit bois depuis hier soir, et personne n'a osé aller en ramasser. Wells y aurait bien été lui-même, mais il était trop occupé à creuser la tombe. Pas d'aide non plus de ce côté-là, hormis d'Eric, un grand Arcadien taciturne qui lui a donné un coup de main.

— On est vraiment sûrs qu'il est mort ? chuchote Molly en s'éloignant à petits pas du trou béant, comme si elle craignait qu'il ne l'engloutisse elle aussi. Elle a treize ans mais en paraît encore moins. *Paraissait* serait plus juste. Wells se souvient l'avoir aidée après l'atterrissage en catastrophe, alors que ses bonnes grosses joues rondes étaient maculées d'un mélange de suie et de larmes. Le visage de la jeune fille est désormais maigre voire émacié, et la plaie qu'elle arbore au front semble avoir été mal désinfectée.

Wells, malgré lui, pose son regard sur le cou d'Asher, au niveau de la blessure irrégulière qu'a faite la flèche en s'y fichant. Asher est mort depuis deux jours, depuis que ces silhouettes énigmatiques se sont matérialisées sur la crête, réduisant à néant tout ce que les habitants de la Colonie avaient toujours cru, annihilant toutes leurs certitudes.

Ils ont été envoyés sur Terre en tant que cobayes, les premiers humains à fouler le sol terrestre depuis trois cents ans. Sauf qu'ils avaient tort.

Certaines personnes n'ont jamais quitté la planète.

Tout s'est passé si vite. Wells ne s'est rendu compte de rien jusqu'à ce qu'Asher s'écroule, essayant en vain de déloger la flèche qui lui a transpercé le cou. C'est à cet instant que Wells a fait volte-face, et les a vus. Apparaissant à contre-jour devant le soleil couchant, les inconnus avaient l'air sombres et imposants. Wells a cligné des yeux, s'attendant presque à ce que les silhouettes s'évanouissent. Pas moyen qu'ils existent vraiment.

Sauf que les hallucinations ne tirent pas de flèches.

Voyant que personne ne répondait à ses appels à l'aide, Wells a dû transporter Asher jusqu'à la cabane convertie en infirmerie, celle où ils avaient réuni le matériel médical sauvé des flammes. Mais cela n'a servi à rien. Le temps que Wells, ayant fouillé frénétiquement le stock, mette la main sur des pansements, Asher avait déjà rendu l'âme.

Comment se fait-il qu'il y puisse y avoir des *gens* sur Terre ? Impossible. *Personne* n'a survécu au Cataclisme. C'est un fait incontestable, aussi profondément enraciné dans l'esprit de Wells que la transformation de l'eau en glace à zéro degré Celsius, ou que la révolution des planètes autour du Soleil. Et pourtant, il les a vus de ses propres yeux. Des gens qui n'ont certainement pas été largués sur Terre dans des capsules spatiales. Des *Nés-Terre*.

— Il est mort, répond Wells à Molly en se levant péniblement, avant de prendre conscience que tous les regards sont rivés sur lui.

Il y a quelques semaines encore, leur visage aurait exprimé de la défiance, si ce n'est un mépris complet. Personne ne voulait croire que le fils du chancelier s'était vraiment fait condamner à l'Isolement. Ça avait été une partie de plaisir pour Graham de convaincre le reste du groupe que le père de Wells l'avait envoyé sur Terre pour les espionner. Mais maintenant, tous le dévisagent avidement, attendant qu'il leur indique la marche à suivre.

Lors du chaos qui a suivi l'incendie, Wells a organisé les équipes chargées de trier les provisions restantes et aidé les autres à construire des structures en dur. L'intérêt qu'il a toujours porté à l'architecture terrienne – une marotte qui avait le don d'énervier son pragmatique de père – lui a permis de concevoir les trois cabanes de bois trônant désormais au centre de la clairière.

Wells lève les yeux vers le ciel qui s'assombrit. Il donnerait n'importe quoi pour que le chancelier les voie un jour. Pas spécialement pour lui montrer qu'il a eu raison tout du long – après avoir vu son père être touché par une balle dans le hall d'embarquement, le ressentiment de Wells à son égard a fondu plus vite encore que les couleurs avaient quitté le visage du chancelier. La seule chose qu'il souhaite aujourd'hui, c'est que son père ait un jour la chance d'appeler la Terre sa maison. Le reste de la Colonie est censé les

rejoindre une fois les conditions au sol jugées acceptables, mais vingt et un jours après leur atterrissage, pas le moindre scintillement en provenance des étoiles. Que cela signifie-t-il pour les 100 ? Les résidents de la Colonie les rejoindront-ils un jour ?

Wells baisse les yeux, et ses pensées se focalisent à nouveau sur la tâche à accomplir : dire adieu au garçon qu'ils s'apprêtent à envoyer vers sa dernière demeure, ô combien plus sombre.

— Et si on se dépêchait ? dit une fille grelottant de froid. J'ai pas envie de rester plantée là toute la nuit.

— Fais un peu gaffe à ce que tu dis ! la reprend une autre fille nommée Kendall, ses lèvres fines retroussées en une grimace de désapprobation.

Au début, Wells l'avait prise pour une ressortissante de *Phoenix*, comme lui, mais il avait fini par se rendre compte que son air hautain et sa démarche indolente n'étaient qu'une imitation de ceux des filles avec qui il a grandi. Cette attitude était monnaie courante chez les jeunes Waldénites et Arcadiennes, bien qu'il n'ait rencontré ce degré de perfection que chez Kendall.

Wells tourne la tête d'un côté puis de l'autre, cherchant Graham des yeux. Hormis lui-même et Clarke, Graham est le seul autre membre des 100 à être originaire de *Phoenix*. Il n'aime en général pas le laisser en charge du groupe, mais il était ami avec Asher et, à ce titre, il est mieux à même que Wells de prononcer l'éloge funèbre. Pourtant, son visage est l'un des seuls à ne pas figurer dans la foule qui s'est massée dans le cimetière, l'autre exception notable étant Clarke. Dès la fin de l'incendie, elle avait suivi Bellamy à la recherche de sa sœur, ne laissant à Wells en guise d'au revoir que huit mots qui depuis lui empoisonnent l'esprit : « Tout ce que tu touches, tu le détruis. »

Un craquement résonne alors dans les bois, arrachant à l'assemblée un chœur de cris effrayés. Sans prendre le temps de réfléchir, Wells tire Molly derrière lui d'une main et attrape une pelle de l'autre.

Quelques secondes plus tard, Graham émerge dans la clairière, flanqué de deux Arcadiens, Azuma et Dmitri, ainsi que de Lila, une fille de *Walden*. Les trois garçons ont les bras chargés de bois ; Lila ferme la marche, portant également quelques branchages.

— C'est donc là que sont passées les haches manquantes, remarque Antonio, un Waldénite, en apercevant les outils que Dmitri et Azuma ont accrochés en bandoulière. Elles auraient pas été de trop cet après-midi !

Graham lève un sourcil en jaugeant leur plus récente cabane. Ils commencent vraiment à avoir le coup de main : plus de trou béant dans la toiture cette fois, ce qui leur permettra de passer des nuits plus au chaud et à l'abri de l'humidité. Aucune des trois structures ne possède

de fenêtre cependant. Elles prendraient trop de temps à découper, et sans accès à du verre, ni même à du plastique, d'éventuelles fenêtres ne seraient guère plus que des trous dans les murs.

— Fais-moi confiance, ça, c'est carrément plus important, réplique Graham en levant ses bras chargés de bois.

— Du bois de chauffage ? demande Molly avant de devenir rouge pivoine en voyant le rictus de dédain de Graham.

— Non, ce sont des *lances*. C'est pas trois pauvres baraques branlantes qui vont nous mettre en sécurité. On doit être prêts à se défendre. La prochaine fois que ces bâtards débarquent, on saura les accueillir.

Les yeux de Graham se posent alors sur le corps sans vie d'Asher et une expression fugace traverse ses traits, contrastant avec son masque habituel de colère et d'arrogance. Cette fois, c'est un chagrin sincère qui se peint sur son visage.

— Tu veux te joindre à nous ? lui suggère Wells en se radoucissant. Je pensais qu'on pourrait dire quelques mots en mémoire d'Asher, et comme je sais que tu le connaissais bien, je...

— J'ai l'impression que tu te débrouilles très bien tout seul, le coupe Graham en le regardant droit dans les yeux. Je t'en prie, minichancelier, je ne vais pas retarder la cérémonie plus longtemps.

Au moment où les ultimes traces du soleil disparaissent du ciel, Wells et Eric jettent les dernières pelletées de terre fraîche sur la tombe tandis que Priya finit de décorer la grossière croix de bois avec des guirlandes de fleurs.

Les autres membres du groupe se sont dispersés, soit pour éviter d'assister à l'inhumation proprement dite, soit pour être sûrs de se garder une place dans l'une des nouvelles cabanes. Chacune d'elles peut loger confortablement une vingtaine de personnes, trente si les gens sont trop fatigués ou ont trop froid pour se plaindre d'une jambe empiétant sur leur couverture carbonisée ou d'un occasionnel coup de coude dans le visage.

Wells est déçu, bien que pas vraiment surpris, de découvrir que Lila a de nouveau réservé une cabane pour Graham et ses amis, laissant les plus jeunes grelotter dans le froid. Ceux-ci balaient la clairière peuplée d'ombres d'un regard craintif. Même si certains se sont portés volontaires pour monter la garde, ceux qui passeront la nuit dehors risquent d'avoir du mal à fermer l'œil.

— Hé ! lance Wells à Graham qui passe non loin, une lance à moitié taillée à la main. Puisque Dmitri et toi prenez le deuxième tour de garde, pourquoi est-ce que vous ne dormez pas dehors ? De cette manière, je vous trouverai plus facilement lorsque j'aurai fini le mien.

Avant que Graham ait eu le temps de répondre, Lila est venue se pendre à son bras.

— T'as promis que tu resterais avec moi ce soir, tu te souviens ? J'ai trop peur de dormir toute seule, dit-elle en minaudant, à l'extrême inverse de son ton sec habituel.

— Désolé, fait Graham en haussant les épaules. Je déteste revenir sur ma parole.

Wells détecte bien dans sa voix combien il est content de lui, et il ne se laisse pas surprendre lorsque Graham lui jette sa lance.

— Je prendrai un tour de garde la nuit prochaine, si on n'est pas tous morts.

Lila frissonne exagérément avant de le gronder :

— *Graham !* Tu devrais pas dire des choses comme ça !

— T'inquiète pas, je suis là pour te protéger, répond-il en lui passant un bras autour des épaules. Au pire, je vais faire en sorte que ta dernière nuit sur Terre soit la meilleure de ta vie.

Lila pouffe de rire et Wells fait ce qu'il peut pour ne pas lever les yeux au ciel.

— Vous feriez peut-être mieux de dormir dehors tous les deux, suggère Eric en sortant de l'ombre. Comme ça, on aura peut-être une chance de pouvoir dormir tranquilles !

Graham laisse échapper un rire bref.

— La ramène pas trop, tu sais bien que j'ai vu Felix sortir de ton lit ce matin. Si y a un truc que je supporte pas, c'est bien les hypocrites.

— Ouais, rétorque Eric avec un sourire qui se veut rare, mais nous, au moins, tu ne nous as pas *entendus* !

— Allez, on y va ? intervient Lila la bouche en cœur. Sinon Eliza va pas nous garder notre lit.

— Tu veux que je prenne le premier quart avec toi ? propose Eric.

Wells secoue la tête.

— C'est gentil, mais Priya s'est déjà portée volontaire pour assurer les rondes.

— Tu crois qu'ils vont revenir ? demande Eric à voix basse.

Wells jette un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer qu'il n'y a pas d'oreilles indiscretes aux alentours.

— Sans doute. C'était plus qu'un avertissement. C'était une démonstration de force. Qui qu'ils soient, ils ne sont pas contents de notre présence ici, et ils tiennent à ce qu'on le sache.

— C'est clair, dit Eric avant de tourner la tête en direction de la tombe fraîchement aménagée d'Asher.

Avec un soupir, il souhaite une bonne nuit à Wells et se dirige vers la masse sombre que forment les cabanes, édifiées comme par une pulsion inconsciente autour de l'emplacement du feu par Felix et les autres.

Wells pose la lance sur son épaule et part en quête de Priya. À peine a-t-il fait trois pas qu'il bute dans quelque chose et qu'un petit cri

retentit dans l'obscurité.

— Tout va bien ?

— Ça va, lui répond une voix frêle.

Molly.

— Où est-ce que tu dors cette nuit ? Je vais t'aider à trouver ton lit.

— Dehors. Y avait plus de place dans les cabanes, murmure-t-elle, des trémolos dans la voix.

Une furieuse envie de sortir Graham et Lila de leur lit et de les balancer dans le ruisseau menace de le submerger.

— Tu as assez chaud, au moins ? Tu veux que j'aille te chercher une couverture ?

Il ira la prendre à Graham s'il le faut.

— Ça va aller, il fait plutôt bon ce soir, tu trouves pas ?

Wells la dévisage, l'air perplexe. La température a déjà chuté significativement depuis le coucher du soleil. Il tend une main et la pose sur le front de Molly. Il est brûlant.

— Tu es sûre que tu te sens bien ?

— J'ai peut-être un peu le tournis...

Wells pince les lèvres. Ils ont perdu la majeure partie de leurs provisions dans l'incendie et ce qui reste a été sévèrement rationné.

— Tiens, dit-il en sortant de sa poche une demi-ration de mélange protéiné. Mange ça.

— Non, merci, dit-elle faiblement. J'ai pas faim.

Après lui avoir fait promettre qu'elle le préviendrait si elle ne se sentait pas mieux le lendemain matin, Wells repart retrouver Priya. Ils ont certes réussi à sauver la plupart du stock médical de la fournaise, mais à quoi bon, en l'absence de la seule personne qui sache s'en servir ? Il se demande où en sont Clarke et Bellamy, et s'ils ont trouvé la moindre trace d'Octavia.

Un éclair de frayeur vient transpercer son masque de lassitude lorsqu'il songe aux multiples dangers qui guettent Clarke dans la forêt. Elle et Bellamy ont quitté le camp avant l'attaque. Ils n'ont aucune idée de l'existence de ces Nés-Terre qui communiquent par flèches interposées.

Il laisse échapper un soupir et renverse la tête vers les étoiles, envoyant aux cieux une prière silencieuse pour cette fille. Celle pour laquelle il a mis tant de vies en danger. Celle qui lui a dit qu'elle ne voulait plus jamais le revoir.

CHAPITRE 2

Clarke

Cela fait deux jours pleins qu'ils marchent, ne faisant des pauses que d'une à deux heures. Clarke a les mollets en feu, mais Bellamy ne semble pas vouloir ralentir la cadence. Clarke s'en fiche pas mal à vrai dire, c'est même avec soulagement qu'elle accueille la douleur. Plus elle pense à ses tendons, moins elle se focalise sur le gouffre béant qui habite sa poitrine et sur l'amie qu'elle a été incapable de sauver.

Elle inspire à fond. Même les yeux bandés, elle serait capable de dire que le soleil s'est couché. L'air est lourd du parfum de ces bourgeons blancs qui ne déploient leurs pétales que la nuit, donnant l'impression que les arbres se sont parés de leur plus bel habit pour dîner. Clarke aimerait bien savoir quel avantage l'évolution génétique de ces étranges fleurs peut bien leur procurer. Peut-être que cette floraison nocturne est destinée à attirer un certain type d'insecte pollinisateur ? Le parfum distinctif des bourgeons a beau être à la limite du soutenable aux endroits où ces arbres poussent en rangs serrés, Clarke les préfère quand même aux pommiers bien alignés qu'elle a croisés plus tôt avec Bellamy. Elle réprime un frisson à l'idée de leurs troncs plantés à intervalles trop parfaits, comme un peloton d'exécution prêt à faire feu.

Bellamy marche devant, à quelques mètres d'elle. Cela fait un moment qu'il s'est muré dans le silence, comme il a coutume de le faire lors de ses parties de chasse. Mais cette fois, il n'est pas sur les traces d'un lapin, ce n'est pas non plus un cerf qu'il traque : c'est sa sœur qu'il recherche.

Cela fait plus de vingt-quatre heures qu'ils n'ont pas vu la moindre empreinte de pas et la vérité qu'ils se sont bien gardés de formuler à voix haute alourdit le silence, au point de peser physiquement sur la poitrine de Clarke.

Plus la moindre trace d'Octavia.

Bellamy observe une pause au sommet de la colline et Clarke vient s'arrêter à côté de lui. Ils sont sur la ligne de crête, et, à quelques pas d'eux, la pente descend abruptement jusqu'à un lac qui scintille en

contrebas. Au-dessus de leur tête, la lune semble immense, tandis qu'une deuxième lune, trouble elle, se réfléchit sur le plan d'eau.

— Quel spectacle splendide, souffle Bellamy sans regarder Clarke. Elle entend un léger tremblement dans sa voix, comme s'il partageait, en simultanée, les mêmes sombres pensées qu'elle.

Clarke pose une main sur son avant-bras, et malgré un petit mouvement de recul, il ne la retire pas.

— Je suis sûre qu'Octavia se sera dit la même chose. Tu veux qu'on aille faire un tour en bas voir si on trouve...

Clarke laisse sa phrase en suspens. Ce n'est pas comme si Octavia était partie se balader dans la forêt sur un coup de tête. Aucun des deux ne l'a dit à voix haute, mais sa disparition soudaine ajoutée aux empreintes qu'ils ont vues suggèrent clairement qu'elle a été traînée malgré elle... et donc *enlevée*.

Mais par qui ? L'image du verger lui revient à l'esprit, et elle ne peut s'empêcher de frissonner.

Bellamy avance de quelques pas, examinant le terrain.

— La pente a l'air un peu moins raide par là, déclare-t-il en lui tendant la main. Allons-y.

La descente se fait en silence. Lorsque Clarke glisse sur une plaque de boue humide, Bellamy se contente de resserrer sa prise pour l'empêcher de tomber. Mais dès qu'ils ont atteint le plat, il la lâche et part en courant inspecter la berge la plus proche.

Clarke reste en retrait à contempler le lac, et l'émerveillement prend le pas sur sa fatigue qui s'évanouit soudainement. Sa surface est aussi lisse que du verre et le reflet de la lune lui fait songer à une de ces gemmes qu'elle a pu admirer à l'occasion dans une des vitrines haut de gamme de la Bourse d'échange.

Lorsque Bellamy finit par se tourner vers elle, c'est avec une mine sombre, presque abattue.

— Posons-nous là pour ce soir, annonce-t-il. À quoi bon continuer dans le noir, sans même le début d'une piste ?

Tout à fait d'accord, Clarke laisse glisser son sac à dos au sol avant de lever les bras au ciel pour étirer ses muscles endoloris. Elle est lasse, en sueur, elle a mal partout, et n'a qu'une envie : se débarrasser de l'odeur âcre du feu qui colle à tous ses pores depuis l'incendie.

Elle se dirige à pas lents vers le lac, s'accroupit au bord de l'eau et effleure sa surface cristalline du bout des doigts. À leur arrivée sur la Terre, Clarke faisait très attention à purifier l'eau à boire, mais aussi celle qu'ils utilisaient pour se laver, au cas où elle contiendrait des bactéries radioactives. Mais avec les réserves d'iode aux trois quarts vides et après avoir vu sa meilleure amie dévorée par les flammes tandis que son ex-petit-ami la ceinturait, ce n'est pas de l'eau qui va lui faire peur.

Les yeux fermés, Clarke expulse lentement l'air de ses poumons,

laissant les tensions de son corps se dissiper dans la fraîcheur de la nuit.

Elle se relève et jette un regard à Bellamy. Il se tient parfaitement immobile, ses yeux semblant scruter les profondeurs du lac avec une intensité qui la fait frémir. Son premier réflexe est de s'éloigner pour le laisser un peu respirer, mais une nouvelle pulsion prend le dessus, arrachant à Clarke un sourire malicieux.

Sans dire un mot, elle retire son T-shirt, enlève ses chaussures et fait glisser son pantalon maculé de boue. Puis elle pivote sur ses talons, regrettant de ne pas voir l'expression de Bellamy, avant d'entrer dans l'eau seulement vêtue de sa culotte et de son soutien-gorge.

La froideur de l'eau la saisit par surprise et elle est prise de chair de poule, sans qu'elle sache au juste si c'est la température du lac ou la sensation du regard de Bellamy sur sa peau nue. Elle avance de quelques foulées et pousse un petit cri lorsque l'eau lui monte jusqu'aux épaules. À bord de la Colonie, l'eau était une denrée beaucoup trop précieuse pour permettre les bains : c'est donc la première fois de sa vie que Clarke a le corps totalement immergé. Elle expérimente aussitôt en arrachant ses pieds au fond boueux et essaie de faire la planche. Elle se sent étrangement puissante et vulnérable à la fois. L'espace d'un instant, elle en oublie le feu qui a englouti son amie. Elle oublie que Bellamy et elle ont perdu la trace d'Octavia. Et elle a manifestement oublié aussi que son maillot de bain improvisé sera totalement transparent lorsqu'elle sortira de l'eau.

— Je crois bien que les radiations t'ont grillé la cervelle.

Clarke sursaute dans une gerbe d'éclaboussures et découvre Bellamy qui l'observe avec un mélange de surprise et d'amusement. Elle est heureuse de revoir un sourire sur ses lèvres.

Elle ferme les yeux, prend une profonde inspiration et plonge sous l'eau pour refaire surface quelques secondes plus tard en éclatant de rire.

— Tout va bien !

— Ton esprit éminemment scientifique a deviné d'instinct que l'eau de ce lac n'avait rien de nocif ?

— Non, répond Clarke en secouant la tête, projetant une myriade de gouttes.

Elle sort une main de l'eau et fait mine de l'examiner de près.

— Il est possible que des nageoires soient en train de me pousser en ce moment-même.

— Bon, déclare Bellamy sur un ton faussement solennel, si jamais des nageoires te poussent, je promets de ne pas t'éviter pour autant.

— Je ne m'inquiète pas, surtout que je ne vais pas être la seule mutante.

— Qu'est-ce que tu sous-entends ?

En guise d'explication, Clarke met ses mains en coupe, les remplit

d'eau et la lui balance à la figure en riant.

— Maintenant, toi aussi, tu vas aussi avoir des nageoires !

— T'aurais vraiment pas dû faire ça, grogne Bellamy, la voix tranchante comme un couteau.

Clarke craint un instant de l'avoir chamboulé, mais elle le voit alors retirer son T-shirt en un mouvement fluide.

Le clair de lune étincelant ne laisse aucun doute sur le sourire qu'il arbore en s'attaquant aux boutons de son pantalon. Il le jette ensuite sans sembler se soucier que ce soit le seul qu'il possède. Ses longues jambes musclées ont une blancheur laiteuse sous son boxer gris. Clarke sent le rouge lui monter aux joues, mais elle ne détourne pas le regard.

Bellamy plonge dans le lac et la rejoint en quelques brassées puissantes. Lui qui se vantait d'avoir appris tout seul à nager lorsqu'il chassait près du ruisseau, il n'a pas exagéré cette fois-ci.

Il disparaît sous la surface, suffisamment longtemps pour qu'elle commence à s'inquiéter, puis une main saisit le poignet de Clarke, qui pousse un cri, s'attendant à ce qu'il l'éclabousse à son tour. Mais au lieu de ça, il la regarde un moment avant de porter une main à son cou, tout en douceur.

— Pas encore de branchies, à ce que je vois, murmure-t-il.

Parcourue d'un frisson, Clarke lève les yeux sur lui. Ses cheveux coiffés en arrière lui dégagent le front, et de minuscules gouttelettes courent le long de sa mâchoire carrée. Ses yeux sombres luisent d'une intensité qui contraste avec son habituel sourire en coin. Elle a du mal à reconnaître le garçon qu'elle avait pris dans ses bras au milieu des bois.

Elle décèle un infime changement dans ses pupilles et ferme les yeux, s'attendant à sentir les lèvres de Bellamy sur les siennes. Mais un craquement résonne à proximité et Bellamy réagit au quart de tour.

— Qu'est-ce que c'était ?

Il n'attend même pas la réponse de Clarke et fonce vers la berge, la laissant seule dans l'eau.

Elle le regarde ramasser son arc et son carquois avant qu'il disparaisse dans l'obscurité. Elle pousse un soupir, s'en voulant de sa propre stupidité. Si c'était un membre de sa famille qu'ils recherchaient, elle non plus n'aurait pas perdu de temps à batifoler dans l'eau. Elle renverse la tête en arrière et contemple ce ciel où, quelque part, deux corps dérivent paisiblement parmi les étoiles. Que diraient ses parents s'ils la voyaient aujourd'hui, ici, sur cette planète qu'ils avaient toujours rêvé de connaître ?

— On peut jouer au jeu de l'atlas ? demande Clarke en se penchant pour voir ce que regarde son père sur sa tablette.

L'écran est saturé d'équations et de diagrammes qui n'ont pour elle ni queue ni tête. Pour le moment. Elle a beau n'avoir que huit ans, elle a déjà

commencé à étudier l'algèbre. Lorsque Cora et Glass ont appris ça, elles ont levé les yeux au ciel, chuchotant à voix haute que « les maths, ça sert à rien ». Clarke a bien essayé de leur expliquer que sans mathématiques, il n'y aurait ni ingénieurs ni docteurs, ce qui signifierait qu'ils seraient tous condamnés à périr de maladies pourtant curables... sauf si la Colonie explosait avant en une boule de feu. Ses deux amies lui avaient ri au nez, gloussant toute la journée dès qu'elles croisaient Clarke.

— Dans deux minutes, chérie, lui dit son père, les sourcils froncés tandis que, du bout du doigt, il réarrange l'ordre des équations sur l'écran. Il faut d'abord que je finisse ça.

Clarke rapproche son visage de la tablette.

— Je peux t'aider ? Je suis sûre que si tu m'expliques, j'arriverai à trouver une solution pour la partie dure !

Son père part d'un éclat de rire et lui ébouriffe les cheveux d'une main.

— Je suis sûr que tu y arriverais. Mais tu m'aides déjà beaucoup en étant assise là. Tu me rappelles la raison pour laquelle nos recherches sont si importantes.

Il sourit, ferme le programme sur lequel il travaillait et ouvre l'atlas. Un globe holographique apparaît alors en suspension dans les airs au-dessus du canapé.

D'un doigt, Clarke fait pivoter la projection de la Terre sur son axe.

— C'est lequel celui-là ? demande-t-elle en désignant le contour d'un grand pays.

— Voyons voir, répond son père en plissant les yeux. C'est... l'Arabie saoudite.

Clarke appuie sur le pays en question. Il vire alors au bleu, et l'inscription « Nouvelle-Mecque » apparaît en son centre.

— Ah, c'est vrai, oui. Sa capitale a changé de nom plusieurs fois au cours des décennies qui ont précédé le Cataclysme.

Il imprime à son tour une rotation à la sphère et pointe le doigt sur un petit pays tout en longueur.

— Et celui-là, Clarke ?

— Le Népal, réplique-t-elle du tac au tac, sûre de sa réponse.

— Vraiment ? Tu trouves que j'ai le nez pâle ?

Clarke roule des yeux désespérés.

— Papa ! Tu comptes faire cette blague chaque fois qu'on joue ?

— Chaque fois, réplique-t-il, le sourire aux lèvres en hissant Clarke sur ses genoux. Sauf le jour où on sera au Népal pour de vrai, et avec la neige qui tombe là-bas, on aura sans doute le nez tout blanc et ça ne sera plus rigolo.

— *David* ! l'interpelle la mère de Clarke de la cuisine où elle prépare une salade à base de protéines en sachet et de chou en provenance des serres du vaisseau.

Elle n'apprécie pas que son mari parle d'aller sur la Terre, même sur le ton de la plaisanterie. D'après ses recherches, il faudra encore attendre au moins un siècle avant que la planète soit habitable.

— Et les gens ?

— Et les gens quoi, ma chérie ? demande son père.

— Je veux voir où ils habitaient. Pourquoi on voit pas les appartements sur la carte ?

— J'ai bien peur qu'on n'ait pas de carte assez précise pour ça, mais tu sais, les gens vivaient partout sur Terre.

Il trace d'un doigt le contour d'un continent.

— Ils vivaient au bord de l'océan... dans les montagnes... dans le désert...

le long des fleuves.

— Pourquoi ils ont rien fait quand ils ont su que le Cataclysm allait arriver ?

Sa mère les rejoint et s'assied sur l'accoudoir du canapé.

— Tout est allé très vite, ma puce. Et, en l'espace de quelques semaines, il n'est plus resté beaucoup d'endroits à l'abri des radiations. Il me semble que les Chinois ont construit une grande structure par là, dit-elle en zoomant à deux doigts sur l'hologramme. Il y en avait aussi une autre dans ce coin, près de la Banque de graines, poursuit-elle en désignant un point près du pôle Nord.

— Et le mont Weather ? intervient son père.

— Laisse-moi réfléchir... Je crois que c'était dans l'État qui s'appelait la Virginie.

— C'est quoi, le mont Weather ? s'enquiert Clarke en se rapprochant pour mieux voir.

— De nombreuses années avant le Cataclysm, le gouvernement des États-Unis d'Amérique y a construit un énorme bunker souterrain où se réfugier en cas de guerre nucléaire. Le scénario semblait très peu probable à l'époque, mais il leur fallait un endroit où mettre le « président » en sécurité en cas de problème – le président, c'était leur équivalent de notre chancelier actuel, explique sa mère. Mais lorsque les bombes se sont mises à pleuvoir, tout s'est passé trop vite. Personne n'a eu le temps de s'y rendre, pas même le président.

Une question délicate vient alors s'immiscer dans l'esprit de Clarke, prenant l'ascendant sur toutes les autres.

— Et combien de gens sont morts ? Genre des milliers ?

Son père laisse échapper un soupir.

— Non, hélas, plutôt des milliards.

— *Des milliards* ? s'étonne Clarke qui se lève pour aller jusqu'au petit hublot rempli d'étoiles de leur salon. Et tu crois qu'ils sont tous là-haut, maintenant ?

Sa mère s'approche d'elle et lui pose une main sur l'épaule.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Le paradis est pas censé être quelque part dans l'espace ?

— Pour moi, le paradis se trouve simplement là où chacun l'imagine, lui répond sa mère en lui serrant doucement l'épaule. J'ai toujours pensé que le mien serait sur Terre. Quelque part au beau milieu d'une forêt.

— Ce sera le mien aussi, alors, déclare Clarke en prenant la main de sa mère.

— Et moi, je sais quelle musique ils passeront aux portes du paradis ! s'exclame son père dans un éclat de rire.

— David ! menace sa mère, si tu oses remettre cette stupide chanson...

Trop tard. La musique se déverse déjà des haut-parleurs intégrés dans les murs. Le visage de Clarke s'illumine d'un large sourire lorsqu'elle reconnaît les premières notes de « Heaven Is a Place on Earth¹ ».

— David, sérieusement ? lui demande sa mère, un sourcil levé.

Il se contente de rire de plus belle et bondit vers elles pour leur prendre la main, et les voilà qui dansent tous trois au milieu du salon en riant, au rythme de la chanson préférée du père de Clarke.

— Clarke !

Bellamy émerge des taillis, à bout de souffle. La nuit est trop noire désormais pour distinguer l'expression de son visage, mais l'urgence de son ton ne lui a pas échappé.

— Il faut que tu viennes voir ça !

Clarke sort tant bien que mal de l'eau. Oubliant qu'elle est en petite tenue, elle remonte à la hâte sur la berge boueuse et court le rejoindre au mépris de la morsure des cailloux sous ses pieds nus et de la fraîcheur du vent.

Accroupi, il est en pleine observation de quelque chose qu'elle est trop loin pour voir.

— Bellamy ! Ça va ? C'était quoi, ce bruit ?

— Ah, je sais pas. Un oiseau ou un truc dans ce goût-là. Mais vise plutôt *ça* ! C'est une empreinte de pied, s'enthousiasme-t-il, un doigt pointé vers le sol. Je suis sûr qu'il s'agit de celui d'Octavia, on a retrouvé une piste !

Soulagée d'un poids, Clarke s'agenouille pour examiner l'empreinte dans la terre meuble. Son regard en discerne une autre trois mètres plus loin dans une flaque de boue. Elles semblent relativement fraîches, comme si Octavia était passée par là il y a quelques heures à peine. Avant qu'elle ait eu le temps de commenter cette découverte, Bellamy aide Clarke à se relever et l'embrasse sans autre forme de préambule.

Toujours ruisselant de sa baignade, il l'enveloppe dans ses bras et leurs épidermes fusionnent. L'espace d'un délicieux instant, le monde autour d'eux cesse d'exister. Il ne reste plus que Bellamy, la chaleur de son souffle, la douceur de ses lèvres. Sa main lui caresse le dos, elle se fraye un chemin jusqu'à la chute de ses reins, faisant prendre conscience à Clarke qu'ils sont presque nus et trempés jusqu'à la moelle.

Une brise froide se lève alors, elle fait bruisser les feuillages et vient danser sur la nuque de Clarke. Elle est parcourue d'un frisson et Bellamy décolle lentement ses lèvres tout en lui frottant vigoureusement le dos.

— Tu dois être transie !

— Tu portes encore moins de vêtements que moi, lui fait-elle remarquer avec un sourire en coin.

Il remonte sa main le long du bras de Clarke, puis fait claquer la bretelle de son soutien-gorge.

— On peut facilement arranger ça, si ça te gêne, lui lance-t-il sur un ton taquin.

— Je pense qu'il vaudrait peut-être mieux mettre *plus* de vêtements, répond Clarke dans un sourire, ça sera plus pratique pour suivre les traces de pas à travers bois.

Même si elle sait que les empreintes ont peu de chance de disparaître durant la nuit, Clarke se doute que Bellamy souhaite qu'ils poursuivent sans attendre, maintenant qu'ils ont une piste à suivre.

— Merci, souffle-t-il en se penchant pour l'embrasser à nouveau.

Il la prend ensuite par la main et se dirige vers la berge.

Une fois sommairement séchés, ils se rhabillent en vitesse, récupèrent leur paquetage et s'engagent dans la pénombre des sous-bois. Les traces s'avèrent plutôt faciles à suivre, bien que Bellamy repère chaque fois l'empreinte suivante avant même que Clarke ait eu le temps de discerner quoi que ce soit. La chasse a-t-elle affûté sa vue à ce point ? Ou est-ce le fruit de son espoir ?

— Laisse tomber les branchies, l'eau du lac semble plutôt t'avoir rendu nyctalope ! lance-t-elle en le voyant une nouvelle fois se précipiter vers une empreinte qu'elle ne distingue toujours pas.

Elle voulait plaisanter, bien sûr, mais une arrière-pensée la rattrape. Le niveau de radioactivité sur Terre a beau être largement inférieur à ce à quoi elle s'attendait, cela ne signifie pas pour autant qu'ils sont totalement à l'abri. Un empoisonnement par exposition à des radiations de faible intensité peut mettre des semaines à se manifester, alors même que leurs cellules auront commencé à se détériorer. À ce qu'elle en juge, ça doit même être la raison pour laquelle aucun autre vaisseau n'a atterri depuis leur arrivée. Et si le Conseil n'attendait pas de déterminer si la Terre était habitable en l'état ? Et s'ils avaient déjà conclu des données biométriques des 100 qu'elle n'était pas viable ?

Le cœur battant la chamade, Clarke baisse les yeux sur le moniteur fixé à son poignet, comptant le nombre de jours qu'ils ont déjà passés ici. La plupart des symptômes ne mettent-ils pas trois semaines après l'exposition initiale pour se déclarer ? Elle lève le regard sur la Lune aux trois quarts pleine. Elle n'était qu'un mince croissant lorsqu'ils ont atterri en catastrophe. En sont-ils à leur troisième semaine ? Au 21^e Jour ?

— J'ai l'habitude de chercher des choses dans l'obscurité, commente Bellamy, inconscient du malaise qui assaille Clarke. À bord de la Colonie, j'allais souvent fouiner dans les chambres de stockage abandonnées. La plupart n'avaient même plus d'électricité.

Une branche basse vient érafler la cuisse de Clarke qui se mord la lèvre.

— Et tu cherchais quoi dans ces entrepôts ? se force-t-elle à demander pour chasser ses idées sombres.

Si jamais l'un des 100 devait montrer le moindre symptôme d'empoisonnement par radiations, il leur restait un peu de médicaments pour les traiter, bien qu'en quantité très limitée.

— Des vieilles pièces mécaniques, des textiles, d'éventuelles reliques de la Terre... En gros, tout ce que je pouvais monnayer à la Bourse d'échange.

Clarke décèle une pointe de douleur derrière son ton badin.

— Octavia ne mangeait pas toujours à sa faim au centre, il fallait bien que je trouve un moyen d'obtenir des points de rationnement

supplémentaires.

Cette confession finit de tirer Clarke de ses ruminations et son cœur se serre à l'idée du jeune Bellamy, seul au beau milieu d'un gigantesque entrepôt plongé dans le noir.

— Bellamy, commence-t-elle alors, cherchant les mots adéquats, avant de s'interrompre net en apercevant un bref scintillement entre deux arbres à quelque distance d'eux.

Elle a beau savoir qu'elle devrait continuer d'avancer, que ce n'est sans doute qu'un jeu de lumière, quelque chose dans la manière dont l'apparition furtive a capté son attention la fait s'arrêter.

— Bellamy, viens voir par ici, lui dit-elle par-dessus son épaule en se dirigeant vers ce qu'elle a cru détecter. Et de fait, elle trouve des morceaux par terre, éparpillés parmi les généreuses racines d'un grand arbre. En s'accroupissant pour y voir de plus près, Clarke découvre que ce sont des bouts de métal. Elle prend une profonde inspiration et trace le contour d'un des longs fragments tordus du bout du doigt. De quel machine faisait-il partie ? Et comment a-t-il pu se retrouver là en plein cœur de la forêt ?

— Clarke ? entend-elle crier Bellamy. Où es tu ?

— Par là ! lui crie-t-elle en retour. Il faut vraiment que tu voies ça !

Quelques secondes plus tard, il se matérialise sans un bruit à ses côtés, le visage fermé.

— Qu'est-ce qui se passe ? Clarke décèle dans son ton une pointe d'irritation. Tu peux pas te tirer comme ça quand ça te chante, il faut pas qu'on se sépare d'une sem...

— Regarde, le coupe-t-elle en brandissant une bande de métal et en la faisant scintiller au clair de lune. Comment est-ce que ça a pu survivre au Cataclysme ?

Bellamy se dandine d'un pied sur l'autre.

— Aucune idée, réplique-t-il sèchement. On peut y aller, maintenant ? J'ai pas envie qu'on perde la piste.

Clarke s'apprête à regret à déposer le bout de métal par terre lorsque deux lettres familières gravées à sa surface lui sautent aux yeux. *TG. Trillion Galactic.*

— Mon Dieu ! murmure-t-elle, ces fragments proviennent de la Colonie.

— Quoi ?

Bellamy s'accroupit à côté de Clarke.

— Ça doit être des bouts de notre capsule, non ?

— Je ne pense pas, dit Clarke en secouant la tête, on est au moins à six kilomètres du campement. Il n'y a pas moyen que ce soit des débris du crash.

Ou tout du moins pas du nôtre.

L'espace d'un instant, Clarke se sent totalement désorientée,

comme à la lisière du souvenir et du rêve.

— Il y a d'autres morceaux éparpillés à la ronde. Peut-être qu'on trouvera quelque chose qui...

Une vive douleur au bras la coupe net dans sa phrase, lui arrachant un cri aigu.

— Clarke ? Ça va ?

Elle sent confusément le bras de Bellamy se poser autour de ses épaules, mais n'arrive pas à le regarder. Elle ne peut détacher ses yeux d'une forme sombre et allongée au sol, qui *ondule*.

Elle essaie de la pointer du doigt, mais découvre qu'elle ne peut plus bouger.

— Clarke ? Dis-moi ce qui va pas ! s'inquiète-t-il.

Elle ouvre la bouche sans pouvoir articuler un son. Elle sent sa poitrine qui se contracte, son bras la brûle terriblement.

« Oh, *putain* ! » entend-elle alors Bellamy s'exclamer. Sa vision se trouble et le monde autour d'elle commence à tourner. Les étoiles, le ciel, les arbres et les branches tourbillonnent jusqu'à se transformer en un vortex de ténèbres. La chaleur extrême qui s'est emparée de son bras s'estompe. Tout s'estompe progressivement. Elle retombe contre le corps ferme de Bellamy et sent qu'il la soulève de terre. Elle est aussi légère qu'une plume, la même sensation que dans le lac tout à l'heure. Semblable à ses parents qui flottent dans l'espace.

« Clarke, reste avec moi », la conjure la voix de Bellamy de très, très loin. Les ténèbres sont en elle désormais, enveloppant ses membres dans un tissu d'étoiles.

Puis le silence se fait, total.

1. « Le paradis se trouve quelque part sur Terre », chanson de 1987 interprétée par Belinda Carlisle, très populaire aux États-Unis. (N.d.T.)

CHAPITRE 3

Glass

Glass lève la tête de la poitrine de Luke, tâchant de ne pas s'alarmer de l'effort requis par ce geste simple. Il lui sourit tandis qu'elle se met en position assise, laissant ses longues jambes pendre sur le côté du lit. Elle n'est pas sûre que ce soit le manque d'oxygène qui lui donne le vertige, peut-être est-ce le manque de sommeil ? Après tout, elle n'a presque pas fermé l'œil de la nuit. Au lit avec Luke, la dernière chose qu'elle ait envie de faire, c'est bien de dormir. Ne sachant pas combien de temps il leur reste, tous les instants deviennent précieux. Luke et elle ont passé ces quelques dernières nuits dans les bras l'un de l'autre, se chuchotant les pensées fugaces et à moitié formées qui leur traversaient la tête, ou se contentant de mémoriser dans le silence le bruit des battements de leurs cœurs.

— Ça serait peut-être pas mal que j'aille faire un tour pour rapporter quelques provisions, propose Luke d'un ton calme.

Elle n'est pas dupe, tous deux sont parfaitement conscients de la gravité de ce qu'implique une sortie. Depuis que le pont reliant les différentes stations a été fermé, le chaos qui règne sur *Walden* a atteint des sommets. Les tentatives désespérées des Waldénites pour trouver et stocker de la nourriture ont tourné à l'affrontement violent. Munis de quelques maigres poignées de rations protéinées, Luke et Glass se sont barricadés dans le minuscule appartement de Luke, faisant de leur mieux pour ignorer les sons qui leur parviennent des couloirs extérieurs : les éclats de voix de voisins furieux se disputant des provisions, les appels frénétiques de mères cherchant leurs enfants introuvables, la respiration bruyante et les râles de ceux qui luttent pour respirer un air de plus en plus pauvre en oxygène.

— Ça va aller, Luke, lui dit Glass. On a de quoi tenir plusieurs jours, et après...

Elle détourne le regard, laissant sa phrase en suspens.

— T'es vraiment douée pour conserver ton calme sous la pression. C'en est presque effrayant. T'aurais été parfaite comme garde, tu sais, lui dit-il, l'index sous son menton. Je suis sérieux, reprend-il en voyant

son air sceptique. J'ai toujours pensé que les femmes feraient d'excellents gardes. C'est vraiment dommage qu'aucune fille sur *Phoenix* ne l'ait jamais envisagé sérieusement.

Glass sourit intérieurement en imaginant la réaction de son meilleur ami, Wells, si elle s'était pointée le premier jour de l'entraînement des officiers. Il aurait sans doute été trop choqué dans un premier temps pour dire quoi que ce soit, mais elle est certaine qu'il aurait fini par la soutenir. Avant qu'elle rencontre Luke, Wells était la première personne à l'avoir prise au sérieux, à considérer qu'elle était bonne à autre chose qu'à flirter et à s'occuper de ses cheveux.

— J'imagine que j'aurais pu essayer, du moment où personne ne me forçait à faire de sortie dans l'espace.

Rien que l'idée de se retrouver en apesanteur au milieu du vide intersidéral suffit à lui donner la nausée.

Luke se racle la gorge.

— Sache que ce n'est pas donné à tout le monde d'effectuer des sorties, déclare-t-il sur un ton faussement grandiloquent.

Il fait partie de l'élite de la garde : également formés comme ingénieurs, ses membres sont chargés d'effectuer les missions cruciales, et ô combien dangereuses, de réparation sur la coque extérieure du vaisseau. Elle n'oublierait jamais à quel point elle avait été terrifiée quelques semaines auparavant, lorsqu'elle avait vu Luke s'aventurer dans l'espace pour examiner un sas défectueux. Pendant vingt minutes interminables, seul un mince filin l'avait empêché de partir à la dérive vers une mort certaine. Un filin, et les prières ferventes de Glass.

— Et, soit dit en passant, tu serais vraiment super sexy en uniforme de garde.

— Tu veux que je mette le tien, pour voir ? lui demande-t-elle innocemment.

— Plus tard, peut-être, dit-il en souriant.

Mais aussitôt les mots sortis de sa bouche, il se rembrunit. Ils savent tous les deux qu'il n'y aura pas de « plus tard ».

Glass se lève d'un bond et balaie d'une main sa longue chevelure derrière son épaule.

— Viens, dit-elle en tendant une main à Luke. J'ai une idée pour le dîner.

— Ah oui ? Tu as réussi à te décider entre de la pâte protéinée vieille de deux jours, et celle qui date de trois jours ?

— Je suis sérieuse. Faisons quelque chose de spécial ce soir. Pourquoi on ne sortirait pas les assiettes ?

Les reliques faites Terre sont rares sur *Walden*, mais la famille de Luke a réussi à conserver deux assiettes qu'un ancêtre avait apportées à bord du vaisseau.

Le jeune homme hésite une fraction de seconde avant de se lever.

— Très bonne idée, je vais les chercher.

Il serre brièvement la main de Glass avant de partir dans sa chambre, où il cache les précieuses reliques.

Glass en profite pour aller dans la minuscule salle de bains afin de jeter un coup d'œil dans le petit miroir rayé accroché au-dessus de l'évier. Avant, elle pestait régulièrement sur le manque d'espace pour se pomponner correctement, mais maintenant, elle est plutôt soulagée d'être dans l'incapacité de voir intégralement à quoi elle ressemble après avoir porté les mêmes habits pendant trois jours d'affilée. Elle se recoiffe avec les doigts et se débarbouille avec un filet d'eau tiède.

Il ne lui semble pas passer beaucoup de temps dans la salle d'eau, mais quand elle en sort, elle a la surprise de trouver l'appartement métamorphosé. En lieu et place des traditionnelles lampes à diodes, des bougies sont posées sur la table.

— D'où est-ce que tu tires ça ? demande-t-elle, stupéfaite.

Les bougies sont une denrée rare à bord de la Colonie, alors sur *Walden*...

— Je les gardais de côté pour une occasion spéciale, dit Luke en émergeant de sa chambre.

Le temps que les yeux de Glass s'acclimatent à la lumière vacillante, elle manque s'étrangler de surprise. Luke s'est changé et a revêtu un pantalon repassé noir et une veste assortie. Se pourrait-il qu'il possède un vrai costume ? Elle n'en a vu qu'à deux ou trois reprises à la Bourse d'échange. Même les hommes les plus influents de *Phoenix* n'en possèdent pas tous un.

Glass a déjà vu Luke droit comme un I et le visage sérieux dans sa tenue de garde, elle l'a aussi vu décontracté et rigolant dans ses habits civils, à jouer à chat avec les enfants dans les couloirs de *Walden*. En costume, il a l'air aussi confiant qu'en uniforme de soldat, mais sa posture semble plus naturelle, plus relaxée.

— Je suis habillée comme un sac par rapport à toi, soupire Clarke, embarrassée, en tirant sur la manche de sa chemise défraîchie.

Luke penche la tête d'un côté et l'observe un long moment.

— Tu es parfaite comme ça, finit-il par lâcher.

La note d'admiration qui perce dans sa voix fait rougir Glass et elle est reconnaissante de la lueur tremblotante des bougies qui masque l'état de ses vêtements.

Elle s'avance vers lui et fait glisser son doigt le long de la manche de Luke.

— Où est-ce que tu as mis la main là-dessus ?

— Ce costume appartenait à Carter.

À la mention de son nom, Glass a un vif mouvement de recul, comme si elle s'était brûlée.

— Tout va bien ? s'enquiert Luke.

— Oui, oui, répond-elle à la hâte. C'est juste que je suis surprise. Carter ne m'a jamais paru le genre de garçon à porter un costume.

Carter était un peu plus âgé que Luke et l'avait pris sous son aile lorsque sa mère était morte, par charité disait-il, mais Glass avait toujours soupçonné que c'était pour obtenir davantage de points de rationnement. Carter était paresseux, manipulateur, voire dangereux : il avait une fois profité de l'absence de Luke à l'appartement pour essayer de violer Glass. Luke avait beau être tout sauf naïf la plupart du temps, son admiration pour Carter héritée de l'enfance lui faisait fermer les yeux sur tous ses défauts. Glass n'était jamais parvenue à faire voir à Luke la vérité sur ce garçon qu'il considérait comme son mentor.

— Pas vraiment, en effet. À un moment, il était un peu raccroc sur ses points de rationnement alors je lui ai racheté ce costume. C'était plutôt généreux de sa part, il aurait pu en tirer beaucoup plus à la Bourse d'échange.

Tu parles, pense Glass en son for intérieur. *Il n'aurait jamais pu revendre un costume volé sans se faire arrêter.* Une pointe de culpabilité vient alors la traverser. Même si Carter était une véritable ordure, il est mort désormais, exécuté pour un crime qu'il n'avait pas commis.

Et ce par la faute de Glass.

L'année précédente, Glass avait découvert avec horreur qu'elle était enceinte, une violation des lois strictes de contrôle de la population en vigueur à bord de la Colonie, passible d'Isolement pour les mineurs... et de la peine de mort pour quiconque avait atteint l'âge de dix-huit ans.

Désireuse de sauver Luke à tout prix, Glass avait fait de son mieux pour dissimuler sa grossesse, mais lorsque celle-ci avait été découverte, elle s'était fait arrêter et avait été forcée de donner le nom du responsable. Sachant que Luke, dix-neuf ans, aurait été tué si elle disait la vérité, Glass avait dans un moment de panique lâché le nom d'un type qui lui répugnait et qui, de toute façon, aurait tôt ou tard été arrêté : Carter.

Luke n'est pas au courant de ce qu'elle a fait. Personne sur *Walden* n'a jamais su pourquoi Carter avait été emmené au beau milieu de la nuit. C'est tout du moins ce dont Glass était persuadée jusqu'à ce que, il y a deux jours de cela, la meilleure amie et ex de Luke, Camille, l'ait menacée de tout révéler si elle ne lui obéissait pas au doigt et à l'œil.

— Alors, on dîne ? demande Glass d'une voix tremblante, souhaitant désespérément changer de sujet.

Luke dépose les deux assiettes sur la table dans un grand geste théâtral.

— Madame est servie !

La quantité de pâte protéinée est ridiculement petite, mais Glass ne peut s'empêcher de remarquer que Luke lui a laissé une plus grosse

portion. Le côté positif de ce maigre repas est qu'il permet à Glass d'admirer les scènes peintes sur chaque assiette. La sienne représente un couple devant la tour Eiffel, celle de Luke le même couple promenant un chien dans un parc. Il ne connaît plus les détails de leur histoire, mais Glass se plaît à imaginer qu'un vrai couple a acheté ces assiettes lors de son voyage de noces, et les a apportées à bord de la Colonie en guise de souvenir.

— Tu trouves ça bizarre de s'habiller chic pour manger de la vulgaire pâte protéinée ? demande Luke en en prenant une petite dose dans sa cuillère.

— Non. Pendant longtemps, Wells était obsédé par ce bouquin qui raconte l'histoire d'un énorme bateau qui coule. Apparemment, tout le monde à bord avait revêtu ses plus beaux habits et écoutait jouer l'orchestre alors même que le bateau sombrait.

Glass est fière de connaître cette petite pépite d'histoire terrienne, mais Luke n'a pas l'air impressionné. Au contraire, il tire une tête de six pieds de long.

— Tu aurais dû rester sur *Phoenix*, lui dit-il d'une voix douce. Venir ici équivaut à embarquer sur un navire qui coule.

De fait, bien que *Walden* et *Arcadia* aient été abandonnés par le Conseil, laissés à leur triste sort avec des réserves en oxygène diminuant inexorablement, *Phoenix*, le vaisseau central, en possède encore suffisamment. Glass a préféré délaisser la sécurité de *Phoenix* pour venir rejoindre Luke sur *Walden*.

— Tu penses que Camille a réussi à passer de l'autre côté ? s'enquiert Luke tout en dessinant une figure dans la pâte protéinée avec sa cuillère.

Glass s'efforce de garder une expression neutre. Quand celle-ci est arrivée sur *Walden*, Camille, l'ex de Luke, lui a demandé comment elle s'était débrouillée pour passer d'un vaisseau à l'autre. Et lorsque Glass avait hésité à le lui dire, sachant que les gardes n'auraient aucun scrupule à tirer sur une Waldénite essayant de s'introduire sur *Phoenix* après la fermeture du pont, Camille lui avait chuchoté la plus terrible des menaces qui soient : si elle ne l'aidait pas, Camille expliquerait à Luke pourquoi Carter avait été exécuté. Glass n'a toujours aucune idée de comment Camille était au courant, mais, de toute façon, le mal était déjà fait. Elle s'était empressée de conduire Camille jusqu'au conduit d'aération reliant les deux parties de la Colonie.

— Je l'espère pour elle, répond Glass en évitant soigneusement de croiser le regard de Luke.

— Il n'est pas encore trop tard pour toi, lui glisse-t-il précautionneusement, lui qui l'a déjà suppliée d'accompagner Camille, ce qu'elle avait formellement refusé. Tu pourrais te glisser dans le conduit et...

— *Non !* s'emporte Glass en laissant tomber sa cuillère. On en a déjà parlé, enchaîne-t-elle en se radoucissant.

Luke soupire.

— OK, alors qu'est-ce que tu penses de ça ?

Il prend une inspiration avant de poursuivre, mais il regarde Glass et manque s'étrangler de rire.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

— Tu m'as lancé un regard *qui tue* !

Glass se redresse sur sa chaise.

— C'est normal, je suis bouleversée. Je vois pas comment tu peux trouver ça marrant.

— Parce que tu faisais exactement la même tête quand tu étais petite et que les choses ne se passaient pas comme tu l'avais décrété.

— Luke, s'il te plaît, j'essaye d'être sérieuse, là.

— Moi aussi. Approche-toi, dit-il en lui prenant la main. Et si tu allais faire un petit tour dans le conduit, histoire de voir s'ils ont posté des gardes à la sortie sur *Phoenix* ? Si c'est pas le cas, tu reviens ensuite me le dire.

Glass scrute le visage de Luke avant de répondre, essayant de déceler si ses paroles sont vraiment sincères, si ce n'est pas un piège pour la faire rentrer sur *Phoenix* et condamner l'entrée de la bouche d'aération afin qu'elle ne revienne pas vivre ses dernières heures à ses côtés.

— Et si la voie est libre, tu viendrais avec moi sur *Phoenix* ?

Il opine du chef.

— S'il n'y a pas de gardes dans le couloir où débouche le conduit, on pourra toujours essayer de regagner ton appartement incognito, et ensuite...

Glass prend la main libre de Luke dans la sienne et la lui serre. Ils ont tous deux conscience que de rentrer clandestinement sur *Phoenix* ne ferait guère que leur accorder un sursis. La Colonie est à deux doigts de l'implosion, et l'heure est proche où même *Phoenix* commencera à manquer d'oxygène.

Après un long moment de silence, Luke finit par reprendre la parole :

— Ils vont peut-être commencer à envoyer des capsules sur Terre.

— Tu crois ? Avant de savoir si la surface est vraiment habitable ?

Glass ne devrait pas être surprise. La Colonie a perdu tout contact avec les cent jeunes condamnés à l'isolement envoyés sur Terre dans le but de déterminer si le niveau de radioactivité y est supportable ou non. Quatre-vingt-dix-neuf en fait, puisque Glass était censée faire partie de l'expédition mais qu'elle s'était échappée au dernier moment pour rejoindre Luke. Son cœur se serre lorsqu'elle pense à Wells, également présent à bord de la capsule. Lui qui avait toujours rêvé d'aller sur Terre

— Glass se souvient avoir joué avec lui au gladiateur dans le gymnase gravitationnel lorsqu'il était dans sa phase romaine, ou avoir fait semblant d'être un gorille mangeur d'hommes tandis qu'il explorait la « jungle » dans les couloirs autour du bureau de son père.

Elle espère qu'il est toujours vivant, qu'il ne s'est pas fait attaquer par des gorilles mangeurs d'hommes, ou pire, qu'il ne développe pas de cancer suite à de trop fortes doses de radiations. Elle espère même que les 100 ont réussi à atterrir sans encombre.

— Ils n'ont pas d'autre alternative, dit Luke d'un ton plat, ses yeux cherchant ceux de Glass. Tu aurais dû rester à bord de la capsule quand tu en avais encore la possibilité.

— Ah oui ? Eh bien, il se trouve que j'avais oublié quelque chose d'important pour moi à bord de la Colonie.

Luke tend le bras et attrape délicatement le médaillon qu'il lui a offert pour leur anniversaire.

— Bien sûr, ça aurait été une aberration de partir sur Terre sans tes bijoux.

Glass le réprimande d'une petite tape sur l'épaule.

— Tu sais parfaitement de quoi je veux parler.

— Mais oui, la rassure Luke en riant. J'ai super hâte que tu me lances ton regard qui tue une fois qu'on sera sur Terre.

— Il n'y a que ça que tu as hâte de voir ?

— Non, répond-il doucement en mettant sa main sur la nuque de Glass pour l'attirer vers lui et l'embrasser. Il y a tellement d'autres choses que je suis impatient d'y faire.

CHAPITRE 4

Wells

N'ayant pas, de nuit, le moyen de déterminer l'heure, Wells est obligé de deviner approximativement le moment de la relève. S'il se fie à la douleur qui lui vrille les articulations, ça doit bien faire quatre heures qu'il patrouille autour du campement. Mais lorsqu'il va pour réveiller Eric, il découvre l'Arcadien pelotonné contre Felix, les traits empreints d'une telle paix qu'il ne trouve pas la force de les déranger dans leur sommeil.

Il soupire intérieurement, étire les bras puis change la lance de main. Cette arme n'est rien qu'une blague. La flèche qui a tué Asher a été décochée avec une précision redoutable. Si les Nés-Terre reviennent et décident de viser Wells, il n'aura pas l'ombre d'une chance.

— Wells ? l'appelle une voix féminine.

Il fait volte-face, clignant des yeux dans l'obscurité.

— Priya ? C'est toi ?

— Non... (Wells perçoit une note de déception dans la réponse.)
C'est Kendall.

— Ah, excuse-moi. Qu'est-ce qui se passe ? Tout va bien ?

— Oh oui, impec ! s'exclame-t-elle soudain sur un ton joyeux.

Un ton beaucoup trop joyeux pour quelqu'un qui se réveille au beau milieu de la nuit. Heureusement, il fait trop sombre pour que Kendall distingue la grimace de Wells.

— Je me suis dit que ça te ferait peut-être plaisir d'avoir un peu de compagnie.

La dernière chose que souhaite Wells, c'est bien de discuter de la pluie et du beau temps.

— J'étais sur le point de passer le relais à Eric, ment-il. (Même sans voir son visage, il sent la frustration irradier de Kendall.) En tout cas, c'est vraiment super sympa de ta part de proposer. Maintenant, file au lit avant que quelqu'un ne te pique ta place.

Avec un soupir à peine perceptible, Kendall pivote sur ses talons et retourne à pas lents vers sa cabane. Une fois qu'il a entendu la porte se refermer sur elle, Wells se concentre à nouveau sur la lisière de la forêt.

Il est tellement fatigué qu'il lui faut faire appel à toute sa volonté pour ne pas que ses paupières se ferment.

Un moment plus tard – quelques minutes ? une heure ? –, une silhouette émerge de la masse opaque. Wells cligne des yeux, s'attendant à la voir disparaître, mais elle est toujours là et continue d'avancer vers le campement. Les sens soudain en alerte, il lève sa lance et ouvre la bouche, prêt à sonner l'alarme, mais c'est alors que la forme jusque-là floue gagne en définition, et il ravale son cri avant qu'il n'ait franchi ses lèvres.

Bellamy. Il marche en chancelant, un poids mort dans les bras. L'espace d'un instant, Wells pense qu'il s'agit du corps d'Octavia, mais, même dans le noir, il ne peut pas confondre ces cheveux blond-roux. Il les reconnaîtrait entre mille.

Wells se met immédiatement à courir et les atteint au moment même où, épuisé, Bellamy tombe à genoux. Le visage écarlate et le souffle court, il réussit à soutenir le corps de Clarke suffisamment longtemps pour la transférer dans les bras tendus de Wells.

— Elle... elle..., halète-t-il, les mains enfouies dans l'herbe tandis qu'il tâche de retrouver son souffle. Elle s'est fait mordre... par un serpent.

Wells n'a pas besoin d'en entendre plus. Maintenant fermement Clarke contre sa poitrine, il fonce jusqu'à la cabane faisant désormais office d'infirmerie. L'espace exigu est bourré à craquer de gens qui dorment, une bonne demi-douzaine sont couchés à même le sol tandis que d'autres occupent les rares lits de camp sauvés de l'incendie.

— Bougez-vous ! rugit Wells, insensible aux grognements indignés et aux protestations ensommeillées. *Maintenant !*

— Qu'est-ce qui se passe ? Ils sont de retour ?

— C'est les Nés-Terre ? geint un autre.

— Mais c'est *Clarke* ! Il lui arrive quoi ?

Wells les ignore et dépose le corps inanimé de Clarke sur l'un des lits de camp libéré. Il prend une profonde inspiration en voyant sa tête basculer sur le côté sans aucun tonus musculaire.

— Clarke, dit-il en plaçant une main sur son épaule et en la secouant doucement. *Clarke !*

Il s'agenouille à côté d'elle et approche son visage du sien. Elle respire encore, mais très faiblement.

Bellamy fait alors irruption dans la cabane.

— Fais-les sortir ! lui intime Wells en désignant d'un bras tous ceux qui, dans les brumes d'un réveil en sursaut, dévisagent encore Clarke d'un air hagard.

— Tout le monde dehors, leur crie Bellamy d'une voix où transpire l'épuisement.

Une fois les derniers traînants mis à la porte sans cérémonie, il

titube jusqu'à Wells qui fouille frénétiquement dans le stock de fournitures médicales.

— Qu'est-ce que je peux faire ? demande-t-il.

— Garde un œil sur elle, lui dit Wells en balançant par-dessus son épaule pansements et flacons de médicaments, priant le ciel qu'ils aient de l'antipoison quelque part, priant le ciel pour qu'il le reconnaisse. Il se maudit intérieurement de ne pas avoir écouté plus attentivement lors de leurs cours de biologie, de ne pas avoir fait plus attention lorsque Clarke lui parlait de sa formation médicale. Il avait été davantage captivé par la manière dont ses yeux brillaient tandis qu'elle lui racontait ce qu'elle avait appris durant sa journée. Et voilà que maintenant ces mêmes yeux pourraient se fermer à tout jamais du fait de son inattention.

— Tu ferais mieux de te grouiller ! l'enjoint Bellamy.

Wells tourne la tête et le voit assis à côté de Clarke sur le lit de camp, dégageant d'une main douce une mèche rousse de son front pâle. Cette vision ressuscite l'espace d'un instant toute la rage que Wells avait ressentie en voyant Bellamy embrasser Clarke dans les bois.

— Ne la *touche* pas !

La sécheresse de son ton le surprend lui-même.

— Laisse... laisse-la respirer.

Les yeux dans les yeux, Bellamy et Wells se toisent un instant.

— Elle n'en a plus pour longtemps à respirer si on trouve pas le moyen de la sauver.

Wells se retourne vers la malle à pharmacie, se forçant à garder son calme. Quand ses yeux se posent sur un flacon d'un orange vif, il manque tomber à la renverse de soulagement.

Il y a quelques années de cela, un groupe de scientifiques avait donné une conférence sur l'objet de leurs recherches à Eden Hall. Ils développaient un antidote universel, un médicament qui permettrait d'assurer aux gens une meilleure chance de survie lorsqu'ils reviendraient finalement sur Terre. Non seulement les humains avaient perdu une bonne partie de leurs défenses immunitaires naturelles, mais, qui plus est, il était hautement probable que beaucoup de plantes et d'animaux aient muté, rendant les vieux remèdes inefficaces. Wells a l'impression d'avoir suivi cette conférence il y a des siècles, avant même d'avoir rencontré Clarke, avant que le vice-chancelier ne force les parents de son amie à étudier les effets des radiations sur des cobayes humains. Wells y avait assisté uniquement parce que – en tant que fils du chancelier – il s'y était senti obligé. Il n'aurait jamais imaginé à l'époque poser un jour le pied sur Terre, et encore moins administrer cet antidote à la fille qu'il aime.

Wells serre les dents en transvasant le contenu de la fiole dans une seringue. Il l'approche ensuite d'une veine bleue du bras de Clarke. Il

se fige avant de la planter, soudain effrayé à l'idée de commettre une erreur fatale. Et si ce n'était pas le remède adéquat ? Et s'il condamnait son aimée à la mort en lui injectant une bulle d'air dans le système sanguin ?

— Donne-la-moi, lui dit Bellamy d'un ton sec. Je vais le faire.

— Non, rétorque Wells fermement.

Ça a beau lui faire mal au cœur de l'admettre, il ne laissera pas Bellamy la sauver. C'est de sa faute si Clarke s'est retrouvée sur Terre, il est donc naturel que ce soit à lui de la ramener à la vie. D'un coup d'un seul, il plante la seringue dans la veine et appuie sur le piston, regardant l'antidote pénétrer son organisme.

— Clarke, chuchote-t-il en lui prenant la main. Tu m'entends ? (Il entrelace ses doigts aux siens et ferme les yeux.) S'il te plaît. Reste avec moi.

« Dieu merci », entend-il Bellamy souffler après d'interminables secondes de silence.

Wells rouvre les yeux et voit ceux de Clarke papillonner faiblement. Il exhale un long soupir et tangué un peu, ivre de soulagement.

— Tu vas bien ? s'enquiert-il, se fichant pas mal que sa voix se brise en cours de route.

Elle cligne des yeux et le dévisage confusément. Wells tâche de se préparer psychologiquement à ce que la mémoire de Clarke lui revienne et que ses traits se durcissent de dégoût. Mais elle referme les yeux, et ses lèvres se recourbent en un sourire timide.

— J'ai trouvé..., murmure-t-elle.

— Tu as trouvé quoi ?

— Je n'ai pas..., souffle-t-elle avant que le sommeil la gagne à nouveau.

Wells se remet debout, il attrape une couverture sur le lit d'à côté et la pose délicatement sur le corps de Clarke. Raide comme un bâton, Bellamy se tient toujours derrière lui, les yeux rivés sur la silhouette de cette fille qui, en dépit de sa force phénoménale, a toujours l'air plus jeune, et d'une certaine manière plus vulnérable, lorsqu'elle est endormie.

Wells se racle la gorge.

— Merci. Merci de l'avoir ramenée.

Encore en état de choc, Bellamy hoche la tête.

— J'étais si inquiet. J'ai cru que...

Il se passe la main dans les cheveux avant de s'asseoir par terre, s'appuyant le dos contre le lit où repose Clarke.

Wells a beau se hérissier devant ce geste trop possessif à son goût, il se trouve incapable de lui dire quoi que ce soit. Il sait gré à Bellamy d'avoir ramené Clarke à temps au campement, mais ça lui fait tellement

mal de songer à ce qui a pu se passer entre les deux au cours des dernières quarante-huit heures...

Wells se laisse glisser à terre à son tour et soupire.

— J'imagine que ça veut dire que vous n'avez pas trouvé Octavia.

— Non. On a trouvé une piste, mais c'était... bizarre, répond-il d'une voix monocorde sans lever les yeux. Les traces semblent indiquer qu'elle ne s'est pas enfuie, mais plutôt qu'elle a été traînée.

— Traînée ? répète Wells tandis que son cerveau rassemble les différentes pièces du puzzle, débouchant sur une image encore plus troublante. Je n'arrive pas y croire ! Ils l'ont enlevée !

— Ils ? s'exclame Bellamy en levant la tête. Qui ça, ils ?

Wells lui raconte alors tout ce qui s'est passé depuis qu'il est parti avec Clarke deux jours auparavant – l'attaque surprise, la mort d'Asher, le fait indéniable qu'ils ne sont pas les seuls sur Terre.

Quand Bellamy retrouve l'usage de la parole, c'est les mâchoires crispées par la colère.

— Et tu penses que ce sont les mêmes qui ont kidnappé Octavia pendant l'incendie ?

Voyant Wells confirmer d'un hochement de tête, il poursuit :

— Qui sont-ils ? Comment ont-ils survécu au Cataclysme ? Et qu'est-ce que ces connards de... de Nés-Terre veulent à ma sœur ?

— Je n'en sais hélas rien. Peut-être cherchent-ils à défendre leur territoire. Peut-être qu'ils l'ont enlevée en guise d'avertissement, et, voyant qu'on ne levait pas le camp, ils ont décidé de tuer Asher pour qu'on comprenne mieux le message.

Bellamy le dévisage pendant un long moment.

— Tu penses donc qu'ils vont revenir ?

Wells ouvre la bouche pour lui donner la réponse vague dont il s'est servi auprès des autres, histoire d'éviter une panique générale. Mais en croisant le regard de Bellamy, il se rend compte que ces gentilles paroles rassurantes ne tiendront pas la route avec lui.

— Oui, ils reviendront.

Il lui raconte alors combien Graham est de plus en plus obsédé par l'idée de bâtir une armée, une manœuvre qui risquerait fort de finir en bain de sang.

— D'après ce que tu me dis, ça a pas vraiment été une partie de plaisir ici non plus, commente Bellamy en partant d'un rire sans joie.

Il jette ensuite un coup d'œil à Clarke, allongée derrière lui. Elle ne bouge toujours pas, mais elle n'a plus le visage crispé et sa respiration est maintenant régulière.

— Tu devrais te reposer, Wells, je vais veiller sur la Belle au bois dormant et je viendrai te chercher dès qu'il y aura du changement.

Quelque chose dans le ton de Bellamy irrite profondément Wells.

— Je vais bien. De toute façon, je dois rester debout pour assurer la

patrouille. Toi, par contre, tu as vraiment besoin de dormir, t'as une tête de mort vivant !

Les deux garçons se défient du regard sans mot dire jusqu'à ce que Bellamy s'étire les bras puis les jambes.

— Eh ben, j'imagine que nous voilà repartis pour un bon petit bout de temps dans ce cas-là.

Les deux restent assis, s'ignorant soigneusement et ne bougeant que les rares fois où Clarke se tourne dans son sommeil ou pousse un soupir. Au cours de la nuit, quelques personnes tentent de revenir dans la cabane de l'infirmerie, mais Wells les refoule sans ménagement. C'est certes un peu injuste de laisser dormir des gens dehors alors qu'il reste de la place à l'intérieur, mais il ne veut pas que Clarke coure le moindre risque d'être dérangée. Pas après ce qu'elle vient de traverser.

Wells n'est pas sûr de combien d'heures se sont écoulées, mais de la lumière filtre à travers les planches de la cabane lorsqu'un gros bruit sourd le tire de son demi-sommeil. Il se lève d'un bond. Bellamy ouvre les yeux au même moment :

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

Sans prendre le temps de lui répondre, Wells se rue au dehors.

Rien ne bouge dans la clairière. Les gens qu'il avait mis à la porte de l'infirmerie ont rejoint les autres autour du foyer éteint. Tout le monde semble encore endormi.

Wells est sur le point de rentrer se coucher lorsqu'un mouvement à la lisière de la forêt attire son attention. Une silhouette sort de derrière un arbre pour s'enfoncer dans les bois en courant – une petite silhouette élancée et vêtue de noir.

Sans même réfléchir, il se précipite à sa poursuite, sautant par-dessus les racines et les petits taillis. Il gagne du terrain sur l'intrus, jusqu'à n'être plus qu'à quelques mètres. Un dernier effort et il se jette, taclant la silhouette de plein fouet. Dans la brève lutte qui s'ensuit, Wells reçoit un coup de genou dans le ventre, mais cela ne l'empêche pas d'immobiliser son adversaire sur le sol humide. Ça y est, il a capturé un Né-Terre.

Le sang lui bat sauvagement les tempes sous le coup de l'effort, et il lui faut un petit moment pour que sa vision se stabilise et qu'il puisse découvrir les traits de la personne dont il tient fermement les poignets, le propriétaire de ces yeux verts qui le fusillent.

C'est une fille.

CHAPITRE 5

Bellamy

Bellamy n'en a rien à faire que le Né-Terre soit en réalité une fille. C'est une espionne. Elle est l'ennemi. Elle fait partie de ceux qui ont tué Asher et enlevé sa sœur.

La peur a remplacé la défiance dans le regard de la captive et ses cheveux noirs viennent lui recouvrir le visage tandis qu'elle se débat au sol avec l'énergie du désespoir. Mais Bellamy, agenouillé à côté de Wells, ne fait que raffermir sa prise. Hors de question de la laisser s'échapper, pas avant qu'elle n'ait révélé où ils retiennent Octavia prisonnière.

Il aide Wells à mettre la fille debout et l'attire brutalement vers lui.

— Où elle est, bordel ? crie-t-il, le visage à deux doigts du sien, si bien que son souffle fait s'envoler quelques-unes des mèches noires. Où est-ce que vous retenez ma sœur ?

La fille grimace sans pour autant desserrer les lèvres.

Bellamy lui tord le bras derrière le dos, une tactique qu'il utilisait déjà sur les garçons du Centre qui osaient faire des misères à Octavia.

— Tu craches le morceau *maintenant*, sinon tu vas regretter d'être sortie de ta putain de grotte !

— *Bellamy !* le rappelle à l'ordre Wells. Calme-toi ! On ne sait rien d'elle pour le moment, si ça se trouve, elle n'a rien à...

— Mon cul, ouais ! le coupe Bellamy, qui attrape leur prisonnière par les cheveux et la hisse à hauteur de son visage. Tu me le dis maintenant, sinon je vais vite péter les plombs, et je crois pas que t'aies envie de voir ça !

— *Arrête !* lui hurle Wells. Pour autant qu'on sache, elle ne parle même pas notre langue. Avant de faire quoi que ce soit, il faut qu'on...

Wells se trouve à nouveau interrompu, mais cette fois par un tonnerre de bruits de bottes et de cris : attirés par le raffut, le reste des 100 vient aux nouvelles.

— Vous en avez attrapé une, remarque Graham qui s'est frayé un chemin jusqu'au devant du groupe. Wells est surpris d'entendre une pointe d'admiration dans sa voix.

— Alors, elle est vraiment née sur Terre ? demande une fille

originaire de *Walden*, manifestement sidérée.

— Elle parle ? s'enquiert une autre.

— Je suis sûre que c'est une mutante, déclare un grand Arcadien qui tord le cou pour mieux la voir. Vous risquez d'être irradiés si vous la touchez trop longtemps.

Bellamy ne se soucie guère qu'elle soit radioactive, voire qu'elle ait des putains d'*ailes*. Tout ce qui lui importe, c'est de découvrir où est-ce qu'elle et ses amis séquestrent sa sœur.

— Qu'est-ce qu'on va faire d'elle ? interroge une fille, une lance à la main.

— On va la tuer, déclare Graham comme si c'était la chose la plus naturelle au monde. Et ensuite on plantera sa tête sur un pieu qu'on laissera à l'entrée du campement. Comme ça, les Nés-Terre sauront comment on traite ceux qui osent nous menacer.

— Pas avant que j'ai eu une petite discussion avec elle, grogne Bellamy.

Les yeux de la captive s'étrécissent lorsqu'elle voit Bellamy s'approcher d'elle à nouveau et elle tente de lui décocher un coup de genou dans les parties, qu'il esquive d'un petit saut latéral.

— Bellamy, tu *recules* ! lui ordonne Wells, luttant pour immobiliser la fille.

— Tu veux d'abord te la garder pour toi ? le moque Graham. Je comprends pas trop tes goûts en matière de filles, mini-chancelier, mais bon, on a tous des besoins...

Wells préfère ignorer la remarque et se tourne vers un Waldénite pour lui demander d'aller chercher de la corde.

— On va la ligoter et la garder à l'infirmerie jusqu'à ce qu'on décide ce qu'on va faire d'elle.

Bellamy lance un regard mauvais à Wells, une boule de rage au ventre. Ça ne suffit pas. Plus ils restent plantés là à tergiverser, et plus les ravisseurs d'Octavia ont le temps de s'éloigner.

— Il faut d'abord qu'elle nous dise où ils ont emmené ma sœur, lâche-t-il sur un ton sec, défiant Wells du regard. Comme si c'était à lui de trancher. Ça ne gêne pas Bellamy plus que ça que les autres commencent à se soumettre à l'autorité de Wells. Mieux vaut lui que Graham. Mais ce n'est pas pour autant à lui de décider du sort de la fille, le seul lien qu'il ait avec sa sœur.

Le garçon arcadien revient en courant avec une longueur de corde, et Wells attache les mains de la fille dans son dos. Il lui entrave ensuite les pieds en laissant un peu de jeu pour qu'elle puisse avancer par petits pas. La vitesse et la précision de ses gestes rappellent à Bellamy que Wells n'est pas qu'un Phœnicien pourri gâté. Avant d'être arrêté, il suivait la formation pour devenir garde. Pour devenir officier, même. Bellamy serre les poings de frustration.

— Dégagez le chemin ! ordonne Wells d'une voix forte avant d'escorter la prisonnière vers la cabane.

Elle n'a plus ses longs cheveux noirs devant le visage et Bellamy en profite pour voir à quoi elle ressemble vraiment. Elle est jeune, l'âge d'Octavia environ, et possède de grands yeux verts en forme d'amande. Son haut en fourrure noire a beau être étrange, ce n'est pas ça qui choque Bellamy.

Il réalise alors que c'est la peau de la fille. Celles des 100 couvrent toutes les nuances de la palette humaine, du blanc pâle au noir le plus sombre, et tous avaient pris de vilains coups de soleil lors de leur première semaine sur Terre avant que Clarke ne leur enjoigne d'éviter de trop longues périodes d'exposition. Mais c'est comme si la peau de cette fille rayonnait, avec en plus des pommettes hautes parsemées de taches de son. À la différence d'eux, elle a grandi au soleil.

La colère de Bellamy laisse bientôt place à une vague nausée alors qu'il songe à la façon dont les Nés-Terre traitent en ce moment même sa sœur. L'ont-ils attachée ? Enfermée dans une grotte sombre ? Elle a horreur des espaces confinés. Est-elle terrifiée ? Pleure-t-elle en appelant son frère ? Sur le moment, il se sent prêt à se couper la main à la hache si ça peut aider Octavia en quoi que ce soit.

Il s'enfouffre à la suite de Wells et de la captive dans la cabane de l'infirmerie, désormais vide, à l'exception de Clarke, toujours endormie sur son lit de camp. Wells fait asseoir la fille sur un des lits libres après avoir vérifié que ses mains sont bien attachées. Il recule ensuite d'un pas et la toise d'un air qu'il a dû perfectionner durant sa formation militaire.

— Comment t'appelles-tu ?

Elle le fusille du regard et tente de se mettre debout, mais ses mains liées la déséquilibrent et Wells n'a aucun mal à la repousser sur le lit.

— Comprends-tu ce que je te dis ? reprend Wells.

Une pensée troublante se fraye alors un chemin à travers la colère qui monopolise l'esprit de Bellamy. Et si Wells avait raison ? Et si elle ne parlait pas anglais ? Même s'ils ont atterri dans ce qui était jadis l'Amérique du Nord, cela ne garantit pas que les Nés-Terre parlent toujours cette langue quelque trois cents ans après le Cataclysme.

Wells s'accroupit pour regarder la fille les yeux dans les yeux.

— Nous ne savions pas que des gens vivaient encore ici. Si nous avons fait quoi que ce soit pour vous offenser, nous en sommes désolés, mais...

— *Désolés ?* crache Bellamy. Ils ont enlevé ma sœur et tué Asher. Y a vraiment pas de quoi s'excuser !

Wells le fait taire d'un regard appuyé et se retourne vers la Née-Terre.

— Il faut que nous sachions où tu as emmené notre amie, tu vas donc rester ici jusqu'à ce que tu nous donnes des informations utiles.

Elle soutient le regard de Wells, mais au lieu de répondre, elle se contente de pincer les lèvres.

Wells se relève et se masse les tempes du bout des doigts en signe de frustration, avant de se détourner de leur prisonnière.

— Ça y est ? L'interrogatoire est terminé ? manque s'étouffer Bellamy, déchiré entre fureur et stupéfaction. Tu comptes pas faire comme ton père et ses amis du Conseil lorsqu'ils veulent soutirer une info à quelqu'un ?

— Je refuse qu'on procède de cette manière ici, sur Terre, déclare Wells d'un ton moralisateur qui fait voir rouge à Bellamy. Comme si la moitié des 100 n'avait pas à un moment ou à un autre dû subir un interrogatoire musclé entre les mains des gardes du chancelier.

Wells s'éloigne de la Née-Terre et va se pencher sur Clarke, réajustant sa couverture au passage, avant de se diriger vers la porte.

— Tu vas te contenter de la laisser là ? lui demande Bellamy d'un ton incrédule, regardant tour à tour Wells et la prisonnière.

— Ne t'inquiète pas, je vais faire garder la cabane vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Elle ne s'échappera pas, tu peux me faire confiance.

— Tu m'étonnes qu'elle s'échappera pas, dit Bellamy en s'avancant vers lui. Parce que c'est *moi* qui vais la surveiller. Je reste ici avec les deux, ajoute-t-il en désignant Clarke du menton. Tu crois que c'est vraiment une bonne idée de la laisser avec une tueuse ?

— Elle est pieds et poings liés, elle ne peut faire de mal à personne.

La condescendance qui transparaît dans la voix de Wells a le don d'enrager Bellamy.

— On sait *rien* de ces gens-là, on a aucune idée des mutations qu'ils ont subies ! Tu te souviens du cerf à deux têtes ?

— Écoute, Bellamy, c'est un être humain, pas un monstre.

Bellamy pousse un grognement et se retourne vers la fille. Son regard lourd de défiance se porte tour à tour sur ses deux ravisseurs.

— Ouais, eh ben je serai quand même plus rassuré si c'est moi qui la surveille, dit-il sur un ton radouci.

Il a bien compris que Wells ne le laissera jamais seul avec elle s'il croit qu'il lui fera du mal.

— D'accord, finit par concéder Wells, qui jette un dernier regard à Clarke puis se retourne vers le jeune homme. Mais tu la laisses tranquille. Je reviendrai bientôt.

Bellamy traverse la pièce et va s'asseoir par terre au pied du lit de Clarke. La Née-Terre s'est tournée sur son lit pour faire face au mur, mais il voit bien à la tension de ses épaules qu'elle suit le moindre de ses

gestes.

Parfait, songe-t-il. Qu'elle se demande ce que je vais faire après. Plus elle sera terrorisée et plus vite elle leur révélera où est retenue Octavia. Bellamy retrouvera sa sœur, quoi qu'il lui en coûte. Il a passé ses quinze dernières années à risquer sa vie pour la protéger, et il n'a nullement l'intention d'arrêter maintenant.

Bellamy adore le Jour du Souvenir. Pas particulièrement le fait d'écouter les éducateurs du Centre d'accueil leur répéter une énième fois combien ils sont chanceux que leurs ancêtres soient parvenus à se réfugier dans l'espace. Si l'arrière-arrière-grand-père de Bellamy avait su que ses descendants auraient le privilège de nettoyer des toilettes dans une boîte de conserve flottant dans le vide intersidéral, il aurait probablement dit : « Vous savez quoi, les gars ? Je crois bien qu'au final je vais rester sur Terre ! »

Non, Bellamy adore le Jour du Souvenir parce que les espaces de stockage sont quasiment déserts ce jour-là, lui laissant le champ libre pour récupérer tout ce qu'il veut sans être dérangé.

Il se glisse derrière un générateur obsolète remis négligemment contre un mur. Ce genre de planque se révèle souvent plein de trésors. L'an dernier, à la même date, il a carrément trouvé un couteau suisse derrière une grille sur le pont C. Cette fois-ci, il se fend d'un large sourire en sentant ses doigts se refermer sur de l'étoffe. Il ressort un morceau de tissu rose. Une écharpe ? Bellamy la secoue pour faire tomber la poussière. C'est une petite couverture, en fait, ourlée d'une bande soyeuse d'un rose plus sombre. Il la replie soigneusement et la glisse à l'intérieur de son manteau.

Tandis qu'il rentre, guilleret, vers le Centre, il se demande s'il ne va pas offrir sa trouvaille à Octavia. La semaine dernière, elle a déménagé de sa petite chambre qu'elle partageait avec les autres enfants de cinq et six ans pour rejoindre le dortoir plus spacieux des fillettes plus âgées. Même si elle était fière d'être maintenant une « grande », le dortoir l'effrayait encore un peu, et une jolie couverture l'aiderait sans doute à s'y sentir davantage chez elle.

Mais en recalant d'une main la couverture sous son bras, il sent toute la finesse et la douceur de l'étoffe. Elle est trop précieuse pour qu'il puisse se permettre de la garder. En effet, la vie au centre n'est pas facile tous les jours. Bien que la nourriture soit censée être répartie équitablement, les orphelins ont développé tout un système de racket, de pots-de-vin et d'intimidations, et si Bellamy n'était pas là pour elle, Octavia aurait constamment la faim au ventre. Heureusement, il est doué pour mettre la main sur des objets de valeur, et tout ce qu'il trouve, il le troque contre des points de rationnement ou l'échange aux cuisiniers contre du rab de nourriture. Ces cinq dernières années, il s'est toujours débrouillé pour qu'elle mange à sa faim. Contrairement à beaucoup de gamins au Centre, elle n'a pas cette lueur sauvage dans les yeux ni les traits tirés.

Il se faufile par l'entrée, rarement utilisée, et va cacher sa trouvaille du jour dans sa planque habituelle, derrière une grille trop basse pour que quiconque la remarque. Il repassera la prendre ce soir pour la revendre au marché noir. Les corridors, sombres et étroits, sont déserts, ce qui signifie qu'ils sont tous entassés les uns sur les autres dans la petite salle de rassemblement, à devoir subir toutes ces histoires d'empoisonnement aux radiations et de Cataclysmes.

Alors qu'il tourne au bout du couloir, Bellamy est surpris par des éclats de rire suraigus en provenance du dortoir des filles, qui ne masquent pas totalement des sanglots étouffés. Il accélère le pas et entre dans la pièce sans frapper. Le dortoir tout en longueur est presque vide, à l'exception de quelques filles plus

âgées, debout en cercle. Elles sont tellement absorbées par ce qu'elles font qu'elles ne l'ont pas entendu rentrer.

Une grande fille blonde tient quelque chose en l'air en rigolant, hors de portée d'une petite main qui saute désespérément pour l'attraper. *Octavia*. Même dans la faible lumière, Bellamy reconnaît ses grands yeux emplis de larmes entre les corps de ses tortionnaires.

L'objet en question est le ruban rouge qu'*Octavia* porte tous les jours dans les cheveux.

— Rends-le-moi, supplie-t-elle, sa voix tremblotante faisant se serrer le cœur de Bellamy.

— Et pourquoi je ferais ça ? la moque l'une des filles. T'as l'air d'une débile quand tu le mets, c'est ça que tu veux ?

— C'est clair, renchérit une autre, c'est un sacré service qu'on te rend. Comme ça les gens demanderont plus : « C'est qui la gamine bizarre avec son ruban moche ? »

La fille qui le tient en main fait mine de l'examiner sous toutes les coutures.

— C'est même pas du vrai tissu. Je vous parie que c'est un morceau de sac poubelle !

— Je comprends mieux pourquoi elle sent comme le pont de recyclage, glousse une de ses amies.

— Et toi, tu vas sentir le cadavre en décomposition quand ils finiront par retrouver ton corps, rugit Bellamy en arrachant le ruban des mains de la blonde.

Il pousse les autres filles et s'accroupit devant *Octavia*.

— Ça va ? Elles t'ont pas fait mal ? demande-t-il en essuyant ses larmes d'un pouce.

Elle renifle un bon coup en secouant la tête et il lui rend son ruban qu'elle serre dans son petit poing comme s'il s'agissait d'une créature vivante qui aurait pu s'échapper.

Bellamy se lève, et, une main sur l'épaule de sa sœur, il s'adresse aux filles d'une voix tendue :

— Si j'entends que l'une d'entre vous lui cherche encore des poux, elle regrettera de pas avoir été balancée dans l'espace.

Deux des tortionnaires échangent un regard nerveux, mais la blonde se contente de lever un sourcil et de sourire d'un air sarcastique.

— Elle est même pas censée être là. C'est un gâchis d'oxygène qui est né à cause de votre salope de mère. Et ta sœur (elle crache le mot comme s'il lui salissait la bouche) suit exactement le même chemin qu'elle !

Les muscles de Bellamy réagissent avant que son cerveau n'ait eu le temps de tout enregistrer. Sans même réfléchir aux conséquences de son geste, il prend la fille à la gorge et la plaque contre le mur.

— Si je te vois parler à ma sœur, si tu te permets de lui jeter même un seul regard, je te *tuerai* ! siffle-t-il.

Il accentue sa pression sur le cou de la fille blonde, submergé par une terrifiante envie de la faire taire à tout jamais.

De très loin lui parviennent des éclats de voix. Il relâche la fille et titube en reculant avant de sentir des bras le ceinturer par derrière.

Ce n'est pas la première fois que Bellamy se retrouve dans le bureau de la directrice du Centre, bien qu'il n'ait jamais lâché une telle bordée de jurons en y étant entraîné. L'assistant qui l'a attrapé le pousse dans un fauteuil et lui dit d'attendre la directrice.

— Ne t'approche pas de lui, dit l'homme à une autre fille assise en face de Bellamy.

Bellamy lui lance un regard de pure haine tandis que l'assistant passe sa

main devant le scanner de la porte et sort à reculons. Une voix intérieure lui souffle de s'enfuir maintenant. Est-ce qu'une tentative d'étranglement de petite conne qui martyrisait sa sœur compte comme une infraction ? Il a déjà reçu tant d'avertissements que ce n'est plus qu'une question de temps avant que la directrice ne rédige le rapport qui le condamnera sans appel à l'isolement. Mais en même temps, il ne tiendrait pas plus de quelques jours en tant que fugitif recherché – et qui veillerait sur Octavia ? Il est encore plus sage de rester ici et de défendre son cas.

Il regarde la fille en face de lui, assise en tailleur sur sa chaise. Elle est en train de tripoter nerveusement les boutons de son gilet. Elle semble avoir à peu près le même âge que lui, mais il ne l'a jamais vue, elle vient sans doute d'arriver. Ses cheveux blonds sont soigneusement peignés et Bellamy a un petit pincement au cœur en l'imaginant s'habiller une dernière fois dans sa chambre avant d'être envoyée dans ce trou à rats.

— Alors, qu'est-ce que tu as fait ? lui demande-t-elle, interrompant le fil de ses pensées.

Elle a une voix légèrement éraillée, comme si ça faisait longtemps qu'elle n'avait pas parlé, ou comme si elle venait juste de pleurer. Bellamy se demande pourquoi elle se retrouve ici à son âge. Ses parents sont-ils morts ? Ont-ils été envoyés dans l'espace suite à des infractions ? Quoi qu'il en soit, il n'a aucun intérêt à mentir.

— J'ai attaqué une fille, dit-il du ton détaché qu'il emploie d'habitude pour parler de ses divers délits.

Il voit la fille se raidir sur son siège et ressent le besoin de se justifier.

— Elle faisait du mal à ma sœur.

Les yeux de la fille s'étrécissent.

— Ta sœur ?

Contrairement à la grande blonde, cette fille prononce ce mot comme quelque chose d'infiniment précieux. Ce qui veut dire qu'elle est bel et bien nouvelle au centre : tous les autres sont au courant que Bellamy et Octavia sont frère et sœur. Du fait des lois drastiques de population en vigueur à bord de la Colonie, ils sont les premiers dans ce cas depuis au moins une génération.

— Techniquement, c'est juste ma demi-sœur, mais nous sommes l'un pour l'autre la seule famille qui nous reste. Elle s'appelle Octavia, précise-t-il en souriant, comme chaque fois qu'il prononce son prénom. Et toi, tu viens juste d'arriver ?

Elle hoche la tête.

— Moi, c'est Lilly.

— Quel joli nom, remarque Bellamy avant de rougir furieusement – quel idiot de dire ça ! Je m'appelle Bellamy.

Il se creuse la tête pour trouver quelque chose d'autre à dire, histoire de prouver qu'il n'est pas totalement bête, mais c'est ce moment que choisit la directrice pour entrer dans la pièce.

— Oh non, pas encore toi ! s'exclame-t-elle en jetant à Bellamy un regard exaspéré avant de se tourner vers la nouvelle venue. Lilly Marsh ? demande-t-elle d'une voix douce que Bellamy ne l'a jamais entendue employer. Je suis ravie de vous rencontrer. Allons dans mon bureau, je vais vous expliquer comment les choses fonctionnent ici.

Tandis que Lilly se lève, la directrice pivote vers Bellamy.

— Je te mets un mois à l'épreuve, si jamais tu t'avisés de désobéir à la moindre règle, tu seras renvoyé. Pour de bon cette fois.

Une vague de soulagement mêlée à une certaine confusion s'empare de Bellamy, mais il se promet de ne pas rester assez longtemps pour qu'elle ait le

temps de changer d'avis. Il se lève d'un bond et se précipite vers la porte. Le temps qu'elle coulisse, il jette un dernier coup d'œil à Lilly.

Étonnamment, celle-ci lui sourit.

CHAPITRE 6

Clarke

Quoi que tu fasses, ne rentre jamais dans le laboratoire.

Les cris tourmentés atteignent les oreilles de Clarke jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus faire la différence entre ceux qui lui parviennent effectivement de l'autre côté du mur et ceux qui se répercutent entre les parois de son propre cerveau.

Nos expériences nécessitent l'utilisation de radiations à haute dose, nous ne voulons pas qu'il t'arrive du mal.

Le laboratoire ne ressemble en rien à ce qu'elle s'était figuré. En lieu et place de postes de travail, la salle est remplie de lits d'hôpital. Et dans chaque lit, un enfant.

C'est notre mission de déterminer quand la Terre sera à nouveau habitable pour l'homme. Tout le monde compte sur nous.

Clarke inspecte la pièce, cherchant des yeux son amie Lilly. Elle est terriblement seule. Et effrayée. Tous les patients sont en train de mourir. Leurs petits corps se dessèchent peu à peu jusqu'à n'être plus que des simulacres de corps humains.

Nous n'avons jamais voulu que tu découvres nos travaux de cette manière.

Mais où se trouve Lilly ? Clarke lui rend souvent visite, dès que ses parents travaillent à l'extérieur. Elle lui apporte des petits cadeaux, des livres qu'elle vole à la bibliothèque et des sucreries qu'elle pique dans la réserve de l'école. Les jours où Lilly se sent bien, leur rire parvient à couvrir le bip-bip incessant des moniteurs cardiaques.

Ça n'a jamais été notre idée. C'est le vice-chancelier qui nous a forcés à faire des expériences sur des enfants. Il nous aurait fait exécuter si nous avions refusé.

Clarke se déplace de lit en lit, chacun d'entre eux contenant un enfant malade. Mais nulle trace de sa meilleure amie.

Et soudain, la mémoire lui revient. Lilly est morte. C'est elle qui l'a tuée.

Ils t'auraient tuée aussi.

Lilly l'avait suppliée de mettre un terme à ses souffrances. Clarke avait refusé dans un premier temps, mais en même temps, elle savait pertinemment qu'elle n'irait jamais mieux. Elle avait donc fini par

accepter et lui avait injecté le cocktail médicamenteux qui l'avait libérée pour de bon.

Je suis désolée, essaie de dire Clarke à son amie. Je suis désolée. Je suis désolée.

— Tout va bien, Clarke. *Chhh*, tout va bien, je suis là.

Les paupières de Clarke s'ouvrent subitement. Elle est allongée sur un lit de camp et son bras droit est couvert d'un pansement. Pourquoi ? Que lui est-il arrivé ?

Bellamy est assis à son chevet, le visage sale et l'air hagard. Mais il arbore un sourire que Clarke ne lui a jamais vu auparavant, un large sourire lumineux qui découvre ses dents et ne contient pour une fois ni amusement ni moquerie. Il frappe Clarke par sa sincérité, rendant le moment beaucoup plus intime même que lorsqu'ils se sont baignés ensemble avec leurs sous-vêtements.

— Dieu merci tu vas bien ! Tu te rappelles avoir été mordue par un serpent ?

Clarke ferme les yeux tandis que des fragments de souvenirs affluent pêle-mêle à son cerveau. La forme noire qui ondule au sol. La douleur fulgurante. Et pourtant, la seule sensation dont elle soit pleinement consciente sur le moment, c'est la chaleur de la main de Bellamy sur la sienne.

— On t'a injecté le machin d'antidote universel, mais j'étais pas sûr qu'on te l'ait donné à temps.

Clarke se redresse d'un bond.

— *Quoi ?* Tu m'as transportée tout seul jusqu'au campement ?

Le rouge lui monte aux joues à l'idée d'être restée si longtemps inconsciente dans les bras de Bellamy.

— Et tu as réussi à trouver le seul médicament qui pouvait me sauver ?

Le regard de Bellamy se porte sur l'entrée de la cabane.

— Non, cette partie là, c'est Wells qui s'en est chargé.

Le nom vient tomber comme un poids sur la poitrine de Clarke. Après que Wells l'avait empêchée de courir dans une tente en feu sauver sa meilleure amie, Thalia, elle s'était enfuie du campement, aveuglée par le chagrin et la rage. Mais en parcourant des yeux cette nouvelle infirmerie, elle ne ressent plus qu'une onde de tristesse. Thalia n'est plus là, pourtant elle ne peut pas vraiment en vouloir à Wells de ce qu'il a fait. Il lui a sauvé la vie. Deux fois, maintenant.

À l'autre bout de la petite pièce, il y a une fille recroquevillée sur un lit. Clarke se redresse sur les coudes pour mieux voir, mais lorsque Bellamy comprend ce qu'elle cherche à faire, il essaie de lui bloquer la vue en faisant écran de son corps.

— Bon, à propos de ça, dit-il d'un ton soudain étrangement

détaché.

Et le voilà à raconter l'attaque qui avait coûté la vie à Asher et la capture de la fille par Wells dans les bois.

— Quoi ? dit Clarke aux abois. Tu es en train de me dire que cette fille est *née sur Terre* ?

Bien qu'une partie d'elle s'y attende depuis qu'ils ont découvert le verger, se réveiller à quelques mètres d'une Née-Terre lui fait l'effet d'une décharge électrique. Des milliers de questions se bousculent dans sa tête. Comment ont-ils survécu au Cataclysme ? Combien sont-ils ? Existe-t-il des poches de gens disséminées sur la planète ou uniquement sur ce territoire ?

— Ne parle pas si fort, s'il te plaît, lui chuchote Bellamy en lui mettant une main sur l'épaule. Je crois qu'elle est en train de dormir et je préférerais qu'elle reste dans cet état le plus longtemps possible. Ça me flanque la chair de poule de la savoir ici.

Clarke se défait de l'emprise de Bellamy et se lève. Le choc et l'excitation qui parcourent son corps la font trembler de tous ses membres.

— C'est carrément incroyable, il faut que je lui parle !

Avant qu'elle n'ait pu faire un pas, Bellamy la saisit par le poignet.

— C'est pas une bonne idée. Sa tribu a enlevé Octavia et tué Asher. On l'a capturée alors qu'elle nous espionnait. (La bouche de Bellamy se tord en une grimace.) Elle devait sans doute décider lequel d'entre nous ils allaient kidnapper.

Clarke le dévisage, en proie à la confusion. Pourquoi tenter de deviner les motivations de la fille alors qu'il suffit de les lui *demand*er ?

— Quelqu'un a essayé de lui parler ?

Clarke ne voit pas quel risque cela pourrait représenter : elle a les pieds et les mains attachés. Elle leur tourne le dos et n'a pas bougé depuis que Clarke a posé les yeux sur elle.

Bellamy la fait se rasseoir sur le lit.

— Je pense qu'elle parle anglais. Elle n'a pas desserré les lèvres, mais j'ai eu l'impression qu'elle comprenait ce qu'on disait. Dès qu'on obtient des informations sur là où ils retiennent Octavia, je fonce la libérer.

Sa voix a beau être calme, il ne peut empêcher une pointe d'angoisse de transparaître quand il prononce le nom de sa sœur. L'espace d'un instant, Clarke les revoit près du lac où ils ont retrouvé la piste d'Octavia. Elle sent la culpabilité l'envahir, Bellamy a dû abandonner la traque pour la ramener au campement.

— Bellamy, dit-elle lentement tandis qu'une idée germe dans son esprit. Les débris qu'on a retrouvés. Tu te souviens du logo qu'il y avait dessus ? C'était marqué « TG ».

Tous les habitants de la Colonie savent parfaitement ce que

signifient ces initiales : Trillion Galactic, le nom de l'entreprise qui avait construit le vaisseau à l'origine.

— Je sais bien, mais ça peut signifier mille choses.

— Mais si ce ne sont pas des débris de notre capsule, dit-elle, sentant l'excitation la gagner, ça veut peut-être dire que c'est un autre engin envoyé par la Colonie. Ça pourrait être un genre de drone ? Ou bien... (Elle s'interrompt, hésitant soudain à partager l'hypothèse à laquelle elle vient de penser.) En tout cas, je pense qu'il est important de creuser l'affaire, finit-elle par dire maladroitement.

— Dès qu'on aura récupéré Octavia, je te promets de retourner y jeter un œil, dit Bellamy en lui serrant la main.

— Merci, murmure Clarke. Pour tout. Je sais que tu as perdu un temps précieux pour me ramener ici.

— Ouais, ben ça aurait été sacrément dommage de perdre le seul docteur sur Terre, même si t'as pas eu le temps de finir ta formation. Tu peux me rappeler à quelles parties du corps il vaut mieux pas que je me blesse ? sourit-il. C'est les coudes ou les chevilles ?

Clarke a plaisir à le voir plaisanter à nouveau, mais cela ne suffit pas à faire disparaître totalement la culpabilité qui lui tord le ventre. Elle baisse la voix tout en regardant la silhouette immobile de l'autre fille.

— C'est juste que... si tu dois repartir, vas-y. Ça me gêne déjà terriblement de t'avoir fait perdre vingt-quatre heures...

Son sourire malicieux se teinte de tendresse.

— T'en fais pas, dit-il en attrapant une mèche de cheveux de Clarke et en l'entortillant autour de son doigt. La meilleure chance dont je dispose, c'est que cette fille nous dise ce qu'elle sait. Après, je pourrai partir à la recherche d'Octavia.

Clarke acquiesce, soulagée qu'il ne lui en veuille pas, mais aussi qu'il ne décide pas de s'en aller sur-le-champ.

— Octavia a de la chance de t'avoir.

Elle incline la tête et dévisage Bellamy avant de se fendre d'un sourire.

— Tu sais quoi ? Ça ne me revient que maintenant, mais je me souviens avoir entendu dire qu'il existait un frère et une sœur sur *Walden*.

— Ma réputation m'aurait précédé ? dit Bellamy en haussant un sourcil. Je devrais pas être étonné. Comment pourrait-on ne pas parler d'un aussi beau gosse que moi ?

Clarke lui donne un petit coup de coude dans les côtes et il fait semblant d'avoir mal avant de s'esclaffer.

— C'est vrai, reprend-elle. Mon amie Lilly vous avait croisés au Centre. Il me semble que ses mots exacts étaient : « Il y a une fille qui a un grand frère. C'est super cool d'avoir un frère, mais il est tellement

attirant que personne ne peut le regarder en face. On risque sinon de devenir aveugle, comme si on regardait le soleil directement. »

Au lieu de rire, Bellamy devient pâle comme un linge.

— Lilly ? C'était pas Lilly Marsh, si ?

Clarke se rend alors compte de la boulette qu'elle a commise. Bien sûr que Bellamy et Lilly se sont connus. Il ne pouvait pas y avoir tant d'enfants que ça au centre d'accueil de *Walden*, après tout. Lilly ne s'était pas étendue sur le sujet, et Clarke n'avait pas posé de questions. Ce n'avait pas vraiment été une décision consciente de sa part, mais elle comprend maintenant qu'il était plus facile pour elle de faire comme si Lilly n'avait ni passé ni amis pour se soucier de son sort.

— Comment as-tu connu Lilly ? demande Bellamy, fouillant son regard pour tâcher d'y lire ce qu'elle lui cache.

— Je l'ai croisée à l'hôpital pendant ma période d'apprentissage, répond Clarke, ne comptant délibérément pas le nombre de mensonges accumulés dans cette courte phrase. Vous étiez amis tous les deux ?

Elle prie pour qu'il réplique d'un haussement d'épaules et dise l'avoir vaguement vue plusieurs fois au centre.

— Nous étions..., commence-t-il avant de marquer une pause. Nous étions plus que des amis. C'est la seule fille qui ait vraiment compté pour moi. Jusqu'à ce que je te connaisse.

Clarke ne peut masquer son effroi. Lilly, son amie, utilisée comme cobaye par ses parents, n'était autre que la petite amie de Bellamy...

— Tu vas bien ? lui demande Bellamy. Ça te dérange que j'aie eu une petite amie à bord de la Colonie ?

— Non, bien sûr que non, répond-elle immédiatement. C'est juste que je... suis crevée tout à coup.

Clarke se retourne sur le lit pour ne plus avoir à regarder Bellamy en face. Mieux vaut encore qu'il la croie maladivement jalouse et possessive plutôt que de lui avouer ne serait-ce qu'un dixième de la vérité.

— OK, dit-il, manifestement peu convaincu. Pour que tu saches, ça fait déjà un bail, cette histoire entre elle et moi.

Clarke ne bouge pas. La mort de Lilly a beau sembler lointaine à Bellamy, Clarke la revit quotidiennement dans ses cauchemars. Elle entend encore sa voix la suppliant de mettre un terme à ses souffrances.

La mort de Lilly hantera toujours les pensées de Clarke. Parce que c'est *elle* qui l'a tuée.

CHAPITRE 7

Glass

Glass et Luke franchissent la porte de son appartement pour la toute dernière fois. Alors qu'ils s'engagent dans le couloir étrangement vide, Glass prend la main de Luke, cherchant un peu de réconfort dans ce silence de mort. Le chaos qui s'était emparé de *Walden* ces derniers jours semble avoir laissé place au désespoir et à la résignation. L'éclairage au plafond crépite et vacille, comme les yeux d'un enfant qui lutte pour ne pas sombrer dans le sommeil.

Ils empruntent l'escalier central sans un bruit, et finissent par atteindre les niveaux inférieurs, là où se trouvent toute l'électricité et la plomberie. Toujours sans un mot, Glass indique l'emplacement du conduit d'aération et lève les bras pour retirer la grille.

— Laisse-moi te donner un coup de main, dit Luke en descellant du mur la lourde plaque de métal et en la posant par terre avec une délicatesse exagérée. Et dire que j'ai passé toutes ces heures à me creuser la tête pour trouver où t'emmener en rendez-vous galant, alors qu'il suffit d'une balade romantique dans des tuyaux pour conquérir ton cœur.

— Tu dois avoir déteint sur moi, réplique Clarke avec un sourire timide, malgré la nervosité qui monte en elle.

— Quoi ? lui demande-t-il en lui ébouriffant tendrement les cheveux. Le fait de traîner dans les bas-fonds ?

Elle se met sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur ses lèvres.

— Non, le goût de l'aventure.

Luke la prend dans ses bras.

— Je t'aime, murmure-t-il au creux de son oreille.

Il la hisse ensuite par la taille à hauteur de la bouche de ventilation, puis replace la grille derrière elle.

Glass marque une pause à l'entrée du conduit pour essuyer les larmes qui lui troublent la vue.

— Je t'aime aussi, chuchote-t-elle, sachant que Luke ne l'entend plus. Elle serre alors les mâchoires et commence à avancer à quatre

pattes dans l'étroit cylindre de métal.

Tandis qu'elle progresse dans l'obscurité presque totale, Glass se prend à essayer d'imaginer la tête que fera sa mère en ouvrant la porte. Sera-t-elle submergée de soulagement ? Ou sera-t-elle encore furieuse qu'elle soit partie rejoindre Luke sur *Walden* au péril de sa vie ? De penser à tout ce qu'elle a fait subir à sa pauvre mère l'année écoulée, Glass sent son cœur se contracter douloureusement. Si ce sont bel et bien les dernières heures de la Colonie, alors il faut qu'elle saisisse cette ultime chance de s'excuser, de lui dire combien elle l'aime.

Glass grimace en se cognant la hanche contre un coude du conduit. Si quelqu'un lui avait dit il y a deux ans à peine qu'elle ramperait un jour dans une canalisation reliant *Walden* à *Phoenix*, elle lui aurait ri au nez. Les choses étaient très différentes à l'époque. Elle était très différente. Elle se prend à sourire dans la pénombre. Bien que sa vie soit en danger maintenant, elle vaut vraiment le coup qu'elle se batte jusqu'au bout.

— ... lorsque le Cataclysme a frappé, il existait cent quatre-vingt-quinze nations souveraines, bien qu'une grande majorité d'entre elles aient rejoint l'une des quatre grandes alliances.

Glass étouffe un bâillement en se couvrant vaguement la bouche d'une main. Leur tuteur a mis les lumières en veilleuse pour que les hologrammes soient plus visibles, il y a donc peu de chances pour qu'on la prenne en flagrant délit d'ennui caractérisé.

— Lors des six premières semaines de la Troisième Guerre mondiale, presque deux millions de personnes ont perdu la vie...

— Cora, chuchote Glass en se penchant sur sa table. *Cora.*

Cora lève la tête de son pupitre et jette un regard ensommeillé à Glass.

— Quoi ?

— ... et dans les six mois qui suivirent, plus de cinq millions de gens moururent de faim.

— T'as reçu mon message ?

Cora se frotte les paupières puis cligne des yeux pour activer son écran rétinien. Elle louche en lisant ses derniers messages, dont celui de Glass lui proposant d'aller traîner à la Bourse d'échange après les cours.

Quelques secondes plus tard, un petit flash apparaît en haut à droite du champ de vision de Glass. Elle cligne pour ouvrir le message de Cora.

Pourquoi pas, mais faudra pas perdre de temps. J'ai RDV avec ma mère à 15 h.

Pourquoi ? lui renvoie Glass.

Corvée de potager :-)

Glass sourit. « Corvée de potager », c'est le nom de code utilisé par la famille de Cora pour désigner leurs visites supplémentaires aux champs solaires. C'est totalement illégal, mais les gardes ferment les yeux : comme le père de Cora est le directeur des Ressources, personne ne veut prendre le risque de se le mettre à dos. Glass n'est pas vraiment choquée que la famille de Cora bénéficie des meilleurs produits, sa famille aussi profite de certains avantages en nature. En plus, Cora lui laisse venir goûter des fraises et autres fruits luxueux de temps à autre.

— Oui, Clarke ? interroge le tuteur en donnant la parole à une fille du

premier rang qui a la main levée.

Glass et Cora lèvent les yeux au ciel de concert. Clarke a *toujours* une question à poser, et les tuteurs sont chaque fois tellement ravis de sa « curiosité intellectuelle » qu'ils la laissent bavasser, même après que la sonnerie signalant la fin du cours a retenti.

— Est-ce que certaines espèces avaient déjà disparu ? Ou est-ce que c'est le Cataclysme qui les a toutes anéanties ?

— C'est une question tout à fait pertinente, Clarke. Vers le milieu du XXI^e siècle, au moins un tiers des...

— Si seulement son espèce à elle pouvait disparaître ! soupire Glass à voix haute, sans même prendre le soin d'envoyer un message à Cora.

Cora lâche un petit rire avant de se recoucher sur sa table.

— Tu me réveilleras quand ce sera fini.

— Cette fille a vraiment pas de vie, je vais finir par la balancer dans l'espace si elle se la ferme pas illico ! grogne Glass, excédée.

Quand enfin leur tuteur les laisse ranger leurs affaires, Glass quitte sa place d'un bond et attrape Cora par la main.

— Magne-toi ! Il faut que je me trouve des boutons pour ma robe !

— Vous allez à la Bourse d'échange ? demande Clarke en levant les yeux, l'air enthousiaste. Je vais venir avec vous, j'essaie de trouver un oreiller pour une amie.

Glass examine des pieds à la tête la tenue de Clarke ; elle est tellement démodée qu'elle a dû l'acheter à la Bourse de l'*Arcadia*.

— Tu devrais plutôt brûler ton pantalon, fourrer les cendres dans ton T-shirt, et voilà¹ : un superbe oreiller pour ton *amie*, et un truc affreux de moins à regarder pour nous !

Cora éclate de rire, mais Glass ne ressent pas le petit frisson de la victoire attendu. Les yeux de Clarke s'illuminent de surprise et de douleur, puis elle tourne les talons, et s'en va sans un mot.

Ça lui apprendra, songe Glass. Comme ça elle arrêtera peut-être de nous pomper l'oxygène à faire sa lèche-bottes !

Puisqu'ils sont sortis en retard, Cora n'a plus le temps de passer à la Bourse d'échange, si bien que Glass rentre chez elle directement. Elle déteste faire son shopping toute seule. Elle ne supporte pas la manière dont la jaugent les gardes lorsque leur supérieur a le dos tourné. Ou le regard des hommes dès que leur femme ne les surveille pas.

Pendant son trajet retour, elle repense à comment convaincre son père de lui donner plus de points de rationnement. Le Jour du Souvenir arrive à la vitesse d'une comète et, pour une fois, Glass est déterminée à avoir une plus belle robe que Cora.

Elle passe sa main au scanner et jette son sac de cours par terre à peine la porte franchie.

— Maman ? appelle-t-elle. Maman ? Tu sais où est papa ?

Sa mère sort de sa chambre. Elle a le visage livide, ce que ne masque pas totalement un maquillage habile, et ses yeux brillent d'un éclat étrange, bien que ça soit peut-être dû à l'éclairage.

— Qu'est-ce qui va pas ? demande Glass en jetant un coup d'œil derrière elle – elle se sent toujours mal à l'aise quand sa mère est dans l'une de ses humeurs. Où est papa ? Il est toujours au boulot ? Je veux lui parler de mon argent de poche.

— Ton père est parti.

— Parti ? Qu'est-ce que tu... ?

— Il nous a quittés. Il emménage avec – elle ferme les yeux un instant – ...

avec cette *filles* du Comité.

Elle parle sans émotion, comme si elle l'avait rangée au placard avec ses robes soigneusement pliées.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demande Glass, pétrifiée.

— Je veux dire que ton argent de poche est bien le cadet de nos soucis, déclare Sonja en se laissant tomber sur le canapé. Nous n'avons plus rien.

Glass commence à avoir des crampes dans ses pieds et ses paumes à vif lorsqu'elle arrive à hauteur du dernier coude menant à *Phoenix*. Elle prie pour qu'aucun garde ne l'attende à la sortie et qu'elle puisse faire immédiatement demi-tour pour aller chercher Luke. Avec tout ce qui se passe, elle devrait se débrouiller pour le ramener à l'appartement de sa mère incognito. Ils auront ensuite le temps d'élaborer un stratagème afin d'obtenir des places à l'intérieur des capsules pour le retour sur Terre.

Glass se remémore le jour où elle a été tirée sans ménagement de sa cellule pour apprendre qu'elle faisait partie des cent envoyés à la surface. L'idée l'avait remplie de terreur, mais aujourd'hui, une image différente de la vie sur Terre commence à prendre forme dans son esprit. Elle se voit se promenant dans les bois, main dans la main avec Luke. Ou bien assise avec lui au sommet d'une colline, dans un parfait silence complice, à observer un vrai coucher de soleil. Peut-être même que certaines villes sont encore debout, et s'ils pouvaient se rendre à Paris comme le couple sur les assiettes de Luke ?

C'est le sourire aux lèvres qu'elle arrive au bout du tunnel. Elle tend les bras pour dégager la grille d'aération qui la sépare de *Phoenix*, mais elle ne parvient pas à trouver de prise. Ses doigts ont beau parcourir toute la surface, rien. Lorsqu'elle tâte du bout des doigts le contour de la grille, elle se rend compte que quelque chose est collé de l'autre côté, rendant l'ouverture de la canalisation impossible de l'intérieur.

Glass se contorsionne pour mettre ses pieds en premier, elle prend une profonde inspiration et décoche un grand coup de talon dans la grille. Celle-ci ne bouge pas d'un poil. Elle recommence et laisse cette fois échapper un « *Non !* » de frustration : malgré un petit grincement métallique, la grille n'a toujours pas bougé. Camille a dû sceller la sortie pour que personne ne puisse la suivre. Et dans un sens, Glass la comprend. Un seul réfugié de *Walden* a de bien meilleures chances de ne pas se faire détecter qu'un filet régulier de clandestins. Sauf qu'en faisant ça, elle a aussi condamné Glass et Luke à une mort certaine.

Glass plaque ses genoux contre sa poitrine, luttant pour ne pas imaginer la tête de Luke quand elle lui annoncera que le passage est bloqué. Il puisera au plus profond de son self-control pour ne pas accuser le coup, mais une brève étincelle dans ses yeux viendra trahir son désespoir.

Elle ne verra plus jamais sa mère. Lorsque finalement *Phoenix* sera aussi à court d'oxygène, Sonja sera toute seule, confinée dans son minuscule appartement, pensant à sa fille qui aura disparu sans même un au revoir.

Mais alors qu'elle se résigne à rebrousser chemin, une idée germe dans son esprit. Une idée tellement téméraire et si folle qu'elle pourrait bien fonctionner.

S'il n'y a plus moyen de rejoindre *Phoenix* de l'intérieur du vaisseau, elle passera donc par l'*extérieur*.

1. En français dans le texte. (*N.d.T.*)

CHAPITRE 8

Wells

L'état de Molly ne s'est pas amélioré depuis le petit déjeuner. Au contraire, sa fièvre n'a fait que monter et elle est parcourue de tremblements, malgré les couvertures que Wells a empilées sur elle.

À midi, elle n'a pas bougé du sol de la cabane désormais vide où Wells l'a transportée à l'aube. Il l'observe d'un air inquiet. De la sueur perle sur son front et ses yeux luisent d'une étrange teinte jaunâtre.

Wells a évité de croiser le chemin de Clarke depuis qu'il l'a laissée aux bons soins de Bellamy, mais il n'a plus le choix. Il se penche et soulève aisément le corps frêle de Molly, puis il sort dans la clairière. La majorité des 100 est en ébullition ; tandis que certains échafaudent des théories plus ou moins saugrenues sur la Née-Terre, d'autres s'entraînent avec les nouvelles lances de Graham à la lisière de la forêt. Ils ne sont donc que quelques uns à regarder Wells d'un air étonné alors qu'il entre dans l'infirmerie avec une Molly tremblante dans les bras.

La Née-Terre est allongée sur son lit, tournant toujours le dos à la porte, endormie ou feignant de l'être. Clarke, elle, est assise et observe la fille avec une intensité telle que, dans un premier temps, elle ne remarque pas la présence de Wells.

Il enjambe Bellamy qui s'est apparemment assoupi à même le sol au pied du lit de Clarke, puis dépose Molly tout en délicatesse sur un des lits vacants. Lorsqu'il se relève, Clarke a détaché son regard de la Née-Terre et dévisage Wells, les yeux grands ouverts.

— Hé, lui dit-il en avançant d'un pas, comment tu te sens ?

— Mieux, répond Clarke d'une voix rauque avant de s'éclaircir la gorge. Merci... de m'avoir administré l'antidote. Tu m'as sauvé la vie.

Elle paraît sincère. Il n'y a plus trace de colère dans sa voix, plus de signe qu'elle en veut encore à Wells de son geste durant l'incendie. Mais son ton détaché, poli, est presque pire que sa colère, comme s'il n'était qu'un inconnu qui lui aurait rendu un service. Leurs rapports seront-ils toujours sur ce mode dorénavant, se demande-t-il, ou bien faut-il y lire l'amorce d'un nouveau départ ?

Tandis que Wells est perdu dans ses pensées, les yeux de Clarke se reportent sur Molly. De neutre, son expression passe alors à une intense concentration, une mine qui lui est beaucoup plus familière.

— Qu'arrive-t-il à Molly ? demande-t-elle, manifestement inquiète.

Reconnaissant de pouvoir changer de sujet, Wells raconte à Clarke comment la jeune fille est tombée soudainement malade. Clarke fait mine de se lever de son lit, avant d'être coupée dans son élan par Wells qui lui place une main sur l'épaule.

— Attends, lui dit-il en retirant vivement sa main. Tu dois te reposer, tu peux la voir d'où tu es, non ?

— Je vais bien, déclare-t-elle en haussant les épaules et en mettant pied à terre. Elle a les jambes qui flageolent un peu, et Wells doit se retenir pour ne pas lui offrir son bras.

Clarke se déplace jusqu'au chevet de Molly où elle s'agenouille pour mieux l'examiner.

— Salut, Molly. C'est moi, Clarke. Tu m'entends ?

Pour toute réponse, Molly pousse un petit gémissement et gigote dans les couvertures qui l'enserrent. Clarke fronce les sourcils en prenant le pouls de Molly à son poignet.

— Tu en penses quoi ? demande Wells qui n'ose pas trop s'approcher.

— Je n'ai aucune certitude à ce stade, répond Clarke en palpant les ganglions enflés en haut du cou de Molly. Au fait, une question. On est sur Terre depuis combien de jours ? J'ai un peu perdu la notion du temps avec cette morsure de serpent et tout le reste...

— Un tout petit peu plus de trois semaines, dit-il en calculant dans sa tête. Ça a fait pile trois semaines hier.

— Le vingt et unième jour, murmure Clarke dans un souffle, plus pour elle-même que pour Wells.

— Comment ? Qu'as-tu dit ?

Clarke détourne le regard, mais pas assez vite, Wells a eu le temps d'y lire la peur qu'elle ressent. Il connaît cette expression pour l'avoir déjà vue lorsque Clarke lui a révélé la teneur des expériences de ses parents.

— Tu penses que ça pourrait avoir un lien avec les radiations ? Dans ce cas, ne crois-tu pas que les gens auraient manifesté des symptômes plus tôt ?

Clarke tord sa bouche, signalant à Wells qu'elle est en train de cogiter à cent à l'heure.

— S'il reste des radiations dans l'air, oui, nous aurions même tous du mal à respirer. Mais si c'est l'eau qui contient des particules radioactives, les premiers troubles apparaissent environ au terme des trois premières semaines. Néanmoins, je ne pense pas que Molly souffre de ça, ajoute-t-elle rapidement. Ses symptômes ne correspondent pas.

Un éclair de souffrance traverse les yeux de Clarke et Wells sait que cet épisode lui rappelle douloureusement la mort de son amie.

— Il est possible qu'elle ait une réaction allergique ou quelque chose dans ce goût-là, reprend Clarke. Tu as remis le reste de l'antidote universel dans la malle à pharmacie ?

— Le reste ? Il n'y avait qu'un seul flacon...

— Attends, ne me dis pas que tu m'as injecté la totalité de la fiole ! Elle comprenait au moins une douzaine de doses !

— Et comment au juste est-ce que j'aurais pu le savoir ? s'empporte Wells, à la fois indigné par l'injustice de la situation et rongé par une culpabilité soudaine.

— Alors, il n'en reste plus ? grogne Clarke en se retournant vers Molly. C'est pas bon du tout...

Avant que Wells ne puisse demander à Clarke de préciser sa pensée, la porte s'ouvre avec fracas et Eric entre précipitamment, tenant Felix par la main.

— Clarke ? Ouf ! Tu es réveillée ! On a besoin de toi, lance-t-il essoufflé.

Étonné de voir Eric, d'ordinaire si calme, en proie à une telle agitation, Wells s'empresse de libérer un lit de camp et d'y mener Felix en le soutenant.

— Il s'est évanoui en revenant du ruisseau, explique Eric, son regard oscillant entre Clarke et Felix, et il m'a dit qu'il n'arrivait pas à garder quoi que ce soit quand il mange.

Le bruit a tiré Bellamy de son sommeil. Il se redresse, se frotte les yeux et lâche un bâillement sonore.

— C'est quoi tout ce raffut ? Clarke, qu'est-ce que tu fiches debout ?

Elle l'ignore superbement et, la démarche encore mal assurée, se rend auprès de Felix pour l'examiner. Il a beau avoir les yeux ouverts, il semble avoir du mal à regarder Clarke et ne pas être en état de répondre à ses questions.

— Qu'est-ce qu'il a ? demande Eric, le regard rivé sur le visage de Clarke pour y détecter la moindre amorce de réponse. Son intensité rappelle à Wells celle des yeux des gardes au centre de contrôle, ceux qui doivent repérer astéroïdes et débris à temps pour ajuster la trajectoire de la Colonie.

— Je ne sais pas trop, répond-elle sur un ton où il décèle un mélange de confusion et d'irritation – Clarke a toujours détesté ne pas savoir. Ce n'est sans doute rien de grave. Ça peut simplement être une déshydratation liée à une grippe intestinale. On va lui donner à boire en quantité, et on verra comment il réagit. Bellamy, tu peux nous apporter de l'eau, s'il te plaît ?

Bellamy hésite un instant, regarde Wells, prêt à suggérer que *lui* y

aille avant de se raviser et de sortir de la cabane.

Wells s'accroupit à côté de Clarke, suffisamment près pour pouvoir lui parler à voix basse, mais suffisamment loin pour ne pas l'effleurer par accident.

— C'est bizarre, non ? Le fait que Molly et Felix tombent malades en même temps ?

— Pas vraiment. Avec cent personnes qui s'entassent la nuit dans de petits espaces comme ça, c'est même un miracle qu'il n'y ait pas eu d'épidémie plus tôt.

Wells jette un coup d'œil à Eric qui caresse les cheveux de Felix et dit à Clarke dans un murmure :

— Et si ce n'était pas une grippe, mais un effet des ra...

— Ce n'est pas le cas, le coupe Clarke en plaquant une oreille contre le torse de Felix. À défaut de stéthoscope, elle va écouter ses poumons en direct.

— Mais si jamais c'était le cas, insiste Wells. Est-ce que la malle à pharmacie contient un traitement adéquat ?

— Mes parents travaillaient sur un remède, réplique doucement Clarke. Il y a des pilules qui peuvent ralentir l'intoxication due aux radiations.

— Tu ne penses pas qu'on pourrait leur en donner, à titre de prévention ?

— Il n'en est pas question, rétorque Clarke du tac au tac.

— Pourquoi ? la presse Wells.

Elle tourne la tête pour le regarder les yeux dans les yeux, et Wells y lit autant de frustration que de peur :

— Parce que s'ils n'ont pas été irradiés, ces pilules les tueront.

CHAPITRE 9

Clarke

— Tu es sûre que je peux te laisser quelques heures ? demande Bellamy en observant avec circonspection le bras toujours enflé de Clarke. Je ne vais pas m'aventurer trop loin, au cas où...

— Oui, je suis sûre, le coupe-t-elle. Va chasser. Je vais bien, ne t'inquiète pas !

Ils commencent à être à court de nourriture et lorsque Wells est repassé dans l'après-midi pour voir comment allaient Molly et Felix, il a ravalé son orgueil et demandé à Bellamy d'aller au ravitaillement.

Bellamy indique du menton la Née-Terre toujours endormie sur son lit de camp.

— Promets-moi de ne pas lui adresser la parole. Ça ne me plaît pas trop que tu restes seule avec elle.

— Je ne suis pas *seule*, répond Clarke. Il y a Molly et Felix avec moi.

— Les personnes inconscientes ne comptent pas. Tu gardes tes distances, OK ? Et essaie de te reposer.

— Oui, c'est promis, dit-elle d'un ton qu'elle s'efforce de garder calme. Il ne faut pas que Bellamy se doute de combien elle a hâte qu'il parte. À peine la porte de la cabane refermée sur lui, Clarke se lève pour aller observer la Née-Terre.

Elle est tout de noir vêtue, mais Clarke a du mal à identifier la matière de ses vêtements. Le pantalon moulant qu'elle porte est lisse et légèrement brillant – de la peau d'animal peut-être ? –, tandis que le tissu qui lui recouvre le haut du corps semble plus doux. Comment appelle-t-on déjà des poils d'animaux tissés ? De la laine ? En tout cas, l'étole épaisse enroulée autour de ses épaules est sans aucun doute possible en fourrure. Clarke meurt d'envie de savoir de quelle créature elle provient. Jusqu'à maintenant, le seul mammifère qu'elle ait vu de ses yeux est un cerf, mais la fourrure de la fille est beaucoup plus épaisse et plus sombre.

De l'autre côté de la pièce, Felix laisse échapper un grognement dans son sommeil. Clarke se rend à son chevet et lui pose une main sur le front. Sa fièvre est en train d'empirer. Elle se mord la lèvre en

pensant à ce qu'elle a dit à Wells. Elle n'a pas menti en disant que les symptômes d'une irradiation se présentent différemment : après les premiers épisodes de fièvre et de nausée viennent les plaies ouvertes, les saignements de gencives et la perte de cheveux. C'est ce qui avait rendu la lente agonie de Lilly si dure à regarder. Clarke savait exactement ce qu'allait endurer son amie avant même qu'elle n'en présente les signes avant-coureurs.

Tandis qu'elle retourne s'allonger sur son lit, Clarke pense aux pilules que contient la malle à pharmacie. Si la maladie de Molly et de Felix n'est pas liée aux radiations, leur en donner reviendrait à signer leur arrêt de mort. Mais si le diagnostic de Clarke est erroné, voilà ses patients condamnés à une mort lente et douloureuse. En effet, les pilules doivent être administrées dès les premiers stades de l'irradiation.

Elle se rassied et se prend la tête à deux mains, se demandant une énième fois pourquoi le Conseil ne l'a pas interrogée un minimum avant d'envoyer les 100 sur Terre. Certes, elle est une criminelle au même titre que les autres, mais elle est aussi la seule personne familière des travaux menés par ses parents.

— Alors, qui c'est, cette Lilly ? demande une voix qu'elle ne reconnaît pas.

Clarke manque s'étrangler en découvrant que c'est la Née-Terre qui lui a posé la question. Elle parle donc anglais ! Elle a réussi à se mettre en position assise sur le bord de son lit. Sa longue chevelure noire est un peu emmêlée mais brille toujours, et sa peau rayonne, faisant ressortir le vert étonnant de ses yeux.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que..., bégaye Clarke, puis elle se force à prendre une profonde inspiration pour regagner un semblant d'aplomb. Pourquoi veux-tu savoir qui est Lilly ?

La fille hausse les épaules.

— Tu as répété ce nom plusieurs fois dans ton sommeil enfiévré.

Son accent et le rythme qu'elle imprime à ses phrases sont différents de tous ceux que Clarke a entendus dans la Colonie, ils sont plus chantants. Les entendre pour la première fois la met au comble de l'excitation, comme la première fois qu'elle a entendu un battement de cœur lors de son apprentissage à l'hôpital.

— Et après, l'autre garçon, Bellamy, s'est comporté bizarrement quand tu as évoqué ce nom.

— Lilly était une amie à moi, lorsque nous étions à bord du vaisseau, répond Clarke lentement.

Les Nés-Terre sont-ils seulement au courant de l'existence de la Colonie ? Un million de questions affluent au cerveau de Clarke, et elle décide finalement d'y aller progressivement.

— Vous êtes combien ici ?

La fille réfléchit un instant, sourcils froncés.

— En ce moment, on doit être trois cent cinquante-quatre, peut-être trois cent cinquante-cinq si Delphine a eu son bébé, elle devait accoucher d'un moment à l'autre.

Un bébé. Naîtra-t-il dans un hôpital ? Serait-il possible qu'ils aient des équipements en état de marche ayant survécu au Cataclysme ? Les Nés-Terre ont-ils reconstruit tout ou partie d'une grande ville ?

— Vous habitez où ? s'emballe Clarke.

Le visage de la fille se referme aussitôt et Clarke s'en veut de son manque de tact. Bien sûr que, en tant que prisonnière, elle ne va pas lui révéler où sont sa famille et ses amis.

— Comment tu t'appelles ? reprend-elle à la place.

— Sasha.

— Moi, c'est Clarke, répond-elle, tout en se doutant que la fille connaît déjà son nom. (Elle lui sourit et se lève.) C'est dingue. Je n'arrive pas à croire que je parle à quelqu'un *né* sur Terre, confesse-t-elle en allant s'asseoir à côté de Sasha. Est-ce que vous saviez qu'il y a des gens qui habitent dans l'espace ? Vous vous êtes dit quoi en nous voyant la première fois ?

Sasha dévisage Clarke pendant quelques secondes, comme s'il elle n'était pas sûre qu'elle soit vraiment sérieuse.

— Eh bien, je ne m'attendais pas à ce que vous soyez si jeunes, finit-elle par répondre. Ceux d'avant étaient beaucoup plus vieux.

Clarke reçoit ces mots comme un coup dans la poitrine. *Ceux d'avant* ? Ce n'est pas possible. Elle doit avoir mal compris.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? Tu veux dire que tu as déjà rencontré d'autres personnes de la Colonie ?

Sasha hoche la tête, menaçant le cœur de Clarke de monter en surrégime à tout instant.

— Un groupe est descendu, il y a à peu près un an. On a toujours su que des gens vivaient dans l'espace. Ça nous a quand même fait un sacré choc de les voir en face-à-face. Ils ont connu un atterrissage difficile, comme vous. (Sasha marque une pause, se demandant sans doute à quel point elle peut se confier à Clarke.) Comme c'était la première fois, on ne s'est pas méfiés et on a essayé de les aider. On les a amenés à notre... on les a invités à se joindre à nous. On leur a donné un toit, de quoi manger, même si leurs ancêtres ont laissé tomber les nôtres lors du Grand Abandon. Mon peuple était prêt à tirer un trait sur le passé au nom de la paix et de l'amitié.

Clarke sent une pointe d'aigreur se loger dans la voix de Sasha, comme si elle mettait Clarke au défi de la contredire. Elle résiste donc à l'envie de défendre les Colons, ou de poser d'autres questions. Le meilleur moyen de gagner la confiance de cette fille est sans doute de rester silencieuse. Et de fait, après une courte pause, Sasha poursuit.

— On a été stupides de leur faire confiance. Il y a eu un... un

incident, dit-elle, une grimace venant déformer ses jolis traits.

— Que s'est-il passé ? la pousse Clarke d'une voix douce.

— Ça n'a plus d'importance, répond sèchement Sasha. Ils sont tous partis, maintenant.

Clarke se redresse, ses méninges tournant à cent à l'heure pour digérer ces informations invraisemblables.

Se pourrait-il qu'il y ait eu une mission vers la Terre l'année précédente ? Elle repense aux débris qu'elle a retrouvés, au logo TG, et ça lui paraît soudain plausible. Mais alors, qui étaient ces Colons plus âgés envoyés en éclaireurs ? Pourquoi avoir envoyé les 100 si une autre mission avait déjà réussi avant la leur ?

— Est-ce que... est-ce que tu sais quoi que ce soit d'eux ? la questionne Clarke en tâchant de garder une voix neutre. Ils étaient volontaires pour redescendre sur Terre, ou bien on les y a forcés ?

— Aucune idée. Ce n'est pas comme si on s'était raconté nos vies en long et en large, surtout après ce qu'ils ont fait...

Clarke fronce les sourcils tandis que ses neurones s'agitent pour lire entre les lignes de ce que lui dit Sasha. Elle n'arrive pas à se figurer ce que les Colons ont pu faire pour offenser les Nés-Terre si gravement, mais Sasha semble déterminée à ne rien lui lâcher de plus à ce sujet – quand bien même, Clarke ne peut pas garder ces nouvelles pour elle une seconde de plus.

— Je reviens vite, dit-elle en se levant. Ne bouge pas d'ici.

Sasha arque un sourcil et tend les jambes pour lui montrer ses mollets attachés. Rouge de honte, Clarke se précipite auprès de Sasha et s'agenouille pour la délier. Wells a fait un nœud super compliqué, sans doute quelque chose appris lors de son apprentissage d'officier, mais elle possède suffisamment d'expérience avec les points de suture pour finalement parvenir à comprendre sa logique. Sasha, d'abord réticente à se laisser toucher, observe ses gestes sans broncher.

Le nœud enfin défait, Clarke jette la corde dans un coin.

— Viens, dit-elle en tendant la main à Sasha. Viens avec moi, sinon ils ne voudront jamais me croire.

Sasha considère la main tendue avec méfiance, puis se lève toute seule. Elle secoue un pied puis l'autre, histoire de rétablir sa circulation.

— Allons-y, lui dit Clarke en la prenant par le coude.

CHAPITRE 10

Bellamy

Ça fait à peine quelques minutes que Bellamy est revenu avec les lapins, et déjà ceux-ci sont en train de rôtir à la broche. Le fumet appétissant qui s'élève a tôt fait d'attirer la plupart des 100 autour du feu de bois, et Bellamy ne peut que constater dans leurs yeux que la faim les tenaille.

Ces gamins lui rappellent les plus jeunes du Centre, ceux qui venaient immanquablement quémander lorsqu'il revenait de ses expéditions dans les espaces de stockage, dans l'espoir qu'il ait quelque chose à manger pour eux. Mais jamais il n'avait pu en rapporter suffisamment pour tout le monde, tout comme aujourd'hui.

— Tu n'en as pris que deux ? geint Lila en essayant d'échanger un regard de dédain avec sa copine Eliza, grande blonde mince que Bellamy perçoit comme une version plus introvertie et encore plus stupide de Lila. La semaine dernière, toutes les deux, suivies par quelques autres filles, ont coupé leurs pantalons gris standard en shorts de tailles variables, au mépris des avertissements de Clarke qui les avait prévenues qu'elles regretteraient leur geste une fois le temps devenu plus frais.

Et voilà qu'elles grelottent toutes les deux, bien que Lila le cache de son mieux. Eliza, elle, n'essaye même pas de masquer sa détresse.

— C'est bien Lila, tu sais compter, articule lentement Bellamy comme pour féliciter un enfant, bientôt tu sauras aller jusqu'à dix !

Lila croise les bras sur sa poitrine et le fusille du regard.

— T'es vraiment qu'un connard, Bellamy !

— Tu as déjà entendu ce proverbe terrien : « Il est mal avisé de mordre la main qui te nourrit » ? rétorque-t-il le sourire aux lèvres. Ou laisse-moi poser le problème plus simplement encore : il y a *deux* lapins, comme tu l'as très justement fait remarquer, et *nous* sommes largement plus que deux.

Quatre-vingt-seize, pour être exact. Mais inutile de rappeler à tout le monde qu'ils ont déjà perdu quatre des leurs.

— Il n'y en a donc évidemment pas assez, et tu viens de faciliter ma

prise de décision. Pour ça, je te suis reconnaissant, merci du fond du cœur, dit-il en faisant mine de vouloir serrer la main de Lila.

Elle tape sur la main tendue et pivote sur ses talons en tirant sur l'arrière de son short mal coupé.

La Waldébile typique ! songe Bellamy en utilisant le terme inventé par Octavia pour désigner ces filles de *Walden* qui font exprès de prendre des airs de pimbêches pour singer les Phoeniciennes un peu écervelées. Mais le souvenir d'Octavia vient effacer son sourire, libérant à nouveau la peine qu'il tâchait de contenir en lui. Dieu seul sait quelles tortures elle est en train d'endurer, tandis que Lila et les autres pouffiasses de son espèce parquent en minishort autour du campement.

Deux garçons arcadiens ont pris la cuisson des lapins en charge, après qu'Eric et Priya les ont écorchés. Bellamy est taraudé par l'envie de courir voir Clarke à l'infirmerie, mais il sait que toute la viande aura disparu le temps qu'il revienne. Non pas qu'il en veuille pour lui, il veut juste s'assurer que Clarke en ait un morceau.

— Il n'y en a pas assez pour tout le monde, annonce Priya à Wells qui revient du cours d'eau. De combien de paquets de protéines dispose-t-on encore ?

Le visage fermé, Wells secoue la tête avant de se pencher pour chuchoter à l'oreille de Priya. Ils ont beau tenter d'être discrets, une bonne vingtaine de paires d'yeux sont rivées sur eux.

Bellamy repense aux jours qui ont suivi l'atterrissage, quand le groupe était animé d'une énergie explosive, presque dangereuse. Maintenant la fatigue et le manque de nourriture les rendent beaucoup moins bavards. Même Kendall, la pipelette waldébile, ne décroche pas un mot, regardant Priya et Wells avec un petit sourire qui semble plus amusé que soupçonneux.

Pendant quelques minutes, on n'entend plus dans la clairière que le craquement des bûches et le bruit sourd des lances de bois qui vont frapper des troncs avant de retomber dans l'herbe au pied des arbres. Les gens que Graham a recrutés pour former sa « force de sécurité » s'entraînent depuis tôt ce matin, et même Bellamy doit avouer que certains se débrouillent désormais pas mal du tout. S'ils peuvent mettre la même énergie à chasser du gibier que leurs simulacres de Nés-Terre, les 100 ne mourront peut-être pas de faim.

Kendall est la première à rompre le silence.

— Wells, quand est-ce qu'ils envoient la prochaine capsule ?

Bellamy ne peut s'empêcher de rigoler en entendant sa pathétique tentative d'entraîner Wells dans une conversation. Depuis quelques jours, elles sont de plus en plus nombreuses à s'intéresser de près aux faits et gestes du chancelier junior.

— Qu'est-ce que t'en as à foutre ? intervient Lila en rejoignant le groupe, avant de s'étirer ostentatoirement. Moi, je suis pas pressée de

voir débarquer des gardes ici, faisant comme si c'était chez eux.

Bellamy est forcé d'avouer qu'il est d'accord sur ce point, mais jamais il ne lui donnera la satisfaction de le montrer. C'est lui qui aurait le plus à perdre de leur arrivée. Même si sa combine insensée de se déguiser en garde pour monter à bord de la capsule avait fonctionné, le chancelier, père de ce cher Wells, avait reçu une balle destinée à Bellamy dans la cohue. Même si tous les autres membres de la mission se voient amnistiés, Bellamy, lui, aura toujours son statut de criminel. Et si ça se trouve, les gardes auront ordre de tirer sur lui à vue.

— Mais le Conseil doit bien être au courant maintenant qu'il n'y a pas de risque à nous rejoindre, dit Kendall en montrant le bracelet émetteur à son poignet.

Aucun des 100 ne sait si les processeurs fonctionnent toujours et s'ils transmettent bien les données vitales de chacun jusqu'à la station, ou si le système a été trop endommagé lors de l'atterrissage catastrophe.

— Pas de risque ? Ah ! répète Lila avec un rire amer. Ouais, sur Terre on court vraiment *zéro* risque !

— Je parlais du niveau de radiations, se justifie Kendall en regardant Wells dans l'espoir qu'il prenne sa défense. Mais il a la tête dressée, scrutant les bois comme s'il avait repéré quelque chose.

Bellamy se lève d'un bond, attrape son arc et son carquois et court rejoindre Wells. Un cri victorieux retentit alors dans la clairière et Bellamy cesse de retenir son souffle. Il ne s'agit pas des Nés-Terre, mais de Graham.

Celui-ci émerge d'un fourré en lisière des bois, tenant sa lance d'une main et une grosse masse sombre dans l'autre. Une grosse masse sombre, recouverte de *fourrure*. Ce bâtard a réussi à tuer quelque chose, réalise Bellamy, hésitant entre soulagement et irritation. C'est bien sûr une bonne nouvelle de pouvoir compter sur un chasseur de plus, mais il aurait tellement préféré que ce soit quelqu'un d'autre.

— Regardez ce que j'ai attrapé ! fanfaronne Graham en jetant sa prise au sol.

— C'est toujours *vivant*, lui fait remarquer Priya en s'avancant tandis que le reste du groupe, soit par dégoût, soit par peur, recule de quelques pas.

Et elle n'a pas tort. La créature est toujours agitée de spasmes. Elle est plus volumineuse que les lapins rapportés par Bellamy, mais moins que le cerf d'il y a quelque temps déjà. Elle possède un museau allongé, des oreilles légèrement arrondies et une longue queue touffue et rayée. Bellamy se penche dessus et découvre que la bête saigne d'une blessure profonde à l'estomac. Elle finira bien par y succomber, mais son agonie serait longue et douloureuse. Wells sort son petit couteau de sa poche.

— Il faut viser droit dans le cœur, dit Bellamy à Graham. Comme ça, la mort est instantanée. Sinon, tranche-lui la gorge au moins.

Graham hausse les épaules, comme si Bellamy venait de lui reprocher d'avoir mal fermé la porte de la cabane à provisions.

— C'est un *renard*, dit-il en donnant un petit coup de pied à l'animal agonisant.

— Euh, non, le reprend Bellamy, c'est un raton laveur.

En tout cas, il en est presque sûr. La ressemblance avec les photos de ratons laveurs qu'il a vues est saisissante, à part pour l'appendice qui surmonte son crâne et qui projette un petit halo lumineux. Un cercle de lumière danse ainsi sur l'herbe sombre tandis que l'animal se débat mollement. On dirait presque qu'il porte une lampe frontale, comme celles qu'utilisent les ingénieurs de la Colonie pour effectuer des réparations sur la coque extérieure du vaisseau. Bellamy se souvient vaguement avoir regardé une vidéo où un poisson disposait d'un appendice similaire, se servant de cette lumière pour attirer ses proies vers le fond des océans.

— Attends deux secondes, t'es parti chasser tout seul ? demande Lila, l'admiration rivalisant dans son ton avec le reproche. Et si les Nés-Terre traînaient par là ?

— J'espère bien qu'ils y sont, rétorque-t-il. Je vais leur faire regretter de pas avoir crevé pendant le Cataclysme, rigole Graham en projetant sa lance en l'air pour la rattraper d'une main. C'est nous qui allons être leur Cataclysme !

— Arrête de raconter des idioties, le réprimande Wells, manifestement à bout de patience. Si ça se trouve, ils sont plusieurs centaines, plusieurs *milliers* même ! Si ça devait se finir en bataille rangée, nous n'aurions pas la moindre chance !

— Ah ouais ? le provoque Graham, menton levé. Eh ben moi, je dis que ça dépend du leader qu'on choisit.

Les deux garçons se dévisagent pendant un long moment, puis Graham rompt le contact visuel, un sourire aux lèvres.

— Bon, alors qui se charge de dépecer la bête ? Je crève la dalle !

— Première étape, attendre que l'animal soit vraiment *mort*, intervient Bellamy en lançant un coup d'œil à Wells qui a toujours son couteau à la main.

— C'est fait, je l'ai tué ! s'exclame Kendall d'une voix guillerette. Je viens de lui briser le cou.

Bellamy croit tout d'abord qu'elle plaisante, mais il constate effectivement que la bête ne bouge plus et que son appendice lumineux s'est éteint. Surpris, il se tourne vers Kendall et est sur le point de lui demander où elle a appris à faire ça, lorsqu'il entend des bruits de pas se rapprocher.

Clarke arrive en courant, traînant la Née-Terre par le bras.

— Hé, tout le monde ! s'exclame-t-elle à bout de souffle.

Dans les yeux, elle a cette lueur que Bellamy n'a vue que les rares

fois où une nouveauté terrienne a mis son esprit scientifique en ébullition.

— Vous n'allez pas en revenir !

Tout le groupe se resserre autour des deux nouvelles arrivées.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande Bellamy.

Les yeux de Clarke se posent brièvement sur lui avant de revenir sur la prisonnière.

— Dis-leur, l'enjoint Clarke. Dis-leur ce que tu m'as raconté.

Tiens, tiens, songe Bellamy. Elle parle donc bel et bien notre langue !

La plupart des 100 découvrent la Née-Terre pour la première fois depuis sa capture. Certains l'examinent avec des yeux ronds de fascination, jouant des coudes pour se rapprocher, tandis que d'autres, plus craintifs, cèdent leur place sans se faire prier. Du coin de l'œil, Bellamy remarque que Wells est reparti s'asseoir auprès du feu, sans pour autant perdre une miette du spectacle.

Muette de frayeur, la jeune fille promène son regard sur la foule dense.

— Ne crains rien, Sasha, dis-leur.

Sasha ? Le poil de Bellamy se hérisse. Clarke connaît son prénom ? Que s'est-il donc passé pendant qu'il était à la chasse ?

La Née-Terre s'éclaircit nerveusement la gorge et tous les murmures qui s'étaient élevés laissent aussitôt place à un silence total.

— J'ai... j'ai dit à Clarke que vous n'étiez pas le premier groupe à descendre de la Colonie.

— C'est tout bonnement impossible ! s'exclame Wells en rompant le cercle des spectateurs abasourdis. Et d'abord, comment pourrais-tu savoir ça ?

Le visage de Sasha se durcit, et elle redresse le menton pour toiser Wells les yeux dans les yeux.

— Je le sais, répond-elle d'un ton égal, parce que je les ai rencontrés.

À ces mots, les réactions fusent de toutes parts, chacun y allant de sa petite théorie ou exprimant ses craintes. Wells porte les doigts à ses lèvres et lâche un sifflement strident, un son qui replonge Bellamy dans son passé douloureux : c'est en sifflant que sa mère et lui prévenaient Octavia de l'arrivée imminente de gardes, afin qu'elle retourne se cacher dans son placard. Le groupe s'apaise presque instantanément.

— Tu affirmes que tu as rencontré d'autres membres de la Colonie ? insiste Wells, toujours sceptique.

— Oui, je les connaissais. On les a laissés s'installer après que leur capsule s'est écrasée, explique Sasha en désignant d'un geste vague les débris calcinés de celle des 100, au bout de la clairière. En tout cas, vous avez encore des progrès à faire du point de vue de l'atterrissage.

Bellamy n'en peut plus de se contenir.

— J'aimerais bien que tu nous épargnes tes petites leçons et que tu nous dises plutôt où vous retenez ma sœur !

— Je ne sais rien à propos de ta sœur, répond Sasha. Désolée.

— On n'est pas des crétins, tu sais, rétorque Bellamy malgré l'avertissement que lui envoient les yeux de Clarke. Vous avez tué Asher, et kidnappé Octavia, alors tu ferais mieux de tout cracher, *maintenant* !

— Laisse-la finir, intervient Wells, d'un ton sec qui rappelle trop à Bellamy celui du chancelier.

Wells se retourne vers Sasha.

— Raconte-nous ce qui s'est passé, reprend-il d'une voix adoucie.

Sasha consulte Clarke qui l'encourage à poursuivre d'un hochement de tête.

— Un autre groupe a atterri près d'ici, il y a un peu plus d'un an. La plupart de leur matériel a brûlé à l'atterrissage. On les a recueillis chez nous.

— Combien étaient-ils ? demande Graham, l'air suspicieux.

— Dix à la base, mais seuls sept ont survécu au crash.

— Et vous en avez tué combien avec vos flèches ? ajoute Graham plus bas, mais suffisamment fort pour qu'on l'entende.

Sasha tressaille mais se reprend immédiatement.

— Au début, tout se passait bien. Bien sûr, c'était bizarre de côtoyer de nouvelles personnes. Nous n'avions jamais rencontré de gens extérieurs. Mais on a fait de notre mieux pour leur offrir l'hospitalité. (Son visage s'assombrit alors, et sa voix devient plus froide.) Ils n'ont pas fait preuve de la même courtoisie à notre égard, alors ils ont dû partir.

Quelque chose dans son ton ravive la colère de Bellamy.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il n'en peut plus de cette fille et de ses réponses vagues.

— Ils sont partis où ?

Sasha prend une profonde inspiration avant de répondre.

— Ils sont morts.

— *Morts ?* répète Wells sous le choc, tandis que les murmures reprennent dans la foule. Ils sont *tous* morts ?

Sasha confirme d'un hochement de tête.

Ce sont des assassins, se dit Bellamy. *Les Nés-Terre sont des putains de barbares. Ils ont tué Asher sans sommation.* Il se met à trembler tandis que monte en lui la question qu'il a refoulée depuis l'enlèvement d'Octavia. *Et s'ils l'avaient déjà tuée ?* Il serre les poings et enfonce ses ongles dans la chair de ses paumes. S'il ne la récupère pas, il le leur fera payer à tous. De leur vie.

— Quoi ? Vous les avez tués ! s'emporte Graham. Et après, vous vous êtes dit que ça suffisait pas, alors vous avez tué Asher ?

— Non, ce n'est pas ce qui s'est passé, répond Sasha, nous...

Mais Graham la coupe, se tournant vers Wells avec un sourire mauvais.

— Il est pas trop tard pour la mettre à mort, tu sais.

— Vous allez un peu l'écouter ! rugit Clarke. Elle nous dit qu'ils n'ont pas tué Asher !

— Qui c'est, alors ? demande Bellamy qui doit faire appel à tout son sang-froid pour ne pas crier à son tour – pourquoi Clarke s'acharne-t-elle à prendre la défense de cette vermine de Née-Terre ?

— Aucun d'entre nous ne pensait qu'une autre capsule atterrirait. Mais vous êtes arrivés, dit Sasha en regardant tour à tour Clarke et Wells, comme si c'était eux qui avaient décidé de descendre sur cette satanée planète. Alors on s'est tous mis à se disputer et à s'entre-déchirer jusqu'à ce qu'un petit groupe fasse sécession. Ce sont eux qui ont tué votre ami. (Elle pince les lèvres avant de poursuivre.) Et je mettrai ma main à couper que c'est aussi eux qui ont enlevé ta sœur.

— Et ils se cachent où ? aboie Bellamy.

— J'aimerais le savoir autant que vous. Aucun de nous ne les a vus depuis qu'ils ont pris le large. Vous les avez aperçus plus récemment que nous. Mais je vous promets que nous ne sommes pas comme eux.

— Et pourquoi est-ce qu'on te croirait ? la met au défi Graham, déclenchant un murmure d'approbation de la part de ses supporters. On a les moyens de te faire dire la vérité !

— Arrête un peu, Graham, lui dit Wells en s'intercalant entre lui et la fille. Clarke, emmène Sasha à l'infirmerie et garde un œil sur elle, le temps qu'on décide de la marche à suivre.

— Elle est toute trouvée, intervient Bellamy dont le sang bout de plus en plus. On prend nos armes et on va buter les connards qui ont enlevé Octavia.

— Non ! s'écrie Sasha d'une voix soudain tremblante. Ils vous tueraient, ils sont beaucoup plus nombreux que vous.

— On n'a qu'à t'amener avec nous, tu serviras de monnaie d'échange, suggère Graham en bousculant Wells pour attraper le bras de Sasha.

— Lâche-la tout de suite ! s'exclame Clarke.

Mais Sasha n'a besoin d'aucune aide. D'un seul mouvement fluide, elle flanque un coup de genou dans le ventre de Graham, se libère de son emprise et lui tord le bras dans le dos avant de le pousser violemment vers l'avant.

— Ne me touche pas ! siffle-t-elle entre ses dents, les jambes flageolantes comme si l'effort l'avait vidée de ses forces.

— Ça va ? s'enquiert Clarke en la soutenant.

— Oui, répond faiblement Sasha.

— À quand remonte ton dernier repas ? lui demande Wells.

— Un bail.

Lorsque Bellamy voit le regard de Wells se porter sur le feu où les deux lapins sont déjà en train d'être rôtis, la moutarde lui monte au nez.

— Y a pas moyen de lui donner de ce que *j'*ai chassé !

— Cent pour cent d'accord, renchérit Graham. Rien à bouffer pour cette petite *salope* .

Les trois quarts des 100 manifestent bruyamment leur approbation, il ne reste de toute façon déjà plus grand chose sur les carcasses de lapin.

Avant que quiconque réagisse, un cri résonne à l'orée de la forêt, de l'autre côté du feu. Bellamy et une dizaine d'autres se précipitent vers l'origine du bruit et ils voient Eliza sortir du bois avant de s'effondrer par terre dans un hurlement de douleur. Son sang coule abondamment d'une blessure à la cuisse, juste en dessous de son short découpé.

— Putain de merde ! lâche Graham arrivé au niveau de Bellamy, les yeux rivés sur la flèche toujours fichée dans la plaie.

Tandis que Clarke arrive à son tour, Bellamy jette un regard chargé de haine à la Née-Terre que maintiennent Azuma, le visage grave, et Dmitri, rictus aux lèvres. Les yeux écarquillés d'horreur, Sasha observe de loin la fille blessée, mais Bellamy ne se laisse pas avoir par son jeu d'actrice.

La prochaine fois que le sang coule dans cette clairière, ce sera le sien.

CHAPITRE //

Wells

— Wells – quelqu’un le secoue par le coude. Hé, Wells !

Les yeux de Wells s’écarchillent, laissant s’effiloche les derniers lambeaux de son rêve. Il était en train de flotter sur un canal de Venise, ou non, il chevauchait à côté de Napoléon, en route pour une bataille.

Kendall se tient debout au-dessus de lui, mais il ne lui prête aucune attention tandis qu’il se redresse. La Née-Terre – Sasha – n’a pas bougé de là où il l’avait laissée. En même temps, ses chevilles ligotées ne lui auraient pas permis d’aller bien loin. Elle est toujours adossée contre un tronc, le regard perdu au loin, son visage indéchiffrable, comme si elle s’était entraînée à en effacer toute marque d’émotion.

Au final, la seule solution pour Wells avait été de dormir dehors avec la prisonnière. Les trois cabanes étaient pleines à craquer, abritant une grande majorité des 100 qui s’y étaient réfugiés à la hâte suite à cette deuxième attaque. Il y avait à peine la place pour que tout le monde s’y asseye, alors pour y dormir...

Wells et Bellamy avaient transporté Eliza, encore sous le choc mais consciente, jusqu’à l’infirmierie, suivis de Clarke, qui avait dû éjecter des gens pour faire de la place à la nouvelle patiente. Heureusement, sa blessure était loin d’être fatale et, même au milieu d’une dizaine de gens apeurés, Clarke avait vite recousu et pansé la plaie.

Mais lorsque Eric et Graham avaient ramené Sasha à la porte, tous les occupants de la cabine s’étaient déchaînés contre elle.

— Je dis qu’on doit la tuer maintenant ! avait mugi Graham, transformant les cris de colère en cris de joie.

— Absolument pas, avait grogné Bellamy. Pas avant qu’elle nous ait dit où ils gardent ma sœur !

— Ça me fend le cœur d’être celui à devoir te l’annoncer, vieux, mais je pense bien qu’ils ont déjà tué Octavia à l’heure qu’il est. Le seul moyen de rétablir un semblant de justice, c’est de couper la tête de cette petite salope et de la laisser à l’entrée du campement pour saluer ses amis !

Puisque aucune solution pacifique ne semblait se dessiner, tout le

monde étant à moitié ivre de rage et de terreur, Wells s'était porté volontaire pour passer la nuit dehors dans la clairière avec la captive. De cette manière, elle était à la fois à l'écart du groupe et protégée d'eux jusqu'à ce qu'une décision soit prise.

Certaines voix s'étaient aussi élevées contre ce compromis, déclarant que c'était trop risqué pour Wells de passer la nuit à découvert, mais lorsque tous avaient pris conscience que ce serait soit ça, soit partager avec Sasha le peu d'espace qu'ils avaient, les mécontents s'étaient tus.

Wells savait qu'il aurait dû être terrifié au vu du sort d'Asher et maintenant d'Eliza, mais, en s'installant au pied du large tronc avec la Née-Terre, la curiosité l'avait vite emporté sur la peur. Il avait encore du mal à croire qu'il avait à portée de main une personne capable d'apporter des réponses à toutes les questions qui l'avaient maintenu éveillé alors qu'il n'était qu'un enfant. Quel effet ça fait, la neige ? A-t-elle déjà vu un ours ? Certaines villes sont-elles toujours debout ? Que reste-t-il de New York ? De Chicago ? Au final, il avait dû s'endormir avec sa liste de questions, son subconscient les intégrant à ses rêves.

— Euh, Wells ? lui demande à nouveau Kendall. Tu es sûr que ça va ?

— Oui, bien, finit-il par répondre en se frottant les yeux. Que se passe-t-il ?

— J'ai dit aux autres que je te consulterais pour le petit déjeuner. On a quoi comme rations aujourd'hui ?

Wells lâche un soupir.

— J'ai bien peur qu'on doive sauter le petit déjeuner.

Les lapins de Bellamy et le raton-laveur de Graham n'ont pas fait long feu la veille, et ils doivent faire extrêmement attention avec leurs paquets de protéines : pas plus d'un par personne et par jour.

— Oh, quelle poisse ! s'exclame Kendall avant de se reprendre. Je me suis levée à l'aube pour graver le nom d'Asher sur sa croix. Ça rend plutôt pas mal, tu veux venir voir ?

— Peut-être plus tard, répond Wells. Et, euh... merci.

Quand il devient clair que Kendall ne partira pas de son propre chef, il se résout à lui demander de l'aider à répandre la mauvaise nouvelle à propos du petit déjeuner. Même si elle semble déçue dans un premier temps que Wells ne vienne pas admirer la gravure qu'elle a faite, l'idée d'être utile à Wells lui redonne le sourire.

Après son départ, Wells attrape au fond d'une poche son paquet de protéines de la veille qu'il n'a pas terminé. Un coup d'œil rapide à Sasha lui montre qu'elle est plus pâle qu'hier. Est-ce dû au stress ? à la faim ? Wells n'en sait rien, mais il ne peut pas se permettre de la laisser affamée. Elle n'a rien fait de mal, et il est cruel de la traiter comme une prisonnière de guerre.

— Hé, Sasha, l'appelle-t-il doucement pour ne pas l'effaroucher en lui tendant le paquet entamé. Ça te dit de manger un petit peu ? Tu dois avoir rudement faim à l'heure qu'il est.

Elle examine la ration avec circonspection avant de reporter les yeux sur Wells.

— C'est quoi ? demande-t-elle d'une voix enrouée.

— De la pâte de protéines, tu n'en as jamais vu ?

Elle secoue la tête.

— Essaie, insiste Wells. Donne-moi ta main.

Il extrait le reste de la pâte en appuyant sur le sachet et la dépose dans la paume de Sasha, et sourit lorsqu'elle plonge un doigt dedans et le porte à sa bouche, le nez froncé.

— C'est pas aussi mauvais que ça en a l'air, admet-elle en en reprenant une petite portion.

Elle mange rapidement puis s'essuie les mains.

— Je sais où vous pouvez trouver de la nourriture, de la vraie.

— Vraiment ? lui demande Wells, l'air sceptique.

— Je peux t'y emmener, si vous me donnez l'autorisation de sortir du camp, bien sûr.

Il réfléchit à la proposition. Stratégiquement parlant, ils doivent la garder prisonnière jusqu'à ce qu'ils récupèrent Octavia. Même si Sasha dit la vérité sur le groupe de Nés-Terre qui a fait sécession, elle demeure leur meilleur atout en cas de négociations. Il ne peut pas se permettre de la laisser les mener dans un piège.

— Et qu'est-ce qui t'empêcherait de t'enfuir ?

— Tu peux m'attacher les mains si ça te rassure, réplique-t-elle. Écoute, je cherche juste à me rendre utile. Et à manger, ajoute-t-elle, des gargouillis d'estomac venant confirmer la véracité de ses propos.

— OK, finit par lâcher Wells après avoir scruté son visage en quête d'un quelconque signe de trahison. Je vais aller chercher quelques personnes pour nous accompagner.

— Surtout pas, se récrie Sasha. Il ne faut pas que ça devienne une foire d'empoigne. Je vais te faire confiance, à toi et uniquement à toi, pour que tu prennes le strict nécessaire, et seulement cette fois. Marché conclu ?

Wells hésite. Les autres seront furieux s'ils apprennent qu'il a laissé Sasha sortir du campement, même si c'est pour la bonne cause. Mais en fin de compte, être leader nécessite de prendre des décisions pour le bien commun, quand bien même elles doivent vous rendre impopulaire. C'est une leçon que son père ne lui a jamais permis d'oublier.

— Joyeux anniversaire ! entonne la mère de Wells en sortant de la cuisine avec ce qui ressemble étrangement à un gâteau.

— Comment as-tu fait ça ? demande-t-il, des étoiles dans les yeux, tandis

qu'elle dépose le gâteau nappé de sucre glace sur la table. Il y a même des bougies dessus, douze au total, bien qu'elles ne soient pas allumées. Les bougies sont encore plus difficiles à se procurer que le sucre et l'ersatz d'œuf. Si sa mère les allume, ce ne sera que pour un court instant.

— Par magie ! répond sa mère en souriant. Ne t'inquiète pas, je n'ai rien fait d'illégal. Ça ne causera aucun souci à ton père.

À la différence de certains membres du Conseil, le père de Wells suit à la lettre le moindre article de la Doctrine Gaia, cet arsenal de lois que la Colonie a mis en place lorsque les Colons ont quitté la Terre. Quelques minutes plus tôt, alors que Wells rentrait en quatrième vitesse de ses cours, il a croisé sur le pont A le conseiller Brisbane transportant deux bouteilles de vin manifestement obtenues au marché noir.

Wells dévore le gâteau des yeux. Peut-être y en aura-t-il suffisamment pour qu'il en apporte un morceau à Glass.

— Tu es sûre qu'il ne dira rien ?

Il ne sait pas ce qui énervera le plus le chancelier : le fait de gaspiller des ressources pour un produit à la valeur nutritionnelle discutable, ou le fait de célébrer une brouille comme un anniversaire. Cette tradition d'un autre âge met beaucoup trop l'accent sur une seule personne, alors que c'est l'espèce qui compte et non l'individu. Une naissance, ça se fête, bien sûr, mais aux yeux du chancelier, il n'existe aucune raison de conférer ainsi à quelqu'un une pseudo-importance une fois l'an.

— Mais non, le rassure sa mère en s'asseyant à côté de lui. En plus, ce n'est pas forcément un gâteau d'anniversaire. Ça pourrait être un gâteau pour marquer ta troisième année consécutive en tête du classement des apprentis officiers, ou encore pour célébrer le fait que tu as enfin rangé ta chambre.

Wells sourit à ces mots.

— Papa rentre bientôt ?

En général, le chancelier ne comptait pas ses heures, revenant souvent après que Wells se fut couché. Il ne l'a quasiment pas vu cette semaine, et un frisson d'excitation le parcourt à l'idée qu'ils passent la soirée tous les trois ensemble.

— Normalement, oui, répond-elle avant de déposer un baiser sur son front. Je l'ai prévenu que nous avions un dîner spécial ce soir, en l'honneur de son fils très spécial !

Sa mère commence à servir la salade dans les bols et lui demande comment s'est passée sa journée de cours. Il lui raconte alors une anecdote sur l'un de ses camarades qui a demandé combien de dinosaures étaient morts lors du Cataclysme.

— Pourquoi ne commences-tu pas à manger ? s'enquiert-elle en entendant le ventre de Wells gargouiller.

À travers les vitres, les lumières circadiennes se mettent à baisser d'intensité. Sa mère ne dit plus rien, mais ses sourires deviennent plus forcés. Elle finit par attraper la main de son fils dans la sienne.

— Ton père a dû être retenu par une urgence. Je te propose qu'on goûte un peu à ce gâteau, qu'en dis-tu ?

— D'accord, répond Wells en s'efforçant de garder un ton enjoué bien qu'il évite soigneusement le regard de sa mère. Le gâteau s'avère à la fois riche et fondant, mais Wells consacre tellement d'énergie à masquer sa déception qu'il n'y prête que peu d'attention. Il sait bien que ce n'est pas la faute de son père. En tant que chancelier, il n'est pas seulement le garant du bien-être et de la sécurité de chacun des habitants de la Colonie, il est aussi et surtout responsable de l'avenir de l'espèce humaine. Sa mission première consiste à s'assurer que ses

représentants survivent suffisamment longtemps pour pouvoir un jour retourner sur Terre. Quel que soit le dossier qui le retienne au travail, c'est forcément plus important que l'anniversaire de son fils.

La culpabilité envahit Wells lorsqu'il imagine son père assis seul dans son bureau, les traits fatigués tandis qu'il épluche de nouveaux rapports alarmants, trop préoccupé pour laisser son regard vagabonder sur les reliques terriennes qui font de cette pièce la favorite de Wells dans tout le vaisseau. Le chancelier n'accordera aucun regard à l'aigle empaillé, ni au tableau figurant une femme brune au sourire énigmatique. La seule relique susceptible d'attirer un instant son attention serait peut-être son encrier, où est gravée la maxime antique *Non nobis solum nati sumus* – « nous ne sommes pas nés que pour nous seuls » –, une citation de Cicéron, un auteur romain.

La porte s'ouvre alors et le père de Wells entre dans l'appartement. Bien qu'il soit manifestement épuisé, il se tient bien droit et marche à grandes enjambées. Il jette un œil à sa femme puis au gâteau entamé et lâche un profond soupir.

— Je suis vraiment désolé. La réunion du Conseil a duré plus longtemps que prévu. J'ai eu un mal fou à obtenir de Brisbane qu'il signe les nouvelles mesures de sécurité sur *Walden*.

— C'est pas grave, dit Wells en se levant si brusquement qu'il en fait trembler la vaisselle. On t'a gardé du gâteau.

— J'ai encore du travail qui m'attend.

Le chancelier dépose un baiser sur la joue de son épouse et adresse un signe de tête à Wells.

— Joyeux anniversaire, mon fils.

— Merci, répond Wells, se demandant si la tristesse qu'il croit déceler dans les yeux de son père n'est que le fruit de son imagination.

Le temps que le chancelier disparaisse dans la pièce qui lui est réservée, une autre question plus gênante se présente à l'esprit de Wells : si son père était retenu avec Brisbane, comment se fait-il qu'il ait croisé ce dernier plusieurs heures auparavant sur le pont A ?

Une douloureuse boule d'angoisse monte alors à la gorge de Wells lorsqu'il réalise ce que cela implique.

Son père leur a menti.

— D'accord, concède Wells. Mais si nous n'y allons que tous les deux, je vais être obligé de t'attacher à moi pour que tu ne te fasses pas la belle une fois que nous serons dans la forêt.

— Ça marche, acquiesce Sasha en tendant les poignets.

Wells ne peut réprimer une grimace de compassion en voyant comment la corde a déjà laissé la peau de la Née-Terre à vif.

— Je vais utiliser les menottes en métal cette fois, ça sera moins douloureux pour toi.

Il part les chercher en trotinant à la cabane des stocks à proximité et en ramène aussi de la gaze qu'il lui enroule autour des plaies. Il referme ensuite un arceau de métal sur le poignet droit de Sasha puis accroche l'autre autour de son propre poignet gauche, avant de ranger la clef bien profondément dans l'une de ses poches.

— Prête ?

Elle hoche la tête, et après s'être assurés que personne ne peut les

voir, les voilà tous deux partis en ligne droite vers les arbres. Wells raccourcit sa foulée dès qu'il sent le métal lui mordre les chairs.

Cette marche à deux devient encore plus inconfortable une fois au cœur de la forêt. Alors que Wells doit ralentir chaque fois qu'ils rencontrent un obstacle, que ce soit un entrelacs de racines ou des rochers recouverts de mousse, Sasha accélère, les enjambant tout en souplesse. Là où Wells fait du bruit à chaque pas, Sasha, elle, évolue aussi gracieusement et silencieusement qu'une biche. Elle est manifestement en terrain connu ici.

Il se demande quel effet ça fait de connaître une section de forêt aussi intimement que de connaître le corps d'une amante, de soulever le pied pour éviter une souche aussi naturellement qu'on trouverait la main de l'aimée.

C'est bientôt elle qui guide Wells le long d'une pente qui ne lui dit rien, où les arbres poussent moins densément et où les herbes sont plus hautes, leur arrivant à hauteur des genoux. Sa longue tresse s'est défaite et ses soyeux cheveux noirs lui battent le dos.

— Tu penses qu'ils sont inquiets pour toi ? lâche-t-il.

Il a d'abord l'impression qu'elle ne l'a pas entendu, étant donné qu'elle ne se retourne pas ni ne ralentit. Mais la chaîne qui relie leurs deux poignets finit par trembler légèrement.

— Inquiets... et furieux, répond-elle. On nous a donné l'ordre formel de ne pas nous approcher de vous, mais je n'ai pas pu résister. Il fallait que je vous voie de mes propres yeux.

Wells allonge sa foulée pour rester à son niveau, et voilà qu'ils marchent côte à côte pour la première fois depuis leur départ du camp.

— J'ai passé toute ma vie à essayer d'imaginer comment c'était dans l'espace, et à quoi *vous* ressembliez. Je n'ai pas vraiment eu l'opportunité de connaître les membres de l'autre expédition, en fait, j'ai à peine échangé quelques mots avec eux. Alors quand vous êtes tombés du ciel, j'ai décidé de ne pas laisser passer ma chance.

Wells éclate de rire jusqu'à ce que la tension de la chaîne lui cisaille le poignet : Sasha s'est arrêtée net et le fusille du regard.

— Je peux savoir ce qu'il y a de marrant dans ce que j'ai dit ?

— Rien, je trouve simplement ça rigolo que tu aies passé tout ce temps à rêver de l'espace pendant que moi, j'ai rêvé toute mon enfance de ce qui se passait sur Terre.

Le courroux s'adoucit dans les yeux de Sasha et elle reprend sa marche.

— Vraiment ? Et qu'est-ce que tu aimerais savoir ?

Wells lui répond quasi du tac au tac.

— Combien de gens ont survécu au Cataclysme ? Y a-t-il des villes toujours debout ? Quels genres d'animaux reste-t-il à la surface du globe ? As-tu déjà vu l'océan ? Que se passe-t-il quand... – il interrompt

sa batterie de questions en voyant le sourire amusé de Sasha. Quoi ?

— On va peut-être y aller question par question.

— OK, répond-il en souriant à son tour. Ma première alors, qui sont les survivants ? Que s'est-il passé après que les bombes sont tombées ?

— Personne n'est vraiment sûr, admet Sasha. Nos ancêtres ont réussi à se réfugier dans un abri antiatomique totalement autonome enterré en profondeur, l'épaisse couche de calcaire tout autour les a protégés des radiations. Ça ne fait qu'une cinquantaine d'années qu'ils sont revenus à la surface. Nous n'avons trouvé aucun autre signe de présence humaine. À notre connaissance, nous sommes les seuls survivants. Mais qui sait ? Peut-être qu'il y en a d'autres ailleurs à la surface de la Terre.

— Et où sommes-nous exactement ?

— Pour de vrai ? s'étrangle Sasha, se demandant s'il plaisante. Nous sommes en Amérique du Nord, dans ce qui s'appelait autrefois la Virginie. Personne ne vous a dit où vous atteririez ? Pourquoi tout ce secret ?

Wells hésite, ne sachant ce qu'il faut lui révéler de la mission. S'il lui avoue qu'ils ont tous commis des crimes et qu'ils devaient être exécutés le jour de leurs dix-huit ans, ça ne les présentera pas vraiment comme des gens dignes de confiance.

— Les capsules ne disposent pas d'un système de navigation très sophistiqué, on n'était pas du tout certains d'où elles nous emmèneraient.

— Et pourtant vous avez atterri à peine à quinze kilomètres de l'autre capsule, réplique-t-elle avec un sourcil arqué. On a bien dû vous envoyer dans cette zone pour une raison. Sans doute pour nous trouver, non ?

Cette idée donne le frisson à Wells. Personne à bord de la Colonie ne soupçonnait l'existence de Sasha et des siens, ou bien... ?

— Si nous sommes en Virginie, ça signifie que Washington D.C. n'est pas très loin ? demande-t-il, désireux de changer de sujet. Certains des bâtiments ont-ils résisté ?

Son cœur bat la chamade rien qu'à s'imaginer parcourant les ruines de la Maison-Blanche, ou encore mieux, d'un musée ! Il se souvient qu'il y en avait plusieurs de réputés à Washington.

La déception le submerge lorsque Sasha fait un signe de dénégation.

— Non, la ville a été rasée, il reste à peine quelques bâtiments, et encore, seules certaines parties tiennent à peu près debout. Attention à ta tête, dit-elle en se baissant pour éviter une branche.

Elle le guide par-delà un petit ruisseau jusqu'à un bosquet où les arbres poussent tellement densément que leurs branches semblent se

rejoindre en une canopée au-dessus de leur tête. Wells se sent soudain incroyablement stupide à s'être laissé entraîner dans un endroit que jamais les 100 n'ont foulé. Et si c'était un piège ?

Quelque chose d'à la fois doux et poisseux lui effleure alors la nuque, et il se retourne en sursaut en donnant un coup dedans. Des fils semblables à de la soie lui restent collés aux doigts.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? s'exclame-t-il d'une voix plus aiguë qu'il ne le voudrait.

— Du calme, lui dit Sasha en riant, c'est juste une toile d'araignée. Tu la vois, là ?

Conscient d'avoir eu l'air stupide, Wells se fend à son tour d'un sourire et regarde l'arbre qu'indique Sasha. On dirait qu'il est emmailloté dans un cocon de fils extrêmement fins qui brillent entre les branches.

Sasha le tire pour qu'ils continuent, mais Wells ne parvient pas à détacher ses yeux du spectacle. La toile s'avère captivante avec ses superbes formes géométriques qui viennent contraster avec l'arrière-fond d'écorce et de branches.

— Je croyais que les araignées étaient minuscules.

— Parfois, oui. Mais celles qui vivent dans les bois peuvent atteindre une bonne taille, genre leurs pattes peuvent faire ça de longueur, répond-elle en montrant son avant-bras.

Wells réprime un frisson et se remet en marche au côté de Sasha. Ils s'enfoncent dans le bosquet sans prononcer une parole, le tapis végétal absorbant le bruit de leurs pas. Il y a une certaine qualité dans le silence et les ombres qui pousse Wells à ne pas les perturber. C'était la même chose à bord du vaisseau : les gens baissaient tous d'un ton dès qu'ils mettaient le pied à Eden Hall, la plus grande salle de rassemblement qui abritait ce qu'ils croyaient alors être le dernier arbre de tout l'univers, embarqué sur *Phoenix* alors même que la Terre était en proie aux flammes. Enfin, ils ont baissé le ton jusqu'à ce que Wells y mette le feu, cherchant le meilleur moyen de se faire arrêter pour être envoyé sur Terre avec Clarke.

Au bout de dix minutes supplémentaires de marche, il constate que les arbres commencent à s'espacer à nouveau, et Sasha le fait remonter le long d'un coteau abrupt. Lorsque enfin ils atteignent la ligne de crête, elle s'arrête et désigne un bosquet un peu plus loin.

— C'est là.

À première vue, Wells ne remarque rien de particulier, mais un examen approfondi lui révèle vite que des choses solides pendent aux ramures. Arrivé au pied de l'arbre le plus proche, il distingue une multitude de longues cosses vertes oblongues qui font ployer les branches. Sasha se hisse sur la pointe des pieds pour en cueillir une, mais ses doigts ne parviennent qu'à l'effleurer.

— Si je puis me permettre, intervient Wells en joignant le geste à la parole. Il réussit de justesse à détacher la cosse visée par Sasha et la lui tend, fasciné par sa texture bosselée.

Elle pèle avec dextérité la couche extérieure, révélant des graines rose vif.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vous n'avez pas de maïs dans l'espace ?

— On fait pousser des légumes dans nos champs solaires, mais rien qui ressemble à ça. En plus, je croyais que le maïs sortait du sol.

— Avant peut-être, dit-elle en haussant les épaules, en tout cas, maintenant, le maïs pousse sur les arbres. Fais gaffe aux grains bleus, ils sont épicés. (Elle lève alors sa main menottée.) Si tu me détaches, nous pourrons monter dans l'arbre et en ramasser autant qu'on peut on transporter.

Wells marque un temps d'hésitation. Il a envie de lui faire confiance, et une sorte d'intuition lui souffle qu'il le peut, mais le risque n'en demeure pas moins énorme. Il finit toutefois par extirper la clé du fond de sa poche.

— J'accepte de te retirer les menottes, mais tu sais que si tu t'enfuites, on se lancera tous à ta poursuite.

Sasha ne dit rien pendant un moment, puis présente son poignet à Wells. Sans un mot, il insère la clé dans la serrure et la tourne jusqu'à ouvrir le mécanisme. Elle plie puis déplie les doigts, se secoue la main et lui adresse un sourire.

— Merci.

En un éclair, la voilà qui grimpe le long du tronc et se hisse dans les branches. Elle donne l'impression que c'est un jeu d'enfant, mais quand Wells tente de l'imiter, il a du mal à trouver de bonnes prises. L'écorce a beau être rugueuse et craquelée, la mousse qui la recouvre est glissante et il lui faut s'y reprendre à plusieurs fois pour quitter le sol.

Le temps qu'il atteigne la troisième branche à partir du bas, là où les cosses sont les plus denses, il est déjà essoufflé. Sasha s'est assise dessus à califourchon et arrache les grosses gousses à pleines poignées avant de les lancer au sol, qui, constate-t-il, semble sacrément loin vu d'en haut.

Wells prend une profonde inspiration et se force à lever les yeux. La vision qui s'offre à lui est d'une beauté à couper le souffle. Il a déjà vu de nombreuses photos de superbes paysages terriens, mais aucune ne vaut la splendeur de ce verger, avec cette prairie ondulante en contrebas qui contraste fortement avec les contours violets un peu troubles des montagnes en arrière-plan. Il ressent un picotement d'excitation en apercevant le bonnet blanc qui coiffe les sommets. *De la neige !*

— Il faudra absolument que je montre ça à mon père quand il sera là, lâche Wells sans réfléchir.

Sasha tourne vivement la tête vers lui.

— Ton père ? Y en a encore *d'autres* qui vont venir ?

Wells ne sait pas trop pourquoi le ton accusateur de Sasha fait monter en lui un sentiment de culpabilité. Les Colons ont passé ces trois derniers siècles à trouver un moyen de ramener l'espèce humaine sur Terre. Ils ont tout autant le droit d'habiter cette planète que les Nés-Terre.

— Bien sûr que oui. Les vaisseaux n'ont pas été conçus pour être éternels. Tout le monde finira par redescendre un jour.

Et par « un jour », *j'entends dans les semaines à venir*, ajoute Wells en son for intérieur. *Tout ça grâce à moi*. Après l'arrestation de Clarke, il avait tout fait pour s'assurer qu'elle serait expédiée sur Terre et non exécutée. Il savait que le Conseil projetait d'envoyer des jeunes condamnés à l'Isolement, mais aussi que la mission devait impérativement être lancée avant le dix-huitième anniversaire de Clarke. Il avait donc pris des mesures drastiques... et stupides : dans son aveuglement, il avait volontairement agrandi une brèche affectant un sas, accélérant la déperdition d'oxygène au sein du vaisseau. Maintenant, il ne reste que peu de temps aux Colons dans l'espace avant qu'ils ne soient obligés de descendre sur Terre. Ça le rend malade rien que d'y penser, mais en même temps, il a sauvé Clarke.

— Et ton père ne voulait pas venir avec toi ?

La poitrine de Wells se serre quand il se rappelle la dernière fois qu'il l'a vu, la tache de sang sur sa poitrine tandis que la porte de la capsule se refermait. Il a passé ces dernières semaines à se répéter que la blessure par balle n'était que superficielle et que son père serait rétabli à temps pour accompagner la prochaine vague de Colons. En fait, il n'a aucun moyen de savoir ce qui s'est réellement passé et si son père a bel et bien survécu.

— Il a beaucoup de responsabilités à bord, dit-il à la place. C'est le chancelier.

Sasha ouvre de grands yeux ronds.

— Tu veux dire que c'est lui le chef ? C'est pour ça que tu es le leader du groupe qui est descendu ?

— Je ne suis pas le leader, proteste faiblement Wells.

— Ils ont tous l'air de t'écouter.

— Peut-être, soupire-t-il. J'ai toujours l'impression de décevoir quelqu'un, quoi que je fasse.

— Je sais ce que c'est, acquiesce Sasha. Mon père... eh bien, c'est aussi notre chef.

— Vraiment ? s'étonne Wells. C'est ton père qui est chancelier ?

— On n'utilise pas ce terme-là, mais je pense que ça revient à peu

près au même.

— Alors tu sais ce que c'est de..., commence Wells avant de froncer les sourcils. Ça lui fait tout bizarre d'essayer de mettre des mots sur des sentiments qu'il refoule depuis bientôt dix-huit ans.

— De quoi ? Qu'on attende de toi toujours plus que des autres ? Qu'on soit persuadé que tu as toutes les réponses alors que tu n'es même pas sûr des questions à poser ?

La formulation de Sasha lui arrache un sourire.

— Oui, quelque chose comme ça.

Sasha jette au sol quelques autres cosses de maïs en se mordant la lèvre.

— Je compatis pour mon père, bien sûr, mais honnêtement, j'en ai ma claque aussi. Tout le monde analyse le moindre de mes faits et gestes et l'interprète comme si c'était politique, s'énervé-t-elle.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Sasha se fend d'un sourire malicieux.

— Oh, des trucs que je n'aurais pas dû faire. Comme venir vous espionner.

Elle braque son regard dans celui de Wells et son visage devient grave.

— Et toi, alors ? Ton père doit vraiment te faire confiance pour t'envoyer tout seul sur Terre comme ça.

Wells a un instant d'hésitation. Mieux vaut lui laisser croire ça. Elle agira avec davantage de circonspection avec les 100 si elle pense qu'ils ont été rigoureusement sélectionnés pour cette mission, plutôt que si elle savait qu'ils sont des criminels envoyés à titre de cobayes, potentiellement pour mourir.

Une bourrasque fait voler les cheveux noirs de jais de Sasha devant son visage.

— Tu parles, dit Wells, se demandant si ce sont les yeux verts de Sasha qui le rendent si audacieux. Tu ne me croirais pas si je te disais la vérité.

— Essaie toujours, réplique-t-elle en arquant un sourcil.

— J'ai été arrêté il y a quelques semaines. Pour avoir mis le feu au seul arbre de la Colonie.

Sasha le dévisage pendant un long moment, puis, à sa grande surprise, elle éclate de rire en passant une jambe par-dessus la branche.

— Bon, ben je vais me dépêcher de descendre de celui-là, au cas où tu décides de lui faire subir le même sort.

Elle glisse jusqu'à être suspendue à la branche des deux mains et se laisse tomber au sol tout en souplesse.

— Allez, descends, on a assez de maïs, l'appelle-t-elle. Ou peut-être que tu as la trouille ?

Wells secoue la tête. Il a beau n'avoir aucune idée de comment il

va redescendre de cet arbre, pour la première fois depuis qu'il a atterri,
plus rien ne lui fait peur.

CHAPITRE 12

Glass

— Tu ne peux pas faire ça, finit par lâcher Luke, rompant le silence qui pesait dans le minuscule local technique.

Glass et lui ont pénétré le poste de garde de *Walden*, désormais à l'abandon, où sont entreposés les scaphandres que lui et ses collègues utilisaient pour leurs sorties de travail dans l'espace.

— C'est au-delà du risqué : c'est suicidaire ! Si jamais quelqu'un doit le faire, c'est moi. Je suis quand même *entraîné* pour ce genre de missions !

Glass pose une main sur le biceps de Luke et s'étonne de constater qu'il tremble.

— Non, lui dit-elle d'une voix ferme. Ce qui serait de la folie, ce serait que tu risques ta vie en faisant une sortie dans l'espace, pour te faire ensuite tirer dessus une fois arrivé sur *Phoenix*.

— C'est pas comme s'il allait y avoir un comité d'accueil au niveau du sas. Ils doivent se dire que personne n'est assez dingue pour tenter de s'introduire par l'*extérieur* du vaisseau.

Non seulement les sorties étaient exclusivement réservées à Luke et à son équipe ultra-entraînée, mais encore n'en effectuaient-ils qu'en cas d'impérieuse nécessité, auquel cas plusieurs personnes suivaient de près leur progression, vérifiant constamment les niveaux d'oxygène et de pression, à l'affût de potentiels débris qui auraient pu les heurter et prêts à intervenir à tout moment. Glass se force à oublier qu'elle ne bénéficiera, elle, d'aucune de ces aides.

— L'ouverture du sas déclenchera sans doute une alarme. Mais au pire, ils m'arrêteront, jamais ils ne m'abattront à vue, insiste-t-elle.

— Glass, plaide-t-il d'une voix rauque. Je ne peux pas te laisser faire ça.

— Je ne le fais pas que pour nous, dit-elle en croisant son regard. En fermant la passerelle, *Phoenix* a délibérément condamné à mort tous ceux qui se trouvent sur *Walden* et *Arcadia*. Je ne permettrai pas que des innocents souffrent, surtout si j'ai les moyens d'agir. Je vais rouvrir la passerelle.

Luke ferme les yeux et soupire.

— OK, concède-t-il. Alors allons-y.

Il passe méthodiquement en revue toutes les pièces de l'équipement, expliquant à quoi chacune sert – les combinaisons pressurisées, les mousquetons et le filin qui sera sa ligne de vie, la seule chose qui la rattachera au vaisseau. Il adopte un ton calme et très pédagogue, comme s'il s'était convaincu qu'il briefait un nouveau garde et non la seule personne qu'il aime qui soit encore en vie dans l'univers.

Il conduit Glass jusqu'à la grande fenêtre à côté du sas et lui montre les poignées scellées au vaisseau qui courent tout du long de sa surface.

— Le sas côté *Phoenix* peut s'ouvrir de l'extérieur, il suffit de tourner la grande roue, ça te mènera dans la chambre de dépressurisation. Ensuite, une fois que tu seras à l'intérieur, j'irai à la passerelle. On se retrouvera là-bas.

— Rendez-vous est pris, dit Glass avec un sourire fragile.

Luke sort une combinaison thermique de garde d'une penderie et la tend à Glass.

— Désolé, il n'y a pas plus petit.

Elle est en effet taillée pour quelqu'un de beaucoup plus corpulent, mais peu importe, elle fera avec. Glass retire son T-shirt et son pantalon, frissonnant dans le froid ambiant qui lui couvre les bras de chair de poule. Alors qu'elle enfle comme elle peut la combinaison thermique, elle voit Luke la fixer d'un regard d'une intensité extrême, comme s'il tâchait de mémoriser le moindre de ses traits, la moindre courbe de son corps.

— Attends, tu fais des plis partout, dit-il la voix lourde. Elle ne gardera pas la chaleur si elle n'épouse pas parfaitement ta peau. Regarde.

Glass ne bouge pas d'un poil tandis que les mains de Luke parcourent ses épaules, son dos, ses hanches, lissant expertement les petites poches d'air. Un frisson la saisit. À chaque nouvelle partie de son corps que Luke explore, c'est une nouvelle déchirure. Et si c'était la toute dernière fois qu'il la touchait ?

Une fois qu'il a terminé, Luke va procéder aux dernières vérifications sur le scaphandre avant de lui en apporter les éléments.

Ni l'un ni l'autre ne parle à mesure que Luke l'aide à enfiler le bas du scaphandre qu'il serre bien à la ceinture. Il lui fait ensuite signe de lever les bras pour lui mettre la partie supérieure. Le visage pâle, il emboîte les deux ensemble, jusqu'à ce que résonne un *clic* sonore. Glass prend une inspiration soudaine.

— Ça va ? lui demande Luke en lui prenant la main.

Elle hoche la tête. Il ouvre la bouche pour ajouter quelque chose, puis se ravise et attrape les gants qu'il lui enfle l'un après l'autre.

Ne reste plus que le casque.

— J'aurais dû m'attacher les cheveux avant, dit Glass en levant ses mains gantées.

— Je vais te le faire.

Il attrape le bandeau à cheveux dans sa poche, puis passe derrière elle pour ramener sa chevelure en queue-de-cheval, remplaçant avec douceur une mèche par-dessus son oreille, avant de lui mettre le bandeau sur le front.

Il se recule de quelques pas pour admirer son œuvre et offre à Glass un petit sourire.

— Eh bien, j'ai l'impression que le moment est venu.

Il la serre dans ses bras, et bien qu'elle ne sente pas grand-chose du fait de l'épaisseur du scaphandre, le geste réchauffe Glass au plus profond d'elle-même.

— Tu me promets de faire très très attention dehors, OK ? dit-il, la voix étouffée. S'il se passe quoi que ce soit, tu fais demi-tour. Ne prends aucun risque !

Glass hoche la tête.

— Je t'aime.

Elle n'a pas tenu le compte du nombre de fois qu'elle a prononcé ces mots, mais ils sonnent différemment en cet instant. Elle entend dedans l'écho de tous les *je t'aime* jamais dits, mais aussi la promesse d'un avenir qui en sera rempli.

Luke baisse la tête et l'embrasse. Glass ferme les yeux, se permettant pendant quelques secondes d'imaginer que c'est un baiser normal, qu'elle n'est qu'une fille de dix-sept ans qui embrasse le garçon qu'elle aime. Elle se perd dans le baiser jusqu'à ce que le poids de son scaphandre la ramène à la réalité.

Luke se détache et ramasse le casque.

— Bonne chance.

Il lui dépose un dernier baiser sur le front, puis met le casque sur la tête de Glass et l'emboîte. Glass ne peut retenir un petit cri tandis que le monde devient sombre et suffocant. Elle est de retour à l'Isolement. Elle ne voit plus rien, elle n'entend plus rien, elle ne peut plus respirer. C'est alors qu'elle sent Luke lui serrer la main à travers le gant, et enfin elle se relaxe, prenant une grande bouffée de l'oxygène que le réservoir lui fournit automatiquement.

Après plusieurs jours à respirer un air appauvri, l'oxygène frais a un effet euphorisant. Elle se sent réveillée, capable de tout entreprendre. Elle lève le pouce pour montrer à Luke qu'elle est fin prête, et elle le voit traverser la pièce jusqu'au tableau de contrôle.

Un crachotement résonne dans son casque, bientôt suivi de la voix de Luke.

— Alors, mademoiselle la spationaute, comment ça se passe là-

dedans ?

— Ça va, répond-elle sans être sûre du côté duquel elle doit porter sa voix. Tu m'entends ?

— Cinq sur cinq, la radio marche parfaitement. Bon, prête pour la balade ?

Glass opine du chef, et Luke l'accompagne jusqu'au sas. La combinaison est plus légère qu'elle ne s'y attendait, mais marcher avec n'en demeure pas moins malaisé. Comme un bébé qui fait ses premiers pas, elle expérimente chaque membre avant de réfléchir à comment le déplacer. Luke entre un code sur le boîtier digital situé à côté de la porte et celle-ci coulisse, dévoilant le minuscule sas de décompression. En face d'eux, la porte qui mène dehors, dans ce vide glacé à - 270 degrés.

Luke attache un câble à l'avant de la combinaison puis vérifie à deux reprises qu'il est bien accroché. Il montre à Glass comment le câble la relie au vaisseau, et comment il va se contracter et s'étirer au gré de ses déplacements.

— OK, dit-il de quelque part derrière son oreille droite. Je vais rentrer fermer la première porte, et ensuite, tu attends mon signal avant d'ouvrir la deuxième. Tu auras alors dix secondes pour la franchir avant qu'elle ne se ferme automatiquement. Il te suffira d'attraper la première poignée et de te hisser au dehors.

— Ça m'a l'air plutôt simple.

Luke vérifie une dernière fois la combinaison et le filin, puis lui serre la main.

— Tu vas te débrouiller comme une pro, à très bientôt, dit-il en toquant sur son casque.

— À très bientôt.

Il disparaît, la laissant seule, avec rien entre elle et l'infinitude du vide intersidéral à part une porte de métal et une combinaison spatiale vieille de trois cents ans.

— OK, annonce la voix de Luke via la radio. Prépare-toi, je vais ouvrir la seconde porte.

Glass sent que ses jambes sont aussi lourdes que du plomb, et les six pas qui la séparent de la porte sont les plus longs de sa vie.

— Je suis en position.

— Parfait. J'entre le code maintenant.

Un *bip* sonore retentit, suivi d'un chuintement lorsque la porte coulisse.

Pendant quelques secondes, elle ne peut que se tenir là et contempler l'espace comme jamais elle n'a pu le faire auparavant. Elle comprend enfin ce que Luke voulait dire quand il parlait d'un spectacle époustouflant. L'obscurité semble posséder une texture tant elle est riche, comme la pièce de velours dont sa mère lui avait fait une jupe, et

les étoiles scintillent en son sein, d'une brillance tellement plus intense que ce qu'on voit à travers le filtre des hublots. Pour une fois, l'étendue brumeuse et grisâtre qu'est la Terre lui paraît plus mystérieuse qu'effrayante. Et dire que Wells est en bas, qu'il se promène dessus, qu'il y respire... *s'il est toujours en vie*, lui souffle la part cynique de son cerveau.

— Vas-y, chuchote Luke de derrière son oreille.

Elle prend une profonde inspiration, attrape la première poignée en forçant ses doigts à bien se refermer autour, puis se propulse à l'extérieur du vaisseau.

Et voilà qu'elle flotte dans l'espace, se tenant à une unique prise, tandis que son regard se perd dans cette étourdissante mer d'étoiles et de nébuleuses qui ne demande qu'à l'engloutir. Derrière elle, la porte se ferme avec un *clac*.

Glass se balance, profitant un court instant des joies de l'apesanteur, mais en voyant le chemin à parcourir pour atteindre *Phoenix*, sa gorge s'assèche immédiatement. Ça ne lui a jamais paru long les fois où elle allait rendre visite à Luke sur *Walden*, mais vu sous ce nouvel angle, la route semble sans fin. Il lui faut déjà progresser le long d'une bonne partie de *Walden* avant même de pouvoir apercevoir la passerelle.

Tu peux le faire, s'encourage-t-elle les mâchoires serrées, *tu dois le faire. Mètre par mètre*. De sa main gauche, elle attrape la poignée suivante, ramène son corps et lâche la précédente. En l'absence de gravité, cela ne requiert qu'un effort minimal, mais son cœur bat pourtant à une cadence effrénée.

— Comment ça se passe, alors ? résonne la voix de Luke dans son casque.

— C'est d'une beauté incroyable, répond-elle doucement. Je comprends mieux pourquoi tu te portais volontaire à chaque mission extérieure.

— Et toi, tu es d'une beauté encore plus incroyable.

Glass passe désormais de poignée en poignée, ayant trouvé son rythme.

— Je parie que tu dis ça à toutes les filles du centre de contrôle.

— En fait, si je me souviens bien, je t'ai déjà sorti cette réplique.

Les mots de Luke la font sourire. À l'époque où ils se donnaient rendez-vous en secret aux champs solaires, ils contemplaient l'espace à travers l'immense baie vitrée et Luke avait l'habitude de lui dire qu'elle était plus belle encore que la vue.

— Ouais, il va falloir que tu te renouvelles un peu, mon bonhomme.

Elle attrape la poignée suivante et hasarde un coup d'œil derrière elle : le sas par lequel elle est sortie n'est plus visible.

— Il me reste combien de distance à couvrir ?

— Tu arrives bientôt au niveau de la passerelle, ce qui veut dire que tu vas devoir faire gaffe à ne pas être vue. Il y a une deuxième rangée de poignées en dessous de la passerelle. Mieux vaut que tu utilises celles-là, histoire de pas prendre de risque inutile.

— Pigé.

Elle continue de progresser de façon fluide d'échelon en échelon en s'efforçant de ne pas réfléchir à ce qui se passerait si sa combinaison venait à montrer une défaillance. Elle a l'air si fragile tout à coup, une protection si mince vis-à-vis du vide cosmique qui l'entoure.

La passerelle apparaît alors, toujours fermée par une imposante vitre étanche qui sépare *Walden* de *Phoenix*. Du côté de *Walden*, une foule encore nombreuse assaille la barrière de verre, frappant dessus dans l'espoir vain de la briser. En se rapprochant, Glass distingue la deuxième rangée de poignées dont parlait Luke. Le seul problème, c'est que le fossé qui sépare les deux échelles fixes dépasse largement l'envergure de Glass.

Glass marque une pause. Si elle prend une impulsion contre la coque de *Walden* et se jette dans la bonne direction, elle devrait pouvoir l'atteindre. Et au pire, si elle se loupe, elle flottera pendant quelques secondes sans attaches, jusqu'à ce que Luke rembobine le filin et la ramène jusqu'au vaisseau.

— OK, il faut que je saute, là, sinon je peux pas atteindre la première poignée sous la passerelle.

Elle tord son corps de manière à positionner ses deux pieds contre la coque, puis tend le bras gauche en préparation. Après une profonde inspiration, elle bande ses muscles, pousse des deux pieds – et la voilà qui sourit béatement de voler ainsi dans l'espace.

Mais elle a apparemment surévalué la puissance nécessaire, filant bien au-delà de la poignée tandis que sa main se referme sur du vide.

— Luke, je l'ai loupée. Tu peux me tirer jusqu'au vaisseau ?

Elle commence à tourner sur elle-même et perd tout sens de l'orientation.

— Luke ?

Aucune réponse ne lui parvient. Glass n'entend que sa propre respiration, résonnant à ses oreilles. Elle continue de tourner sur elle-même en s'éloignant du vaisseau, le filin se déroulant désormais à vitesse grand V.

— Luke, s'écrie-t-elle en battant vainement des bras. *Luke !* répète-t-elle d'une voix sifflante, comme si l'oxygène venait déjà à lui manquer.

Elle en a trop inspiré d'un coup et doit attendre que le système se réajuste. *Ne panique pas*, se sermonne-t-elle intérieurement. Mais à cet instant précis, Glass aperçoit la Colonie brièvement dans son champ de vision : elle voit à la fois *Phoenix*, *Walden* et *Arcadia* qui rapetissent tandis

qu'elle s'en éloigne. Le filin n'a-t-il donc pas de fin ? N'aurait-il pas déjà dû arriver au bout et le claquement sec la ramener vers la Colonie ? C'est alors qu'une pensée, acérée comme un poignard, vient lui glacer le sang : et si le câble s'était rompu ? Glass sait comment fonctionne l'élan dans l'espace ; en effet, à moins qu'elle ne rencontre un obstacle sur lequel elle puisse se repousser, elle continuera indéfiniment à tourner dans la même direction. Et d'ici une dizaine de minutes, sa réserve d'oxygène arrivera à son terme ; elle mourra alors asphyxiée, son corps sans vie dérivant dans l'espace à une vitesse constante jusqu'aux confins de la galaxie.

Elle sent des larmes ruisseler le long de ses joues et se mord la lèvre.

— Luke ? tente-t-elle à nouveau en tâchant de respirer normalement. Son mouvement incontrôlable lui donne un mal de tête épouvantable, et chaque fois que sa rotation lui permet d'entrapercevoir la Colonie, celle-ci est de plus en plus petite. C'est la fin pour elle.

Glass sent soudain un coup sec tirer sur l'avant de sa combinaison et le câble se tendre comme un arc.

— Glass ? Tu m'entends ? Tout va bien ?

— Luke !

Jamais elle n'a été aussi heureuse d'entendre le son de sa voix.

— J'ai essayé de sauter, j'ai manqué l'échelon, et après tu n'étais plus là, j'ai pas compris ce qui s'est passé...

Le filin commence à se rétracter lentement, la ramenant jusqu'au vaisseau.

— J'ai dû régler un petit problème, des gens venus piller la salle de contrôle, mais ne t'inquiète pas, il n'y a plus rien à craindre.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— J'ai dû les assommer, soupire Luke. Ils étaient quatre et ils voulaient... (Il marque une pause.) Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils n'étaient pas très amicaux. Tu étais en danger et je n'avais pas vraiment le temps de leur expliquer le pourquoi du comment.

— Ne va pas te sentir coupable, Luke, le rassure Glass.

Elle aperçoit alors la passerelle droit devant elle et la série de poignées qui courent en dessous. Elle serre et desserre les poings pour se préparer, elle ne peut pas se permettre de les rater cette fois.

— Je suis en approche rapide, prévient-elle.

Sa trajectoire est bonne et, bras tendus, elle ne quitte pas la poignée des yeux jusqu'à ce que...

— Je l'ai eue ! s'exclame-t-elle dès que ses doigts se sont fermement accrochés à la barre métallique.

— Ça, c'est ma Glass ! Bien joué !

Elle entend le sourire qui pointe dans la voix de Luke et cela lui

fait chaud au cœur. Elle peut enfin lâcher un grand soupir de soulagement et s'accroche de l'autre main à l'échelon suivant. Une fois son rythme retrouvé, il lui faut peu de temps pour parcourir la passerelle et remonter jusqu'au sas de *Phoenix*.

Lorsqu'elle finit par atteindre l'entrée, elle plaque ses pieds fermement contre la coque du vaisseau et utilise toute sa force pour manœuvrer l'imposante poignée circulaire. La porte coulisse dans un chuintement satisfaisant. Elle agrippe le rebord et se hisse à l'intérieur d'un sas de décompression presque identique à celui de *Walden*.

— Ça y est, j'y suis !

Luke laisse échapper un cri de victoire.

— Génial ! Je me mets en route alors, à tout bientôt sur la passerelle !

— À tout à l'heure, sois prudent.

Glass attend que la porte se soit refermée puis décroche le filin du mousqueton et se présente devant la deuxième porte qui s'ouvre automatiquement. Sans perdre de temps, elle retire son casque et lutte pour s'extraire de sa combinaison. Cela lui prend plus de temps de s'en dépêtrer qu'il n'en a fallu à Luke pour la lui enfiler, mais elle finit par parvenir. À première vue, il ne semble y avoir aucun garde en patrouille dans les couloirs. À vrai dire, il semble même n'y avoir personne du tout. L'euphorie du devoir accompli laisse bientôt place à une inquiétude sourde quand elle se prend à imaginer ce que fait sa mère en cet instant précis. Est-elle seule en train de se ronger les sangs ? Ou bien les Phœniciens font-ils semblant que tout est normal, comme si les deux tiers de la Colonie n'avaient pas été abandonnés à leur triste sort ? Où sont-ils donc tous passés ?

Seuls deux gardes sont postés sur la passerelle, ni l'un ni l'autre ne prêtant la moindre attention à la console de contrôle. Ils se tiennent debout au milieu de la passerelle côté *Phœnix*, une main sur la crosse de leur arme, à regarder la paroi de verre derrière laquelle tant de Waldénites sont agglutinés qu'on dirait une paroi de chair.

Des hommes et des femmes ont le visage écrasé contre, tenant à bout de bras des enfants aux traits bleuis pour les montrer aux gardes impassibles. Aucun son ne franchit la barrière de verre, mais cela n'empêche pas Glass d'entendre leur désespoir résonner dans sa tête. Elle voit des poings rougis à force de tambouriner, le visage livide d'un vieil homme pressé contre le verre et dont le corps glisse progressivement vers le sol.

Glass n'a pas de choix. Elle *doit* leur ouvrir. Même si cela signifie moins d'oxygène pour elle, pour sa mère et pour Luke. Elle se faufile dans la cabine de contrôle puis parcourt la console des yeux. La technologie est plutôt simple et elle repère vite l'interrupteur qui actionne la barrière : il n'a que deux fonctions, fermé... et ouvert. Elle

prend une profonde inspiration et bascule l'interrupteur.

Le temps que l'alarme se mette à hurler, il est déjà trop tard. Les gardes font volte-face et Glass lit le choc et la terreur sur leur visage tandis que la barrière disparaît progressivement dans le plafond.

Le premier à passer en-dessous est un vieil homme, sous la pression frénétique des Waldénites derrière lui. Il est bientôt suivi par plusieurs femmes menues qui rampent sur le ventre. En quelques secondes, la paroi de verre s'est totalement rétractée et la passerelle s'emplit de gens qui pleurent des larmes de gratitude et se félicitent en respirant l'air frais à pleins poumons.

Glass se met sur la pointe des pieds, s'efforçant d'apercevoir dans la marée humaine le seul visage qu'il lui tarde de revoir. Et le voilà bientôt qui apparaît au bout de la passerelle. À mesure que Luke s'avance vers elle en jouant des coudes, elle distingue le sourire fier qu'il arbore, et elle se dit qu'elle a fait ce qu'il fallait faire.

Elle vient de sauver des centaines de vies, même si, dans le même temps, elle vient d'en raccourcir drastiquement des centaines d'autres. Y compris la leur.

CHAPITRE 13

Clarke

Vers le milieu de la matinée, la cabane s'est enfin presque totalement vidée de ses occupants. Après douze heures passées à jouer des coudes pour se faire sa place dans un espace bondé qui pue la sueur et la peur, tout le monde semble avoir décidé que les Nés-Terre ne sont pas une si grosse menace que cela après tout.

L'atmosphère au campement n'en est pas moins toujours un peu tendue. Un groupe considérable est déjà en plein travail, posant les fondations d'une quatrième cabane à même de résoudre leur problème de place. Wells étant introuvable, c'est Bellamy qui a pris le commandement. Clarke l'entend répartir les tâches de droite et de gauche, certains devant se charger de creuser le sol, d'autres de récupérer et tailler des poutres de soutènement.

Le spectacle lui arrache un sourire, mais celui-ci disparaît rapidement lorsqu'elle va vérifier l'état de santé de Molly et de Felix. Aucun des deux ne semble aller mieux. Pire encore, un garçon arcadien et une Waldénite affichent les mêmes symptômes de fatigue, de perte d'équilibre et de nausées.

Priya est restée dans l'infirmerie, donnant quelques gorgées d'eau à boire à une Molly à moitié endormie. Elle adresse un signe de tête à Clarke avant d'aider Molly à se rallonger. Gobelet en métal à la main, elle vient ensuite la voir.

— Je me suis dit qu'on pourrait utiliser ce récipient pour les gens malades, au cas où ils s'avèrent contagieux.

— Excellente idée, lui dit Clarke. Même si apparemment, toi, tu n'as pas peur d'attraper quoi que ce soit.

Priya hausse les épaules, puis se remet une mèche de cheveux noirs derrière l'oreille.

— Si on n'est pas là à veiller les uns sur les autres, ça voudra dire qu'ils ne se sont pas trompés sur notre compte.

— Ils ?

— Ceux qui nous ont condamnés à mourir aussitôt que nous aurions dix-huit ans. Ils sont venus me chercher dans la salle

d'exécution, tu sais. Le docteur était à deux doigts de procéder à l'injection. Il s'apprêtait à me plonger l'aiguille dans la veine lorsqu'un message est apparu sur son écran rétinien, lui disant qu'en fait je participais à la mission sur Terre.

— Et tu t'es retrouvée à l'Isolement à cause de quoi ? lui demande doucement Clarke, sentant que Priya ne se formalisera pas de cette question pourtant taboue chez les 100.

Mais avant qu'elle ait eu le temps de répondre, la porte de la cabane s'ouvre et Eric apparaît sur le seuil, son visage reflétant l'épuisement et sa profonde anxiété.

— Je pense qu'on devrait leur donner les pilules, lâche-t-il sans préambule.

Clarke ouvre la bouche pour lui demander de quoi il parle, mais il enchaîne sans lui en laisser le temps.

— Je suis au courant pour les pilules « antiradiations », et je suis convaincu qu'il faut les donner aux malades. Maintenant.

Clarke s'efforce de prendre un air aussi compétent et rassurant que possible avant de lui répondre.

— Ils ne sont pas victimes d'une intoxication radioactive, dit-elle en déployant des trésors de patience malgré la nuit horrible qu'elle vient de passer. Et les pilules dont tu parles vont les tuer à coup sûr s'ils souffrent de quoi que ce soit d'autre.

— Comment peux-tu être aussi affirmative ? T'as même pas fini ta formation de médecin, qu'est-ce que t'y connais en matière d'irradiation ?

Clarke blanchit visiblement, non pas de l'insulte voilée – elle a bien conscience qu'Eric veut juste sauver Felix –, mais plutôt de ce secret qui pourrit au plus profond d'elle, beaucoup plus toxique que n'importe quelle blessure. Seules deux personnes sur cette planète savent pourquoi Clarke a été condamnée à l'Isolement. Personne d'autre n'a eu vent des expériences de ses parents, ni des enfants-cobayes qui ont péri au nom de la science.

Elle décide de changer d'approche.

— Si le niveau des radiations était réellement toxique, tous les Nés-Terre seraient déjà morts et enterrés.

— Pas si leur corps a évolué et développé une immunité contre, réplique-t-il du tac au tac.

Clarke ne sait pas quoi répondre. Elle meurt d'envie d'en demander plus à Sasha concernant les Colons descendus l'année précédente. Depuis qu'elle a trouvé les débris de l'autre épave, une théorie a germé dans son esprit. Les morceaux de métal constituent à coup sûr le chaînon manquant, elle en donnerait sa main à couper. Il faut simplement qu'elle en sache davantage.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle en posant une main sur l'épaule

d'Eric. On va trouver ce qu'ils ont, et ensuite de quoi les guérir. Est-ce que tu peux rester avec Priya à leur chevet quelques instants ? J'ai quelque chose à faire et je reviens de suite.

Eric acquiesce puis, dans un soupir, il se laisse glisser au sol à côté du lit de Felix. Priya l'observe un moment avant de venir s'asseoir à ses côtés et de lui serrer le bras en guise de soutien.

— Vas-y Clarke, on va se débrouiller.

Clarke cligne des yeux en sortant de la cabane. Elle n'a presque plus mal au bras et elle a de nouveau l'esprit clair après plusieurs jours cotonneux. Mais elle a beau se sentir mieux physiquement, elle ne peut réprimer un nœud d'anxiété à l'estomac tandis qu'elle cherche Sasha dans le campement. Aurait-elle réussi à déjouer la surveillance de Wells ? Ou pire encore, Graham et ses sbires l'auraient-ils emmenée quelque part ?

Elle balaie la clairière du regard, enregistrant au passage que presque tous les 100 sont en train de s'y affairer. La plupart sont impliqués de près ou de loin dans la construction de la nouvelle cabane. Un groupe est en train de traîner d'énormes morceaux de bois vers le site choisi, tandis que d'autres creusent des entailles dans des bûches plus petites afin de pouvoir les encastrer. Les garçons les plus âgés du groupe se chargent eux de faire rouler les plus massifs des rondins jusqu'aux fossés qu'ils ont creusés pour les fondations. Bellamy fait partie de cette équipe.

Il a retiré son T-shirt et son torse est luisant de sueur. Même de loin, Clarke aperçoit les muscles de son dos qui se contractent tandis qu'il utilise toute sa force pour mettre le rondin en position.

Une fille aux jambes interminables s'approche de lui, suivie de près par deux de ses amies qui pouffent de rire. Le trio fait partie de celles qui ont coupé leur pantalon le plus haut possible, et chacune d'entre elles tire sur les bords effilochés qui recouvrent à peine le haut de leurs cuisses.

— Hé, lance la grande fille, on aurait besoin de quelqu'un de grand pour nous aider à réparer le toit de la cabane du nord, il est déjà en train de s'effondrer.

Bellamy ne lui accorde qu'un coup d'œil furtif.

— Construisez une échelle.

Clarke se retient d'éclater de rire lorsqu'elle voit un éclair d'irritation passer dans les yeux de la fille avant qu'elle ne se compose à nouveau un sourire aguicheur.

— Tu peux nous montrer comment on fait ?

Bellamy se tourne et fait un signe à un autre garçon.

— Antonio, viens voir par ici !

Un garçon petit et trapu au visage rongé par l'acné accourt en souriant de toutes ses dents.

— Ces demoiselles ont besoin d'un coup de main pour réparer une cabane, ça te dérange pas de les aider ?

— Au contraire, ce sera un plaisir, répond Antonio en regardant tour à tour Bellamy et les trois filles qui tentent sans grand succès de masquer leur déception.

Dans son coin Clarke sourit, ravie du peu d'intérêt que Bellamy porte à ces pourtant très jolies filles. Il sait être tellement sûr de lui et charmant par moments que cela l'étonne qu'il n'ait eu qu'une seule petite amie.

Il lui est encore plus difficile de croire que cette unique petite amie soit la fille dont Clarke voit le visage tous les soirs avant de s'endormir, celle dont la voix revient la hanter chaque fois que le silence est trop complet.

Elle secoue la tête pour dissiper ces pensées et se dirige vers Bellamy.

— Quel gentleman ! le taquine-t-elle en regardant le trio de filles suivre d'un pas lourd un Antonio manifestement aux anges.

— Salut toi, lui dit Bellamy en la prenant dans ses bras. Comment tu te sens ?

— Toute poisseuse, réplique-t-elle dans un sourire en repoussant Bellamy. Il va falloir que j'aille me laver, avec toute la sueur dont tu viens de me gratifier !

— Considère ça comme une compensation pour t'avoir portée sur *six kilomètres* lorsque tu étais inconsciente. Je ne savais pas qu'il était humainement possible de baver à ce point sans se déshydrater complètement.

— Je ne t'ai pas *bavé* dessus, proteste Clarke.

— Et comment tu sais ça ? Tu étais dans les vapes. À moins que... — il plisse les yeux, l'air songeur. À moins que tu aies simulé la morsure de serpent pour ne plus avoir à marcher ? Malin !

Clarke répond par un sourire.

— Et tu sais où est passée Sasha ?

Le visage de Bellamy se ferme immédiatement.

— Je pense que Wells l'a emmenée quelque part. Ça fait des heures que personne ne les a vus. Quel idiot ! ajoute-t-il en secouant la tête d'un air désabusé.

— Ah, dit Clarke en s'efforçant de garder un ton neutre.

Après tout, elle n'a aucune raison de se formaliser du fait que Wells soit parti avec Sasha. Il a tout autant le droit qu'elle de parler à la Née-Terre. Et pourtant, l'idée qu'ils se retrouvent tous les deux dans les bois la met mal à l'aise.

— Je sais, ouais, commente Bellamy, interprétant sa surprise comme de la désapprobation. Je comprends pas trop ce qui lui est passé par la tête. J'ai pas le droit de la forcer à me dire où ils retiennent ma

sœur, par contre, *monsieur* Wells, lui, est autorisé à aller pique-niquer avec elle. Comme par hasard...

— Écoute Bellamy, tu veux bien m'accompagner à l'endroit où on a retrouvé les débris de capsule ?

— Je suis pas sûr que ce soit une très bonne idée.

— On restera à l'affût d'éventuels Nés-Terre, ne t'inquiète pas, tout se passera bien.

— C'est juste que... j'ai pas envie de trop m'éloigner du camp au cas où Octavia revienne. Je manquerais ça pour rien au monde.

Se sentant coupable, Clarke ne peut qu'acquiescer. Obnubilée qu'elle est par sa théorie ridicule, elle en a oublié la détresse de Bellamy qui ne sait même pas si sa sœur est toujours vivante ou non. Sans compter les malades à l'infirmerie qui sont peut-être en train de mourir, alors même qu'elle possède des médicaments qui pourraient les sauver.

— Tu as raison, je vais y aller toute seule.

— Quoi ? Non, y a pas moyen, proteste Bellamy. Je préférerais être recouvert de la bave de Graham plutôt que de t'y laisser repartir seule.

— Me *laisser* ? répète Clarke. Tu m'excuseras, mais la dernière fois que j'ai vérifié, personne n'était responsable de moi.

— C'est pas ce que je voulais dire, c'est juste que je me fais du souci pour toi.

— Tout ira parfaitement.

— Ouais, je sais que tout se passera bien, parce que je vais t'accompagner.

— OK, concède Clarke en se forçant à avoir l'air plus agacée qu'elle ne l'est réellement.

Elle a bien conscience que Bellamy n'essaye pas de la contrôler. Il tient à elle, et cette pensée lui fait monter le rouge aux joues.

Ils quittent le campement sans informer personne de leur départ et se retrouvent dans le silence des bois après quelques minutes à peine de marche. Ils poursuivent leur progression pendant une bonne heure sans prononcer un mot.

— T'es sûr qu'on est dans la bonne direction ? finit par demander Clarke.

Il lui semble être déjà passée une fois à côté de ce gros rocher recouvert de mousse.

— Affirmatif. J'ai failli te lâcher dans le coin là-bas, dit-il en faisant un geste vague de la main. Et là, c'est l'endroit où je me suis arrêté pour m'assurer que tu ne t'étouffais pas dans ton propre vomi. Ah, et tiens ! là, tu as repris connaissance quelques secondes et tu m'as dit que j'avais la plus grosse...

Clarke l'interrompt d'un coup de coude dans les côtes.

Bellamy éclate de rire avant de reprendre un air sérieux en apercevant quelque chose au loin qui capte son attention.

— On est tout proches maintenant, me semble-t-il.

Clarke hoche la tête et se met à balayer le sol du regard à la recherche du moindre bout de métal. Elle est déterminée à découvrir l'origine de l'épave. Est-ce vraiment la carcasse d'une capsule ? Les restes d'un abri construit par les premiers Colons ?

Mais en lieu et place d'un scintillement métallique, les yeux de Clarke vont se poser sur un agencement de formes qui lui fait monter le cœur au bord des lèvres.

Trois imposantes dalles de pierre sortent de terre. Elles étaient sans doute droites un jour, mais maintenant, deux sont inclinées l'une vers l'autre tandis que la troisième penche légèrement vers l'extérieur. Elles sont de formes et de tailles à peu près similaires et il est clair qu'elles ont été placées comme cela intentionnellement. Même de loin, Clarke distingue une inscription grossière sur la pierre, des lettres, apparemment gravées à la va-vite avec un outil inadapté. Ou bien, se dit Clarke en examinant l'inscription de plus près, elles ont plutôt été gravées par quelqu'un tremblant de peur et de chagrin.

REPOSE EN PAIX

Clarke a beau ne jamais avoir entendu ces mots prononcés à voix haute, elle les sent venir lui serrer la poitrine, comme si leur souvenir était stocké quelque part dans ses os. Elle tend la main pour prendre celle de Bellamy, mais ses doigts se referment sur du vide.

Elle se retourne et voit Bellamy accroupi devant l'une des pierres. Elle va le rejoindre et pose une main sur son épaule.

— Ce sont des tombes, dit-il sans la regarder.

— Il y a donc vraiment eu une autre mission. Sasha disait la vérité.

Bellamy hoche la tête en caressant l'arête de la pierre du bout du doigt.

— C'est réconfortant, tu sais, d'avoir un endroit où on peut rendre visite à ceux qui nous ont quittés. J'aurais aimé qu'on ait quelque chose dans ce genre dans la Colonie, quelque chose de plus intime que le Mur du souvenir.

— À qui aurais-tu voulu rendre visite ? lui demande Clarke d'une voix douce.

Était-il au courant de la mort de Lilly ? Quand l'avait-il vue pour la dernière fois ?

— Juste... des amis. Des gens à qui je n'ai pas eu le temps de faire mes adieux.

Bellamy se lève en poussant un soupir, puis enroule son bras autour des épaules de Clarke.

Elle pose la tête sur son épaule avant de se retourner vers les tombes.

— Tu crois qu'ils sont morts durant l'atterrissage ? Ou plus tard, après l'incident qui les a opposés aux Nés-Terre ?

— J'en sais rien, pourquoi ?

— J'aurais aimé qu'on soit envoyés sur Terre plus tôt : on aurait peut-être pu faire quelque chose pour les aider.

Bellamy lui imprime une petite pression sur l'épaule.

— Tu ne peux pas sauver tout le monde, Clarke, tente-t-il de la rassurer.

Si seulement tu savais, songe-t-elle.

CHAPITRE 14

Wells

— Attention, dit Wells à l'un des plus jeunes garçons qui s'approche trop près du feu. Utilise ton bâton.

— Je l'ai, c'est bon, répond celui-ci en retirant précautionneusement le maïs des pierres chauffées à blanc.

C'est Sasha qui a montré à Wells comment les empiler sur le foyer. Le maïs qu'ils ont rapporté a littéralement sauvé la vie à plus d'une personne parmi les 100. Maintenant, au lieu des chuchotements furtifs et des plaintes, le campement s'est empli du crépitement des flammes et de conversations animées. Tout le monde est réuni autour du feu, rogeant cette nourriture aussi bienvenue qu'étrange.

Après être revenus chargés au maximum, Wells et Sasha se sont munis de deux bidons vides et sont repartis au verger faire des provisions. Le temps qu'ils reviennent, titubant de fatigue mais souriants, Wells en avait presque oublié que Sasha était leur prisonnière. Il s'est donc senti particulièrement embarrassé lorsque, l'ayant remerciée chaleureusement de son aide, il a dû la faire rentrer en douce dans la cabane de l'infirmerie. Par chance, Clarke n'y était pas et les malades dormaient, si bien que personne ne l'a vu se répandre en excuses tandis qu'il rattachait les mains de Sasha derrière son dos.

Je l'ai attrapée en flagrant délit d'espionnage, se force-t-il à se rappeler tout en regardant un groupe de filles défier de jeunes Waldénites au lancer d'épis de maïs. Il est sur le point de protester, Sasha l'ayant prévenu de ne pas laisser les déchets dans la clairière sous peine d'attirer des bêtes sauvages, mais il décide de se raviser. Il lui sera plus facile d'apporter discrètement de quoi manger à Sasha s'il ne cause pas d'esclandre.

Wells attrape quelques épis qui finissent de griller sur le feu et les met dans son T-shirt tendu pour ne pas se brûler les doigts. Il prend ensuite le chemin de l'infirmerie.

— Hé, chuchote-t-il en s'approchant du lit de camp où est couchée Sasha. Je t'ai apporté du maïs.

Il lui tend l'un des épis, qui a suffisamment refroidi pour qu'elle

puisse s'en saisir à mains nues. Il en place ensuite un au chevet de Molly, de Felix et d'Eliza afin qu'ils aient quelque chose à manger une fois réveillés. Il devient de plus en plus dur de trouver des volontaires pour apporter de la nourriture et à boire aux malades. Les rumeurs les concernant vont bon train, et presque plus personne n'ose entrer dans la cabane, mis à part Clarke, Bellamy, Priya et Eric.

— Merci, lui dit Sasha en lançant un regard plein d'appréhension vers la porte avant d'oser en grignoter un morceau.

— Alors, c'est comment ? s'enquiert Wells en s'asseyant à côté d'elle. Meilleur que la pâte de protéines, j'espère ?

Sasha lui sourit.

— Largement meilleur, oui. En même temps, il n'a pas trop de goût. Pourquoi tu n'as pas ajouté les feuilles de poivrier comme je te l'avais indiqué ?

— Je me suis dit que le maïs soulèverait suffisamment d'interrogations comme ça. Alors si en plus je m'étais mis à faire de la grande cuisine...

Wells s'attend à ce qu'elle le taquine sur ses talents de cordon bleu, mais au lieu de ça, le visage de Sasha se fait grave.

— Ils ne me font vraiment pas confiance, hein ? dit-elle d'un ton où perce l'amertume. Qu'est-ce que je peux dire pour tous vous convaincre que je n'ai rien à voir avec ces attaques ?

— Il faut laisser le temps au temps, tâche de la consoler Wells, bien que lui-même ne soit pas encore totalement persuadé de sa bonne foi.

Il a beau savoir que c'est une fille gentille et raisonnable, cela ne garantit en aucun cas que son peuple – que son *père* – ne soit pas capable de violence. Si la Colonie devait se retrouver sous la menace d'un ennemi jusqu'ici méconnu, le père de Wells n'hésiterait pas une seconde avant de lancer une attaque.

La porte s'ouvre et Kendall franchit le seuil de la cabane. Wells se lève d'un bond tandis qu'elle les dévisage l'un après l'autre, une expression indéchiffrable sur les traits.

— Désolée de vous déranger, je venais juste faire une petite sieste. J'ai à peine fermé l'œil la nuit dernière.

— Pas de problème, dit Wells en désignant les lits vacants. Il reste plein de place.

Apparemment, Kendall n'a pas peur du tout d'attraper la mystérieuse maladie.

— Non, c'est bon, je vais aller voir dans les autres cabanes, réplique-t-elle en jetant un dernier regard à Wells avant de ressortir dans la clairière.

— Tu vois bien, personne ne veut se trouver dans la même pièce que moi. Ils pensent tous que je suis une meurtrière !

Wells, qui regarde Eliza, ne peut s'empêcher de considérer sa

jambe lourdement bandée comme un avertissement contre la dangerosité des Nés-Terre. Et c'est sans parler de la tombe fraîchement creusée. Jusqu'à ce que Sasha puisse prouver qu'il existe bel et bien une branche de Nés-Terre rebelles, les membres des 100 qui ne l'ont pas côtoyée la considéreront forcément comme une menace.

— Tu veux aller faire une promenade ? bredouille-t-il, se sentant coupable vis-à-vis d'elle. C'est stupide de te garder enfermée ici toute la journée.

Sasha scrute longuement les traits de Wells, puis lève ses mains menottées à hauteur de son visage.

— OK, mais tu me retires ça. Tu sais que je ne vais partir nulle part.

Wells acquiesce et lui détache les poignets. Pendant qu'elle réajuste son châle de fourrure, il va se pencher sur Molly.

— Hé, chuchote-t-il en s'accroupissant à côté d'elle. Comment te sens-tu ?

Elle marmonne quelque chose sans ouvrir les paupières.

— Molly ? (Wells soupire et remonte la couverture sur les frères épaules de la jeune fille, lui remettant ensuite une mèche trempée de sueur derrière l'oreille.) Je serai bientôt de retour.

Wells passe la tête à travers la porte entrebâillée : la plupart des 100 sont encore regroupés autour du feu, quelques autres s'affairant toujours à réparer la toiture endommagée. S'ils se dépêchent, Sasha et lui devraient pouvoir filer sans être vus. Wells ne s'arrête pas sur le fait que, pour la deuxième fois de la journée, il s'apprête à faire quelque chose en douce, à l'insu du reste du groupe. Il fait un signe de la main à Sasha et tous les deux piquent un sprint pour rejoindre le couvert des arbres.

Sasha l'entraîne cette fois dans une direction qu'il n'a jamais empruntée. À la différence de Bellamy, il n'a pas passé beaucoup de temps dans les bois et ne connaît bien que le chemin qui mène au cours d'eau.

— Fais attention, le prévient Sasha, la pente est assez raide ici.

Wells se rend vite compte que c'est peu de le dire : il a l'impression que le sol disparaît pour laisser la place à un à-pic, l'obligeant à se mettre à quatre pattes de côté et à s'accrocher aux lianes et racines flexibles pour ne pas rouler au bas de la pente. Son inclinaison est si forte que certaines des racines poussent hors de terre au lieu de s'y enfoncer.

Sasha, elle, n'a pas l'air gênée du tout, elle a à peine ralenti et se trouve déjà à quelques mètres devant Wells. Elle avance les bras écartés, se servant de ses doigts tendus pour conserver l'équilibre, ce qui rappelle à Wells les oiseaux qu'il voit parfois descendre en piqué sur la clairière.

Un craquement sonore retentit alors et Wells, surpris, tourne

immédiatement la tête. Ce mouvement suffit à le faire déraiper et le voilà glissant sur les fesses le long de la pente herbeuse. Il essaye d'agripper le sol du bout des doigts, mais il se sent prendre de la vitesse jusqu'à ce que quelque chose l'arrête soudainement.

Hors d'haleine, il lève la tête et découvre Sasha, tout sourire, qui le retient par le col de la veste.

— Il va te falloir patienter quelques mois encore avant de pouvoir faire de la luge, lui dit-elle en l'aidant à se relever.

— De la luge ? répète Wells en se frottant l'arrière du pantalon et en tâchant de ne pas songer à combien il a dû se ridiculiser. Tu veux dire qu'il va y avoir de la neige ?

— Si tu survivs assez longtemps pour la voir, le taquine-t-elle en le retenant par le coude alors qu'il manque glisser à nouveau.

— Si je meurs avant de voir la neige, ce sera sans doute à cause d'une flèche d'un de tes amis dans le dos plutôt qu'à force de tomber sur les fesses !

— Combien de fois va-t-il falloir que je te le répète ? Ce groupe est tout sauf de mes *amis*.

— Oui, mais tu les connais suffisamment pour leur demander d'arrêter de nous tuer, non ? rétorque-t-il en scrutant son visage dans l'espoir d'apercevoir ce qu'elle peut encore lui cacher.

— C'est un peu plus compliqué que ça, dit-elle en le tirant sans ménagement le long de la pente.

— Les complications n'ont pourtant pas l'air de te gêner plus que ça, dit Wells en désignant le terrain sur lequel ils évoluent.

Sasha lève les yeux au ciel avant de lui répondre.

— Fais-moi confiance, jeune homme de l'espace, le jeu en vaut largement la chandelle, tu verras.

Lorsqu'ils arrivent à quelques mètres du bas de la pente, Wells se propulse de la colline pour sauter la distance qu'il reste. Mais au lieu d'atterrir sur un tapis d'herbe moelleux, ses pieds frappent une surface dure. L'impact brutal lui fait remonter une onde de douleur le long des mollets, il parvient néanmoins à conserver l'équilibre cette fois. Il fait la grimace, mais celle-ci disparaît lorsqu'il étudie le sol.

Ce n'est ni de l'herbe ni de la terre. C'est de la roche. Il se baisse et caresse la surface grise du bout des doigts. Non, pas de la roche, une *route* ! Wells fait instinctivement un bond en arrière, tournant la tête de droite et de gauche, s'attendant à moitié à entendre le ronronnement d'un moteur.

— Ça va ? lui demande Sasha en venant à son côté.

Wells hoche la tête, ne sachant pas trop comment expliquer sa réaction. Lorsqu'il a trouvé Clarke dans les ruines de l'église, il était trop effrayé pour se concentrer sur autre chose que son sauvetage. Maintenant, il prend le temps d'étudier le ciment, la manière dont les

fissures s'embranchent et se ramifient, laissant jaillir des touffes d'herbes folles dans les interstices.

À bord de la Colonie, il lui était facile de se représenter le Cataclysme comme une abstraction. Il savait combien de gens avaient perdu la vie lorsqu'il s'était produit, combien de tonnes de gaz toxiques avaient été libérées dans l'atmosphère, etc. Mais maintenant, il pense à ces personnes qui ont conduit, couru, voire peut-être rampé sur ce serpent d'asphalte, dans une tentative désespérée d'échapper aux bombes. Combien d'êtres humains sont morts à cet endroit précis tandis que la terre tremblait et que le ciel se remplissait de fumée ?

— On n'est plus très loin, c'est par là-bas, dit Sasha en plaçant une main sur l'épaule de Wells. Suis-moi.

— Qu'est-ce qu'il y a par là-bas ? demande-t-il en regardant autour de lui. L'air semble avoir une qualité différente ici, lourd de souvenirs qui font frissonner Wells malgré lui.

— Tu vas voir.

Ils continuent de marcher en silence pendant quelques minutes, et à chaque pas, le cœur de Wells bat un peu plus fort.

— Tu dois me promettre de ne parler à personne de ce que je vais te montrer, dit Sasha, une certaine inquiétude perçant dans sa voix.

Wells hésite. Il a appris à ses dépens ce qui se passe lorsqu'on fait des promesses qu'on ne peut pas tenir.

— Tu peux me faire confiance, finit-il par lâcher.

Sasha l'observe un instant avant de hocher lentement la tête. Ils abordent alors un virage sur la route et Wells sent sa peau qui le picote, l'adrénaline se répandant dans ses veines à l'idée de ce qui les attend.

Mais une fois le tournant passé, le ruban d'asphalte continue indéfiniment, présentant les mêmes fissures et les mêmes touffes de mauvaises herbes.

— Là-bas, lui dit Sasha en pointant du doigt un bosquet au bord de la route. Tu la vois ?

Wells commence à secouer la tête avant de se figer sur place tandis qu'un contour géométrique surgi de l'entrelacs de branches lui saute aux yeux.

Une maison.

— Oh, mon Dieu, murmure Wells en s'approchant de quelques pas. Ce n'est pas possible, j'étais convaincu qu'il ne restait plus rien.

— Il ne reste pas grand-chose en effet, mais les montagnes ont protégé certaines structures du souffle des bombes. La plupart des habitants du coin ont survécu aux bombes, mais la faim et les radiations ont fini par les tuer rapidement.

À mesure qu'ils approchent, Wells découvre que la maison est en pierre, un matériau sans doute plus apte à résister à la destruction, se dit-il. Tout le pan droit de l'édifice s'est néanmoins écroulé.

Il ne reste aucune vitre aux fenêtres et les murs qui tiennent encore debout sont couverts d'un épais tapis de vigne vierge. Il y a presque quelque chose de prédateur dans la manière dont la végétation s'attaque à la pierre, serpentant le long des murs et à travers les fenêtres, et allant jusqu'à coloniser ce qui devait autrefois être un conduit de cheminée, comme si la Terre s'efforçait d'effacer toute trace de présence humaine.

— On peut y entrer ? finit par demander Wells après un long moment passé à détailler la façade.

— Non, je pense que c'est beaucoup plus marrant de rester plantée là toute la journée à regarder tes yeux ronds et ta mâchoire pendante.

— Ne sois pas trop dure avec moi, c'est la chose la plus incroyable qu'il m'ait jamais été donné de voir !

Sasha le dévisage d'un air incrédule.

— Quoi ? Mais tu as vécu dans l'*espace* ! Tu as vu *Mars* !

Wells ne peut s'empêcher de sourire en entendant cette remarque.

— Il faut utiliser un télescope pour voir Mars, et même avec, on ne voit pas grand-chose de plus qu'une petite tache rouge. Allez, on y va ou quoi ?

Ils longent la maison à l'opposé du pan effondré, jusqu'à une fenêtre à environ deux mètres du sol, avec une balustrade en pierre courant en dessous. Wells regarde Sasha s'y hisser avec grande facilité avant de disparaître à l'intérieur de la bâtisse.

— Tu me suis ?

Wells sourit et escalade à son tour la façade. Une fois arrivé dans la pièce plongée dans l'obscurité, il marque une pause solennelle. Le voilà debout dans une maison, une véritable *maison* où vivaient de vrais gens avant le Cataclysme.

Il balaie la pièce du regard et déduit qu'ils se trouvent dans ce qui était une cuisine. Le sol est recouvert d'un carrelage craquelé jaune et blanc en damier, et au mur pendent des placards légèrement de guingois au-dessus d'un évier ébréché, le plus grand que Wells ait jamais vu. Seuls quelques rais de lumière les éclairent, frayant leur chemin à travers la fenêtre sans vitre et la végétation dense qui confère à la pièce une teinte verdâtre, comme s'ils contemplaient une vieille photographie. Le spectacle est pourtant indubitablement réel. Wells avance de quelques pas et pose avec précaution le doigt sur le plan de travail, recouvert de plusieurs siècles de poussière accumulée. Tout en douceur, il décide ensuite d'ouvrir l'un des placards au-dessus.

À l'intérieur se trouvent des piles d'assiettes et de bols. Bien qu'ils aient glissé sur un côté lorsqu'une des vis a dû céder, il est évident qu'ils ont été rangés avec soin. Les décorations différentes sur la vaisselle indiquent à Wells que deux services ont été mélangés. Il attrape

l'assiette du haut de la pile, elle est illustrée d'un dessin, manifestement l'œuvre d'un jeune enfant. En effet, quatre bonshommes en bâtons y apparaissent avec des têtes disproportionnées et ornées de gigantesques sourires, leurs mains crochues se chevauchant maladroitement. « JADOR NOT FAMILLE », peut-on lire au-dessus en caractères tremblotants. Wells repose en douceur l'assiette sur la pile et se retourne vers Sasha qui l'observe dans la semi-pénombre.

— Tout ça remonte à bien longtemps, souffle-t-elle à mi-voix.

Wells opine du chef, les mots *Je sais* qui se sont formés dans son cerveau ne parvenant pas à franchir ses lèvres. Ses yeux commencent à le piquer et il se détourne de Sasha. Huit milliards. C'est le nombre d'humains qui ont péri durant le Cataclysme. Ce chiffre lui a toujours paru abstrait, comme l'âge de la Terre ou le nombre d'étoiles dans la galaxie. Et pourtant, en cet instant, il donnerait n'importe quoi pour être sûr que la famille qui a dîné dans cette pièce, dans ces assiettes, a réussi à s'enfuir de la planète en proie aux flammes.

— Wells, viens voir ça, lui dit Sasha en le tirant de ses pensées.

Elle est agenouillée dans l'autre coin de la cuisine, à un endroit où le mur est partiellement éventré, à épousseter un objet qu'il ne distingue pas bien.

Il va la rejoindre et s'accroupit à côté d'elle.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il tandis que Sasha tire doucement sur ce qui ressemble à un fermoir. Fais gaffe, prévient-il en se remémorant l'épisode du serpent qui a mordu Clarke.

— C'est une valise, répond-elle dans un souffle où Wells distingue de la surprise et une autre émotion. De l'appréhension ? De la peur ?

La valise s'ouvre alors dans un nuage de poussière et tous les deux se penchent pour mieux voir ce qu'elle contient. Il n'y a guère qu'une poignée d'affaires dedans. Trois petites chemises aux couleurs passées que Wells examine une à une avant de les reposer avec mille précautions. Il y a un livre aussi. La majorité des pages est rongée par la moisissure, mais Wells parvient à comprendre que c'est l'histoire d'un garçon qui s'appelle Charlie. Il hésite un instant avant de le remettre à sa place. Il adorerait le regarder de plus près à la lumière du soleil, mais il sent confusément que ce serait mal de sortir quoi que ce soit de cette maison.

Le seul autre objet reconnaissable est un petit ours en peluche. Son pelage a dû être jaune autrefois, mais la poussière qui le recouvre ne permet pas vraiment de le dire. Sasha le ramasse et le regarde pendant de longues secondes avant d'appuyer d'un doigt sur sa truffe noire.

— Pauvre ourson, dit-elle en affichant un sourire qui ne masque pas complètement les sanglots qui affluent dans sa voix.

— C'est tellement triste, acquiesce Wells en passant un doigt sur le

col d'une des petites chemises. S'ils étaient partis plus tôt, ils auraient peut-être pu s'en tirer.

— Où voudrais-tu qu'ils soient allés ? lui demande Sasha en frottant machinalement l'une des pattes de l'ours en peluche. Tu n'as vraiment pas idée du prix que ça coûtait de se rendre sur l'un des pas de tir pendant le Grand Abandon ? Les gens qui vivaient par ici étaient bien trop pauvres pour se le permettre !

— Ça ne s'est pas du tout passé comme ça, rétorque Wells, qui sent la moutarde lui monter au nez. (Il respire un grand coup pour calmer l'indignation qui le gagne, ce serait vraiment déplacé de se mettre à crier dans un sanctuaire comme celui-ci.) Les gens n'avaient pas à payer pour embarquer à bord des navettes.

— Ah bon ? Dans ce cas, tu veux bien m'expliquer comment les Colons ont été sélectionnés ?

— Ils étaient issus des nations neutres, dit Wells avec la soudaine impression de réciter sa leçon d'histoire à l'école primaire. Ces pays qui n'étaient ni trop gourmands ni trop stupides pour aller se lancer dans une guerre nucléaire.

Il n'a jamais lu sur le visage de ses tuteurs un regard tel que celui que lui lance Sasha, même quand il donnait une mauvaise réponse. Ils ne l'ont jamais regardé avec un tel mélange de pitié et de mépris. Seul peut-être son père l'a déjà dévisagé ainsi.

— Et alors, comment se fait-il que tous les membres de la Colonie parlent anglais ?

Il ne sait pas quoi répondre à cela. Il a passé toute sa vie à s'imaginer ce que cela ferait de voir de véritables ruines terriennes, et maintenant que son rêve se réalise, il ne peut que songer à toutes ces vies qui ont été fauchées durant le Cataclysme, le laissant le cœur lourd.

— On ferait mieux d'y retourner, dit-il en se relevant.

Il tend la main à Sasha et celle-ci jette un dernier regard à la valise, glisse la peluche sous son bras et attrape la main de Wells.

CHAPITRE 15

Bellamy

Il lui a fallu un bon moment pour convaincre Clarke de rebrousser chemin. Elle insistait pour continuer de chercher des morceaux d'épave, n'importe quel indice qui pourrait lui permettre de glaner d'autres informations sur les Colons. Mais à mesure que les ombres s'allongent, la chair de poule qui envahit la peau de Bellamy n'a pas grand-chose à voir avec la baisse de la température. Rester dans les bois alors que des Nés-Terre rôdent dans les parages est de la pure folie. Une fois que la petite espionne leur aura révélé où trouver Octavia, Bellamy partira à la chasse à l'homme, avec arc en bandoulière et lance au poing. Mais il n'a aucune envie de se confronter à eux avant d'être fin prêt, et sûrement pas en compagnie de Clarke.

Après une heure de vaines recherches, Clarke finit par accepter de repartir.

— Attends juste une petite seconde, dit-elle avant de se précipiter vers la lisière de la clairière.

Elle s'arrête devant un arbre recouvert de bourgeons blancs. Il semble trop fragile, trop petit presque pour cette cascade de fleurs qui ruisselle le long de son tronc. Il rappelle à Bellamy les fois où Octavia enfilaient tous les vêtements de sa mère, mettant les couches les unes sur les autres avant de venir parader devant son grand frère.

Il regarde Clarke se mettre sur la pointe des pieds pour cueillir quelques bourgeons fraîchement éclos qu'elle va ensuite disposer au pied des tombes. Elle reste quelques secondes devant chacune, tête baissée, puis vient retrouver Bellamy et lui prend la main, l'entraînant loin de ce cimetière solitaire que le reste du monde a oublié.

Clarke est encore moins bavarde que d'habitude tandis qu'ils s'en retournent au campement. Au bout d'un moment, n'y tenant plus, Bellamy brise le silence.

— Tu vas bien ?

Il tend la main pour l'aider à franchir un tronc tombé au sol, mais elle ne la voit même pas.

— Ça va, répond-elle d'un ton neutre en grim pant sur le tronc

avant de sauter de l'autre côté.

Bellamy n'insiste pas, il connaît suffisamment Clarke pour savoir qu'elle n'est pas de ces filles qui jouent un rôle en permanence. Elle parlera quand elle en ressentira le besoin. Mais en l'observant à la dérobée, ce qu'il lit sur son visage affaiblit sa résolution. Elle n'a pas simplement la mine grave ou même triste, elle a l'air hantée.

Il s'arrête net et la prend dans ses bras. Le dos raide, elle ne lui retourne pas son geste. Bellamy hésite une seconde à desserrer son étreinte puis se ravise.

— Qu'est-ce qui va pas, Clarke ? lui glisse-t-il à l'oreille.

Lorsque enfin elle prend la parole, c'est d'une voix à peine audible.

— Je n'arrive pas à m'enlever ces tombes de la tête. Je voudrais savoir qui est enterré là, comment ils sont morts...

Elle laisse sa phrase en suspens, mais Bellamy sait bien qu'elle pense aussi aux malades qui l'attendent à l'infirmerie.

— Je sais, dit Bellamy. Mais qui que soient ces gens, ça fait au moins un an qu'ils sont morts. Tu n'aurais jamais pu les aider. (Il se tait quelques secondes, puis reprend.) Et essaye de te dire que même s'ils ont passé peu de temps sur Terre, ils ont quand même eu la chance d'en fouler le sol, vraiment pas de quoi avoir le blues !

À sa surprise, et à son plaisir, ses mots arrachent un petit sourire à Clarke, repoussant un peu les ombres qui hantent ses pupilles.

— *Avoir le blues* ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Être mélancolique parce qu'on écoute de la musique blues ?

— Ouais, un truc dans ce goût-là, c'est beaucoup moins joyeux que le jazz !

— Genre tu connais le jazz ! rétorque Clarke, toujours souriante, qui n'y croit pas une seconde. Toutes ces musiques se sont perdues il y a des siècles.

C'est au tour de Bellamy de rigoler.

— Peut-être que sur *Phoenix*, elles ont disparu, mais j'ai dégotté un vieux lecteur MP3 qui contenait des morceaux de jazz. En tout cas, il me semble que c'était du jazz.

Ça sonnait exactement de la manière dont il s'attendait à ce que sonne le jazz : une musique entraînante, émouvante, enjouée et surtout libre.

— Et alors, ça donne quoi un thème de jazz ?

— L'important, c'est plutôt l'émotion que ça provoque, dit Bellamy en prenant la main de Clarke et en tapotant du bout des doigts un rythme sur son bras.

Elle frissonne légèrement lorsque les doigts de Bellamy viennent pianoter au creux de son coude.

— Donc, si je résume, le jazz, ça fait la même sensation qu'un mec

bizarre qui te chatouille le bras ?

— Pas que le bras, mais tout le corps ! Tu le ressens dans ta gorge..., dit-il en alliant le geste à la parole et en faisant courir ses doigts du cou à la clavicule de Clarke, dans tes pieds... Il s'agenouille pour tapoter en rythme le bout de ses bottes, ce qui la fait éclater de rire. Dans ta poitrine aussi..., dit-il en se relevant et en posant doucement la main sur le cœur de Clarke.

Elle ferme alors les yeux et son pouls s'accélère.

— Je crois que je commence à le sentir, maintenant.

Bellamy s'arrête pour la regarder, frappé qu'il est par sa beauté. Avec ses paupières closes et ses lèvres légèrement entrouvertes, et avec le soleil de la fin d'après-midi qui crée comme un halo autour de ses cheveux blond vénitien, elle ressemble à une de ces fées dont il contait les histoires à Octavia quand elle était petite.

Il penche la tête et dépose un baiser sur les lèvres de Clarke. Elle le lui retourne avec fougue avant de se décoller de lui.

— Tu ne voulais pas qu'on rentre au campement, au fait ? Ça fait déjà un bon moment qu'on est partis.

— Il y a un sacré bout de chemin à parcourir, on peut s'accorder un peu de repos avant.

Sans attendre sa réponse, Bellamy l'attrape dans ses bras et la soulève de terre, de la même manière qu'il l'a transportée la dernière fois. Sauf qu'à présent elle a les yeux qui brillent et plongés dans les siens, les mains autour de son cou. Lentement, Bellamy se baisse pour la déposer sur un tapis de mousse et de feuilles humides.

— T'es à l'aise ?

En guise de réponse, Clarke attire son visage contre le sien et l'embrasse. Bellamy ferme les yeux et colle son corps au sien, se perdant dans l'instant.

— Tu n'as pas froid ? lui demande-t-elle en se rendant compte qu'à un moment donné elle lui a retiré son T-shirt.

— Non, répond-il.

Il a beau savoir qu'objectivement, il fait plutôt frais, il ne le ressent pas. Il se penche à nouveau sur elle pour la contempler, avec ses cheveux détachés qui se répandent sur l'herbe en cascade.

— Et toi ?

Il lui caresse la peau au-dessus de sa ceinture et la sent tout d'un coup se raidir.

— Bellamy, chuchote-t-elle, tu as déjà... ?

Elle ne finit pas sa phrase, ce n'est pas nécessaire. Bellamy prend son temps avant de répondre, il lui embrasse le front, le bout du nez, puis ses délicates lèvres roses.

— Oui, finit-il par dire.

À voir la manière dont les joues de Clarke s'empourprent, elle pas,

apparemment, ce qui ne manque pas de le surprendre.

— Mais juste avec une personne, ajoute-t-il. Quelqu'un à qui je tenais énormément.

Il voudrait en dire plus, mais sa voix se brise. Tous ces souvenirs de Lilly sont encore très douloureux à évoquer pour lui, et la seule chose qu'il désire en ce moment, c'est cette fille superbe allongée à ses côtés : une fille qu'il ne laisserait jamais tomber, quoi qu'il arrive.

— Sérieux ? T'as tout pris ? s'étonne Bellamy, impressionné.

Ils sont cachés dans l'escalier de secours derrière le Centre d'accueil. Techniquement, le couvre-feu est déjà entré en vigueur, mais personne ne fait trop attention aux adolescents, ce qui facilite grandement les rendez-vous de Bellamy et Lilly.

Lilly tient fièrement le plateau de gâteaux qu'elle a volé au Centre de distribution. Ils étaient réservés à une cérémonie d'engagement qui devait se dérouler le soir-même sur *Phoenix*. Les voilà désormais réservés aux estomacs de Bellamy et de Lilly.

— J'ai vraiment une mauvaise influence sur toi, hein ? demande Bellamy avec un large sourire.

— Va pas t'accorder trop de mérite non plus, réplique Lilly en s'enfournant une tartelette aux pommes dans la bouche.

Elle ramasse ensuite un petit-four à la vanille, le péché mignon de Bellamy, et le lui tend.

— J'ai toujours eu un certain talent pour ce genre de choses.

Elle conclut sa tirade en arquant un sourcil de manière tellement adorable que Bellamy n'a qu'une seule envie : l'embrasser. Mais il sait qu'il vaut mieux s'abstenir. Il a déjà embrassé plusieurs filles, et chaque fois, ça leur avait chamboulé la tête, elles ne savaient plus que pouffer et voulaient qu'ils se tiennent la main toute la journée. Lilly est sa meilleure amie et l'embrasser serait sans doute une grave erreur.

— Garde celui-ci pour Octavia, dit Lilly en lui tendant un gâteau garni de baies de Vénus.

Il le dépose précautionneusement sur la marche au-dessus de lui, puis croque à belles dents dans sa pâtisserie. Il sait d'expérience qu'il faut toujours faire disparaître toute trace de son larcin le plus vite possible.

Lilly éclate de rire et il lève le nez de son gâteau en souriant.

— Quoi ? demande-t-il en s'essuyant la bouche d'un revers de main. Va pas commencer à critiquer mes manières à table, parce que de toute façon, on n'est pas à table !

— En fait, je suis très curieuse, dit-elle sur un ton faussement sérieux. Comment as-tu réussi à te mettre autant de gâteau sur le visage ?

Bellamy lui met une petite tape et elle rit à nouveau.

— Même si j'essayais, je suis sûre que j'arriverais pas à m'en mettre autant !

— Défi accepté ! rétorque Bellamy en raclant d'un doigt le glaçage d'une pâtisserie dont il lui barbouille alors consciencieusement le menton et la bouche. Lilly lâche un petit cri et le repousse, mais pas avant qu'il ne lui ait étalé du glaçage sur le bout du nez.

— Bellamy ! Tu sais combien on aurait pu gagner en vendant ça ?

Cela ne lui fait ni chaud ni froid. Il est difficile de prendre au sérieux quelqu'un dont le visage est recouvert de glaçage.

— Oh, fais-moi confiance, le spectacle que j'ai sous les yeux n'a pas de prix !

— Vraiment ? susurre Lilly à mi-voix, son expression changeant du tout au tout sans que Bellamy sache comment l'interpréter.

Il ferme les yeux, s'attendant à recevoir la monnaie de sa pièce, et sent les lèvres de Lilly se poser sur les siennes. Il reste un instant figé de surprise avant de lui rendre son baiser. Elle a les lèvres douces... et sucrées.

Quand finalement elle se détache, il scrute son visage en se demandant ce qui vient au juste de se passer.

— Oh, dit-elle, je crois que j'ai oublié quelque chose.

— Quoi ? demande Bellamy, mal à l'aise. Il savait bien que ce n'était pas une bonne idée d'embrasser sa meilleure amie, il n'aurait jamais dû...

— J'ai oublié un endroit, dit Lilly en l'attirant de nouveau à elle pour l'embrasser de plus belle.

Clarke se redresse si vite qu'elle se cogne la tête contre le menton de Bellamy.

— Holà ! s'exclame Bellamy en la prenant par les épaules. Pas de panique, Clarke, on est rien obligés de faire tout de suite !

Il lui frotte le dos avec de grands mouvements circulaires, elle a la peau froide sous son T-shirt fin.

— C'est pas ça, s'empresse-t-elle de répondre. C'est juste que... il faut que je te dise quelque chose.

Bellamy lui prend la main et entrelace ses doigts avec les siens.

— Tu peux tout me dire, la rassure-t-il.

Elle retire sa main et ramène ses genoux contre sa poitrine.

— Je sais pas trop comment te raconter ça, commence-t-elle, se parlant plus à elle-même qu'à lui ; elle a le regard fixé droit devant elle, comme si elle voulait éviter à tout prix d'affronter celui de Bellamy. Je n'ai parlé de cette histoire qu'à une seule personne, et ça s'est très mal terminé.

Il sait d'instinct qu'elle fait référence à Wells.

— T'en fais pas, dit-il en enroulant son bras autour des épaules de Clarke. Quoi que ce soit, on pourra en parler la tête froide.

Elle se décide enfin à se tourner vers lui, l'air dévastée.

— Ne va pas faire des promesses en l'air, souffle-t-elle.

Elle prend une profonde inspiration, puis se lance avec une voix mal assurée.

Au début, Bellamy pense que toutes ces histoires de tests sur des humains ne sont qu'une blague. Il ne parvient pas à croire que les parents de Clarke aient mené une étude sur les radiations, et encore moins que le vice-chancelier les ait forcés à faire des expériences sur des enfants non enregistrés. Mais un coup d'œil aux pupilles de Clarke dilatées par la douleur et l'effroi suffit à lui montrer que tout ce qu'elle dit est la stricte vérité.

— Mais... mais, c'est *monstrueux* ! la coupe-t-il finalement, priant pour qu'elle lui dise quelque chose qui puisse un tant soit peu justifier de tels agissements, mais également le fait qu'elle s'en ouvre

maintenant à lui.

Soudain, une autre idée le frappe.

— *Octavia* faisait partie des non-enregistrés, énonce-t-il lentement. C'était donc une des prochaines sur la liste pour vos petites expériences !

Cette seule pensée le fait frissonner de tous les membres ; il imagine sa petite sœur enfermée dans un laboratoire secret où personne n'entendrait jamais ses pleurs, où personne ne saurait jamais qu'on l'empoisonnait à petit feu jusqu'à ce qu'elle s'éteignît.

— Je n'en sais rien, soupire Clarke. J'ignore tout de la manière dont ils étaient sélectionnés. Mais c'était atroce, j'ai détesté ça, j'ai détesté mes parents...

— Et alors pourquoi tu n'as pas mis fin à tout ça ? Pourquoi tes parents ont-ils tué tous ces gamins *innocents* ? À quel point est-ce qu'ils y prenaient du plaisir ?

— Tu débloques, hoquète Clarke, au bord des larmes. Ils avaient honte de le faire, mais ils n'avaient pas d'autre choix !

Bellamy ne prête aucune attention aux yeux embués de Clarke.

— Bien sûr que si, ils avaient le choix ! vocifère-t-il. Moi, j'ai fait le choix de tout sacrifier pour protéger *Octavia*. Tandis que toi, t'as choisi de ne rien faire à part de regarder ces enfants *mourir* !

— Je n'ai pas que rien fait... Avec Lilly, j'ai agi, réplique-t-elle en fermant les yeux.

Il faut quelques instants à Bellamy pour enregistrer ce que vient de dire Clarke.

— Lilly ? C'est donc comme ça que tu l'as connue ? Lilly était l'une de vos... cobayes ?

Clarke hoche faiblement la tête, et la colère de Bellamy monte encore d'un cran.

— Elle est donc pas morte d'une « maladie mystérieuse » ? Elle est morte des expériences abominables de tes assassins de parents !

Lilly. La seule personne à bord du vaisseau qui l'ait aimé, *Octavia* exceptée. La seule personne qu'*il* ait jamais aimée.

Il marque une pause tandis que son cerveau revient sur les paroles de Clarke.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « j'ai agi » ?

Voyant qu'elle ne lui répond pas, il poursuit.

— Tu l'as aidée à s'échapper ? Elle est toujours en vie ?

— Lilly était mon amie, souffle Clarke, les larmes coulant librement le long de ses joues. C'est elle qui m'a appris comment parler aux garçons, et elle m'a fait promettre de détacher mes cheveux au moins un jour par semaine. Je lui apportais des livres et elle les lisait à haute voix, en prenant des voix différentes pour chaque personnage... et quand elle est devenue trop malade, c'est moi qui les lui ai lus. Et le

jour où elle m'a demandé de l'aider, j'ai accepté. J'ai dû le faire, elle ne m'a pas laissé le choix...

— L'aider comment ? la questionne Bellamy, sa fureur à peine contenue.

— Je... elle m'a demandé de faire partir la douleur. Elle m'a demandé de... — Clarke renifle et s'essuie le nez du revers de sa manche. De l'aider à mourir.

— Tu mens ! dit Bellamy, le cœur au bord des lèvres. Non pas qu'il mette en doute le fait qu'elle ait tué Lilly. Il y a une heure à peine, il aurait défendu l'honneur de Clarke jusqu'à la mort, juré qu'elle était incapable de commettre de tels actes ; mais désormais, il a l'impression de faire face à une inconnue. Lilly en revanche, il la connaissait sur le bout des doigts.

— Jamais elle ne t'aurait demandé ça ! aboie-t-il en se relevant. Elle aurait tout fait pour survivre à vos jeux inhumains !

— Bellamy, tente faiblement de le raisonner Clarke, la gorge enrouée de sanglots, tu ne comprends pas...

— Ne me dis pas ce que je comprends ou pas ! l'interrompt-il. Je ne veux plus jamais te revoir. T'as qu'à aller offrir tes services aux Nés-Terre. Ça serait marrant, non ? T'aurais plein de nouveaux gamins à disposition pour tes petites expériences !

Sur ces mots, il pivote sur ses talons et s'éloigne à grandes enjambées, laissant Clarke seule et en pleurs au beau milieu des bois.

Il fonce aveuglément à travers les arbres en s'efforçant de ravalier ses larmes. Il n'aurait jamais dû faire confiance à Clarke, et encore moins se rapprocher d'elle. Ça fait pourtant bien longtemps qu'il sait qu'il ne peut compter que sur lui-même. Et que la seule personne qui puisse compter à ses yeux n'est autre que sa sœur.

Il a déjà perdu trop de temps, il faut qu'il aille délivrer Octavia. Il a été gentil avec la Née-Terre ? Eh bien, c'est fini désormais, il n'aura plus aucune pitié !

CHAPITRE 16

Wells

Bien que Sasha et lui ne rapportent pas de nourriture cette fois, il prend bien garde à ce qu'ils ne se fassent pas repérer, mais l'essentiel de ses pensées est toujours tourné vers la maison et ses reliques poussiéreuses d'un autre temps.

Il pousse un soupir de soulagement en voyant Clarke sortir de derrière un arbre : ils sont assez proches de la clairière pour qu'il lui confie Sasha et qu'elle fasse semblant de l'avoir accompagnée aux toilettes. Il sait qu'elle acceptera facilement de mentir pour lui. Elle aussi trouve ça stupide de garder Sasha enfermée toute la journée.

Wells lève la main pour attirer son attention, mais il se rend vite compte que quelque chose cloche. Clarke marche d'ordinaire d'un pas alerte, que ce soit pour aller prendre un livre dans sa bibliothèque ou pour aller observer une plante de plus près. C'est donc un choc pour Wells de la voir se traîner comme une âme en peine, comme si elle portait toute la misère du monde sur le dos.

— Clarke, l'appelle-t-il.

Il échange un regard avec Sasha, qui lui fait comprendre qu'elle ne bougera pas, puis il part au petit trot rattraper Clarke. En arrivant à proximité d'elle, il s'aperçoit qu'elle a les yeux rouges. Elle qui avait assisté au procès de ses parents sans verser une larme, elle venait de pleurer ?

— Tu vas bien ?

— Ça va, répond-elle sans oser le regarder en face.

Même s'il n'y avait pas ses larmes, Wells saurait qu'elle ment.

— Ne dis pas de bêtises, Clarke, lui dit-il en s'assurant d'un coup d'œil rapide que Sasha ne peut pas les entendre. Après tout ce qu'on a vécu ensemble – *après toute la souffrance qu'on s'est infligée l'un à l'autre*, se retient-il d'ajouter –, tu ne crois pas que je sais quand tu ne vas pas bien ?

Elle hoche la tête, renifle, mais garde le silence. Une pensée effleure alors Wells.

— Se serait-il passé quelque chose avec Bellamy ?

Il s'attend à ce qu'elle l'envoie paître, mais à sa grande surprise, Clarke lève ses yeux voilés de larmes sur lui.

— Je suis désolée, Wells, dit-elle, je suis tellement désolée. Je t'ai puni pendant si longtemps, j'aurais dû te pardonner avant...

— Ça va, lui dit-il, désarçonné, en enroulant un bras autour de ses épaules.

D'une certaine manière, il sait que les excuses de Clarke ont plus à voir avec Bellamy qu'avec lui.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ? Tu veux que j'aille lui casser la figure de ta part ?

— Non, ça ira, renifle-t-elle, un léger sourire ourlant le bord de ses lèvres.

Avant qu'il puisse ajouter quoi que ce soit, il voit les yeux de Clarke s'étrécir tandis qu'elle fixe un point derrière son épaule. Il croit l'espace d'un instant qu'elle regarde Sasha, mais lorsqu'il se retourne, son appréhension se transforme en horreur.

Une masse sombre pend d'une branche d'un arbre énorme, tournant lentement sur elle-même et rebondissant mollement contre le tronc noueux.

C'est quelqu'un, se dit Wells avant de se rendre compte que ce n'est pas possible. Personne n'a la tête qui peut pencher à un tel angle. Personne ne peut avoir le visage bleu à ce point.

Derrière lui, il entend Clarke émettre un son qu'il n'a jamais entendu auparavant, à mi-chemin entre le cri de terreur et le gémissement.

Wells fait quelques pas vers l'avant, attendant que son cerveau lui fournisse une explication crédible, mais rien ne vient.

— Non, dit-il à voix haute, clignant des paupières pour faire disparaître cette image épouvantable, comme il le faisait lorsqu'il portait son écran rétinien.

Mais lorsqu'il les rouvre, la silhouette macabre continue de tourner sur elle-même.

C'est le corps d'une fille, et bien que son visage soit boursoufflé au point d'être méconnaissable, Wells sait à qui ces longs cheveux noirs appartiennent. Il reconnaît ces petites mains et ces poignets délicats qui l'avaient toujours surpris par leur force.

— *Priya*, coasse Clarke derrière lui. Elle le rejoint sur des jambes chancelantes et se retient à son bras. Pour la première fois depuis leur arrivée sur Terre, l'ampleur de l'horreur la laisse sans voix.

La corde qui enserre le cou de Priya est presque incrustée dans sa peau, une peau qui était d'un brun doré il y a quelques heures à peine, et qui maintenant a viré au bleu marbré.

— Il faut la descendre de là, déclare Wells, bien qu'il sache que plus rien ne pourra la sauver.

Le temps qu'il fasse un pas en avant, il s'aperçoit que Sasha a déjà grimpé dans l'arbre.

— Passe-moi ton couteau, lui dit-elle tout en avançant le long de la branche. Maintenant ! insiste-t-elle en voyant que Wells ne bouge pas.

Il s'avance tout en farfouillant dans sa poche d'une main tremblante, puis lance le couteau à Sasha qui l'attrape d'une main.

Elle coupe sans dire un mot la corde au niveau de la branche, puis fait descendre le corps de Priya tout en douceur jusqu'à ce que Wells la couche sur le sol.

— Tu... tu penses qu'elle a fait ça toute seule ? demande-t-il en se détournant de Clarke qui cherche un pouls que tous les trois savent pertinemment qu'elle ne trouvera pas.

Priya, toujours la première à se porter volontaire, toujours fiable. Pourquoi aurait-elle commis l'irréparable ? Sa famille lui manquait-elle tant que cela ? Ou avait-elle pressenti que les 100 allaient tous y passer, les uns après les autres ? Une pointe de culpabilité vient s'insinuer dans l'horreur de la situation. Aurait-il dû en faire davantage pour la faire se sentir en sécurité ?

— Non, répond Sasha d'une voix qui tremble. Elle est redescendue de l'arbre et se tient à quelques mètres de Wells.

— Je n'ai encore aucune certitude, dit Clarke sans quitter Priya des yeux. Il faut que j'examine de plus près les marques sur le cou, la position de la corde...

Wells sait bien que Clarke déteste jouer le rôle de médecin légiste.

— Elle ne s'est pas suicidée, répète Sasha avec plus de force.

— Et comment sais-tu ça ? lui demande Clarke en se tournant vers elle cette fois.

Wells a du mal à déterminer si Clarke est irritée de voir ses connaissances médicales mises en doute ou si elle en veut à Sasha de s'immiscer dans ce moment de douleur intense qui leur est propre.

— Ses pieds, dit sobrement Sasha en les montrant d'un doigt.

Wells n'avait pas jusque-là remarqué que Priya était pieds nus. Il va voir de plus près ce dont Sasha veut parler. Au premier abord, il ne distingue que des traînées de terre, mais en arrivant à proximité, il se rend compte que ce sont des coupures, des coupures qui forment des lettres.

— Mon Dieu, s'étrangle Clarke.

Un message est gravé dans la chair tendre de Priya, un mot sur la plante de chaque pied.

TIREZ VOUS

Ramener Sasha à l'infirmerie est désormais le cadet des soucis de Wells. Le cri de Clarke n'a pas tardé à faire accourir du monde, à en

croire les bruits de pas et les appels qui se rapprochent. Il lui dit de se cacher dans les bois et de retourner seule à la cabane de l'infirmier dès que la voie sera libre. À la vitesse où la nouvelle de la mort de Priya se répand, Sasha n'aura aucun mal à rentrer en passant inaperçue.

Dix minutes plus tard, Eric et une fille arcadienne se chargent de redescendre le corps de Priya de la colline, tandis qu'Antonio raccompagne une Clarke au bord de la crise de nerfs. Wells aimerait bien pouvoir être celui qui veille sur elle, surtout sachant combien elle est bouleversée par son apparente dispute avec Bellamy, mais il fallait bien que quelqu'un reste examiner la scène du crime en l'état avant le coucher du soleil.

Il observe un moment la procession des 100 derrière Eric et l'Arcadienne, jusqu'à ce qu'ils disparaissent de sa vue. Il commence alors par inspecter méthodiquement le sol, pour tâcher de déterminer si Priya a été capturée dans la forêt ou amenée ici d'un autre lieu. Wells essaye de ne pas imaginer sa terreur, ni les moyens employés par les Nés-Terre pour qu'on n'entende pas ses cris. Il essaye de ne pas se demander si elle était toujours vivante lorsqu'ils lui ont tailladé la plante des pieds, ou s'ils ont quand même attendu qu'elle exhale son dernier souffle.

Il se hisse sur la branche où la corde était attachée pour en examiner les restes. Il ne tarde pas à reconnaître les fines cordes de nylon utilisées dans la capsule pour sécuriser les caisses. Ce qui signifie que les Nés-Terre se sont introduits au sein même de leur campement.

Tandis que les idées noires fleurissent dans son esprit, menaçant de l'emporter sur sa résolution de tirer cette affaire au clair, un cri vient percer le silence de la forêt, provoquant un haut-le-corps chez Wells.

Sasha.

Sans même prendre le temps de réfléchir, Wells se laisse tomber de la branche et part en sprintant vers l'origine de l'appel de détresse.

Le hurlement retentit à nouveau, plus proche, et Wells accélère encore, jurant lorsqu'il glisse sur une plaque de boue ou qu'il se prend les pieds dans une racine. Il rejoint le chemin creusé par les multiples allers-retours jusqu'au cours d'eau et s'enfonce dans les bois en direction du cri.

Lorsque finalement il émerge d'un bosquet et découvre Sasha en compagnie de Bellamy, il pousse un soupir de soulagement : Bellamy aussi a entendu la clameur et est venu porter secours à la Née-Terre. Mais Wells s'aperçoit vite que deux détails viennent contredire ce scénario. En effet, Sasha a les traits déformés par la peur, et un éclat de métal scintille contre sa gorge.

Bellamy la ceinture par derrière et appuie une lame argentée sur son cou.

— Dis-moi où ils ont emmené ma sœur, aboie-t-il, une lueur de

folie dans les yeux. Où habite ton clan ? Qu'est-ce qu'ils sont en train de lui faire ?

Dans un souffle, Sasha chuchote quelque chose que Wells ne parvient pas à entendre. Il pousse un cri de guerre et se jette sur Bellamy, l'envoyant rouler au sol.

— Tu es complètement dingue ! lui lance Wells en donnant un coup de pied dans la main de Bellamy qui tient la pièce de métal acérée, un morceau récupéré sur l'épave de la capsule, envoyant l'arme valdinguer.

Il se tourne ensuite vers Sasha qui s'est prostrée au sol.

— Ça va ? s'enquiert-il d'une voix plus douce.

Elle hoche la tête, mais lorsqu'elle porte une main à son cou, celle-ci revient maculée de sang.

— Fais-moi voir ça, dit Wells en lui dégageant ses cheveux derrière l'épaule pour évaluer les dégâts.

Une incision lui barre la gorge, superficielle heureusement. Elle s'en remettra, mais Wells frissonne à l'idée de ce qui aurait pu se passer s'il était arrivé plus tard.

— Bon Dieu, qu'est-ce qui t'a pris ? crache-t-il à Bellamy qui se relève en tremblant toujours de colère. Lorsque celui-ci aperçoit le sang qui macule la gorge de Sasha, il semble pâlir un peu, mais son indignation reste entière.

— Je faisais ce que je devais faire pour retrouver Octavia. Apparemment, il n'y a que moi qui me soucie encore de son sort ! Je n'allais pas la blesser de toute façon, je voulais juste lui montrer que je ne jouais plus, la vie de ma sœur est en jeu !

— Calme-toi, Bellamy, dit Wells en s'interposant entre Sasha et lui.

La bouche de Bellamy se tord en un rictus mauvais.

— T'es sérieux ? J'aimerais bien savoir dans quel camp tu es, Wells. À chaque jour qui passe, mes chances de retrouver Octavia vivante s'amenuisent. Qu'est-ce que tu penses qu'elle fait en ce moment ? Qu'elle prend du thé et des gâteaux secs avec les Nés-Terre ? Si ça se trouve, ils sont en train de la *torturer* !

La douleur qui perce dans sa voix déverrouille quelque chose à l'intérieur de Wells. Il sait parfaitement ce que Bellamy éprouve, la terreur et le désespoir menacent de le faire basculer d'un moment à l'autre. Wells le comprend, parce qu'il a ressenti exactement la même chose sur *Phoenix* lorsqu'il a appris que Clarke allait être exécutée.

— Je sais, dit-il en tâchant de contrôler sa voix. Mais ce n'est pas une raison pour verser le sang, OK ? Ce n'est pas comme ça qu'on procède ici.

— Épargne-moi tes leçons, *s'il te plaît*, rétorque Bellamy. Si j'avais vraiment voulu lui faire du mal, elle baignerait dans son sang de Née-Terre à l'heure qu'il est.

— Ça *suffit* ! rugit Wells d'une voix éraillée. Je ramène Sasha au campement, et je te suggère de rester ici un moment, jusqu'à ce que tu sois en mesure de tenir des propos raisonnables.

Wells attrape le poignet de Sasha et la tire vers la clairière. Il entend Bellamy le traiter de traître à mi-voix. Il décide de l'ignorer tout en se demandant si Bellamy pourrait malgré tout avoir raison. Est-il stupide de faire confiance à Sasha ? Il regarde son visage fermé, les yeux braqués droit devant et le souvenir tout frais du corps de Priya pendue lui revient comme un flash. *Les Nés-Terre se sont introduits dans le camp.* Ils ont été jusqu'à utiliser la propre corde des 100 pour la pendre.

— Je suis désolé pour ce qui vient de se passer, ça va mieux maintenant ?

— Oui, merci, répond Sasha, mais sa voix tremble encore. Elle se dégage ensuite de son emprise avant de glisser sa main dans celle de Wells, les yeux toujours rivés droit devant elle, et tous les deux rentrent en silence jusqu'au campement, main dans la main.

CHAPITRE 17

Glass

— Ne regarde pas ça, dit Luke en attirant Glass contre lui pour qu'elle ne voie pas le cadavre allongé sur le sol.

Elle lui obéit instinctivement, fermant les yeux pour ne pas savoir s'il s'agit d'un garde ou d'un civil. À vrai dire, elle ne sait même pas si c'est un homme ou une femme.

Rétrospectivement, Glass ne saurait dire à quoi elle s'attendait exactement. Pensait-elle réellement que, une fois la passerelle ouverte, Waldénites et Arcadiens la traverseraient sagement en file indienne, disant poliment bonjour à ceux-là même qui les avaient condamnés à une mort atroce ?

Non, elle se doutait bien que ce ne serait ni simple ni pacifique. Mais elle ne s'attendait pas à cette clameur qui résonne des entrailles du vaisseau, emplissant la passerelle de cris, de sanglots et de pleurs.

Elle ne s'attendait pas à entendre une voix d'homme sortir des haut-parleurs. Pendant les dix-sept ans qu'elle a vécus à bord de la station, les seuls sons qui soient sortis du système de sonorisation de *Phoenix* ont été des annonces préenregistrées, toujours prononcées par la même voix de femme plus ou moins de synthèse. Ce n'était alors que de vagues avertissements, du genre « N'oubliez pas de vous conformer aux règles du couvre-feu en vigueur » ou « Tout symptôme de maladie doit immédiatement être signalé aux autorités compétentes ».

Mais tandis que la première vague de Colons submerge la passerelle, c'est une voix bien différente qui vient recouvrir le brouhaha ambiant.

— Tous les résidents de *Walden* et d'*Arcadia* doivent regagner leurs vaisseaux respectifs sur-le-champ. Ceci sera le seul avertissement. Les gardes tireront sans sommation sur tout contrevenant.

Entendre une voix masculine sortir des haut-parleurs surprend autant Glass que lorsqu'elle avait vu la passerelle se fermer sous ses yeux ; c'est comme si le vaisseau était possédé. Mais ce qu'elle voit ensuite lui fait l'effet d'un coup de poing dans l'estomac : une douzaine de gardes est en train d'avancer sur la passerelle en rang serré, les

armes prêtes à faire feu.

Pourtant, même à cet instant-là, Glass ne peut pas croire qu'ils vont réellement tirer.

Elle a tort.

Les gardes ouvrent le feu sur le flot de Waldénites qui continue de se déverser, cependant même cette démonstration de force ne peut pas l'endiguer et la foule a tôt fait de les engloutir et de s'emparer de leurs armes. En l'espace de quelques minutes, *Phoenix* se remplit de Waldénites. Au début, la plupart semblent se satisfaire de pouvoir respirer à pleins poumons, mais rapidement, ils s'aventurent plus loin dans les couloirs de *Phoenix*, chacun armé de ce qu'il a pu trouver, défonçant les portes et pillant à qui mieux mieux. La violence se propage comme une traînée de poudre et la situation devient vite incontrôlable.

Deux hommes chargés d'un énorme carton de sachets de protéines déboulent alors, et Luke tire Glass à temps pour qu'ils ne la percutent pas. C'est ensuite au tour de deux autres Waldénites d'arriver, traînant cette fois non pas des vivres, mais un garde de *Phoenix* inconscient.

Glass se plaque une main sur la bouche pour ne pas pousser un cri d'horreur en voyant la tête du jeune garde se balancer mollement au gré des mouvements brusques de ses ravisseurs, et l'entaille profonde qu'il porte à l'épaule et qui laisse une funeste traînée rouge sur son passage. Elle sent Luke bouillir derrière elle, et elle lui attrape fermement le bras pour l'empêcher d'intervenir.

— *Non, lui chuchote-t-elle, ne va pas t'en mêler !*

Luke regarde les deux Waldénites s'éloigner jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans un couloir transversal, frémissant d'entendre leurs rires gras qui résonnent jusqu'à lui.

— J'aurais pu leur régler leur compte, dit-il amèrement.

Dans une autre situation, l'indignation de Luke l'aurait fait sourire, mais tout ce qu'elle ressent en ce moment, c'est cette panique qui monte en elle. Elle n'a qu'une idée en tête, retrouver sa mère au plus vite et se rendre sans plus attendre au hall d'embarquement. Elle espère qu'elle est en sécurité à la maison, qu'elle n'a pas été s'aventurer dans ce terrible chaos. Glass adore sa mère, mais celle-ci n'a jamais su gérer les crises. Ces dernières années, elle a bien vu qu'il y avait des combats que Sonja avait renoncé à mener.

Glass a donc dû apprendre à se battre pour elles deux.

Ça lui fait bizarre de rentrer toute seule de la Bourse d'échange, sans Cora ni Huxley pour lui raconter tous les détails de leurs récents achats, ou la dernière combine qu'elles ont échaufaudée pour que leurs parents ne découvrent pas la disparition des points de rationnement sur leur compte. Leur absence lui fait d'autant plus penser à la légèreté de sa propre poche. Il y a quelques minutes

encore, elle contenait le dernier collier de sa mère.

La mère d'Huxley était arrivée sur le stand de la bijouterie alors même que Glass marchandait la valeur en points du collier avec le commerçant.

— C'est un collier magnifique, ma chérie, avait-elle commenté avec un sourire compatissant, avant de se pencher à l'oreille d'une femme que Glass ne reconnut pas. Glass avait rougi, mais avait repris la négociation. Pour sa mère et elle, le moindre point de rationnement avait son importance.

En retraversant la Bourse, Glass sent tous les regards braqués sur elle. *Phoenix* est en pleine ébullition à propos du parfum de scandale qui flotte autour de sa famille. Les aventures extraconjugales ne sont pas si rares que ça, mais le fait de *déménager* de chez soi, avec la pénurie de logements qui sévit à bord ! Et selon le règlement en vigueur, deux personnes n'ont pas le droit d'habiter une unité prévue pour trois, ce qui signifie que Glass et Sonja ont été forcées d'emménager dans une plus petite unité, située au bout d'un pont moins pratique d'accès. Maintenant qu'ils ne bénéficient plus du stock apparemment infini de points de rationnement de son père, ils ont dû vendre presque tout ce qu'ils possédaient à la Bourse d'échange, rien que pour subvenir à leurs frais d'eau et de pâte protéinée.

Glass emprunte le coude qui mène à leur couloir et pousse un soupir de soulagement en constatant qu'il est totalement vide. Le seul point positif d'habiter dans une unité si mal située, c'est qu'au moins elle est sûre de n'y croiser personne qu'elle connaisse. Ou plutôt, qu'elle ait connu avant. Ça fait maintenant plus de deux semaines que Cora lui a adressé un vague signe de tête dans un couloir, allant jusqu'à pincer Huxley en voyant qu'elle souriait à Glass. Parmi ses amis, seul Wells fait comme si rien n'avait changé. En même temps, il vient juste de commencer son stage d'officier qui ne lui laisse déjà qu'à peine le temps d'aller visiter sa mère à l'hôpital, alors pour ce qui est de traîner avec Glass...

Elle pose sa main sur le lecteur digital et franchit la porte en fronçant le nez. Leur ancien appartement sentait une combinaison de fruits frais tout droit sortis de la serre et du parfum capiteux de Sonja, et Glass ne s'est toujours pas faite à l'odeur de renfermé qui règne dans cette plus petite unité.

Il fait sombre à l'intérieur, signe que sa mère n'est pas là. Les lumières sont en effet reliées à des capteurs de mouvement. Mais les lumières ne s'allument pas non plus pour Glass. Étrange. Elle a beau gesticuler des deux bras, rien ne se passe. Elle pousse un grognement d'exaspération : il va lui falloir remplir une requête formelle auprès des services de maintenance, lesquels prennent toujours des siècles pour intervenir. Avant, son père aurait juste envoyé un message à son ami Jessamyn, le chef des réparateurs, et le problème aurait été résolu en moins de deux. Mais Glass préfère encore crever que de demander une faveur à son père.

— Glass ? C'est toi ? dit Sonja en se redressant sur le canapé, une silhouette informe dans la pénombre ambiante. Elle se lève et avance à tâtons vers Glass jusqu'à ce qu'elle se cogne dans quelque chose et pousse un petit cri.

— Qu'est-ce que tu fabriques dans le noir ? lui demande Glass. T'as appelé la maintenance ? Voyant que sa mère ne répond pas, elle reprend, énervée : D'accord, je vais m'en charger alors.

— Ne te casse pas la tête, ça ne servira à rien.

— Qu'est-ce que tu racontes ? rétorque Glass d'un ton sec.

Elle a beau savoir qu'elle devrait être plus patiente avec sa mère, celle-ci a tendance à vraiment lui taper sur les nerfs ces derniers temps.

— Les capteurs ne sont pas cassés, on a simplement dépassé notre quota mensuel d'électricité, et il ne nous reste plus assez de points pour qu'ils nous la remettent.

- Quoi ? C'est ridicule ! Ils ne peuvent pas nous faire ça !
- Nous n'avons pas le choix, Glass. Il va falloir attendre que...
- On ne va rien attendre du tout ! s'indigne Glass.

Sur ces mots, elle pivote sur ses talons et sort de l'appartement plongé dans l'obscurité.

Le bureau du père de Cora est situé au bout du long couloir où travaillent la plupart des chefs de secteur. Il n'y a pas tant de monde que ça – d'après ce que Glass en sait, beaucoup de ces chefs nommés par le Conseil ne passent que très peu de temps dans leur bureau – mais cela ne l'empêche pas d'avoir des nœuds à l'estomac à l'idée de tomber sur un des amis de son père.

L'assistant de M. Drake, un jeune homme que Glass ne reconnaît pas, est assis à une table en train de tripatailler des séquences de chiffres sur son écran holographique. Il lève les yeux et arque un sourcil.

— Je peux vous aider ?

— Il faut que je parle à M. Drake.

— Je crains que le chef de l'équipement ne soit très occupé en ce moment. En revanche, je peux lui laisser un message si...

— C'est bon, je vais lui transmettre le message *moi-même*, dit Glass en lui adressant un sourire condescendant avant de rentrer dans le bureau sans y être invitée.

Le père de Cora est installé à son bureau et lève la tête lorsqu'il entend entrer Glass. L'espace d'une seconde, il la dévisage avec de grands yeux ronds avant de plaquer un sourire hypocrite sur ses lèvres.

— Glass ! Quelle bonne surprise ! Que puis-je faire pour toi, ma chère ?

— Vous pouvez commencer par remettre le courant chez nous, dit-elle sans se démonter, je suis sûre qu'il a été coupé par erreur. Jamais vous ne laisseriez ma mère et moi vivre tout un mois dans le noir, n'est-ce pas ?

M. Drake fronce les sourcils tandis qu'il ouvre une fenêtre holographique du bout de son stylo.

— Eh bien, dit-il après avoir consulté un document, il apparaîtrait que vous avez dépassé le quota de ce mois-ci, et à moins que vous ne réalimentiez votre compte, il n'y a hélas rien que je puisse faire pour vous.

— Nous savons tous deux que vous mentez. En tant que chef de l'équipement, vous pouvez faire ce que bon vous semble.

Il examine longuement Glass d'un regard froid et calculateur.

— Je dois veiller au bien-être de la Colonie tout entière. Si jamais quelqu'un prend plus que la part qui lui est allouée, ce serait totalement irresponsable de ma part de commencer à faire des exceptions.

— Ah ? Et corrompre les gardes des champs solaires pour ensuite revendre des fruits au marché noir ne constitue pas une « exception » ? demande-t-elle d'un air innocent.

— Je n'ai aucune idée de ce dont tu veux parler, s'insurge M. Drake, les joues écarlates.

— Excusez-moi, j'ai dû mal comprendre ce que m'a dit Cora. Il faudra plutôt que je demande à mon ami Wells. Il en sait beaucoup plus long que moi sur ces choses-là, en tant que fils du chancelier et tout et tout.

Le père de Cora demeure muet un instant avant de se racler la gorge.

— Je suppose que je peux bien faire un petit geste, mais pour *cette* fois uniquement. Je vais maintenant te prier de sortir de mon bureau, je dois me rendre à une réunion.

— Merci encore pour votre aide précieuse, dit Glass en souriant de toutes ses dents.

Elle sort ensuite sans demander son reste, ne saluant au passage l'assistant

qui la fusille du regard que d'un vague hochement de tête.

Le temps qu'elle arrive chez elle, la lumière y est déjà revenue.

— C'est toi qui as réussi à faire ça ? lui demande Sonja, incrédule, en désignant l'ampoule de la pièce principale.

— C'était trois fois rien, juste un petit malentendu qu'il a fallu dissiper, répond Glass en allant dans la cuisine voir ce qu'il leur reste à manger.

— Merci, Glass, je suis vraiment fière de toi, tu sais.

Ces paroles font naître un petit frisson de plaisir chez Glass, mais lorsqu'elle se retourne, elle constate que sa mère est déjà repartie s'allonger dans sa chambre. Son sourire se fige tandis qu'elle garde les yeux rivés sur l'endroit où Sonja se tenait quelques secondes auparavant. Glass a passé toute sa vie à se dire qu'elle ne serait jamais aussi belle que sa mère, ni aussi charmante. Mais peut-être réussirait-elle là où sa mère a échoué. Elle se débrouillera pour obtenir ce qu'elle veut – ce dont elle a besoin – lorsque son corps ne sera plus aussi jeune et souple, quand bien même ses longs cils ne suffiraient plus.

Elle sera plus que belle. Elle sera forte.

Lorsque Luke et Glass arrivent dans le couloir qui abrite son unité résidentielle, l'atmosphère qui y règne est étrangement calme. Glass ne sait guère si elle doit prendre ça pour un signe positif ou non. Le cœur battant la chamade, elle s'avance jusqu'à la porte et appuie son pouce contre le scanner digital, la main de Luke sur son épaule lui insufflant le courage dont elle a besoin. Mais avant même que la machine ait fini d'identifier l'empreinte de Glass, la porte coulisse.

— Oh, mon Dieu, Glass ! s'écrit Sonja en la prenant dans ses bras. Comment as-tu fait pour revenir ? La passerelle est fermée...

Elle ne finit pas sa phrase, ayant aperçu Luke derrière sa fille.

Glass s'attend à voir le sourire de sa mère se transformer en une grimace de dédain à la vue de Luke, ce garçon qu'elle considère comme responsable d'avoir ruiné la vie de sa fille. Mais à sa surprise, Sonja s'avance vers lui et lui serre énergiquement la main.

— Merci, déclare-t-elle d'un ton solennel, merci de me l'avoir ramenée saine et sauve.

Incertain de la réponse à apporter, Luke hoche la tête, mais ses bonnes manières et son sang-froid ont tôt fait de revenir au galop.

— En fait, madame Sorenson, c'est Glass qui m'a amené sain et sauf. Vous avez une fille d'un courage remarquable.

Sonja sourit en relâchant la main de Luke et met son bras autour des épaules de Glass.

— Je sais.

Elle les fait entrer dans le salon minuscule mais impeccablement tenu. Les yeux de Glass furètent de droite et de gauche. Rien. Pas de valise ou de pile de linge, rien qui révèle une intention de partir.

— Comment ça se passe ici ? demande-t-elle. Est-ce qu'ils savent combien de temps les réserves d'oxygène vont durer ? Y a-t-il des plans pour évacuer le vaisseau ?

Sonja secoue la tête.

— Personne ne sait. Le chancelier n'est toujours pas sorti du coma, ce qui laisse Rhodes au pouvoir.

Glass ressent un pincement au cœur pour Wells, cela fait déjà trois semaines... Son père pourrait ne plus jamais émerger de son état végétatif. En tout cas, sans doute pas assez tôt pour quitter la Colonie à temps.

— Et alors, qu'est-ce qu'ils racontent aux gens ? insiste Glass en jetant un regard noir à sa mère la veille du jour où elle était partie rejoindre Luke sur *Walden*, elle avait vu sa mère en compagnie de Rhodes, et leur langage corporel semblait être beaucoup trop intime pour qu'ils ne soient que de simples amis.

Sonja secoue la tête.

— Rien. Nous n'avons eu aucune communication récemment, aucun point sur la situation, aucune consigne... (Elle lâche un profond soupir et son visage s'assombrit.) Mais en revanche, les rumeurs circulent, bien sûr. Une fois qu'ils ont pris la décision de fermer la passerelle, il est devenu clair que les choses n'allaient pas en s'améliorant.

— Et les capsules ? demande Glass. Les gens en ont parlé ?

— Pas officiellement. L'entrée de l'aire de lancement est toujours fermée, à ce qu'il paraît. Mais il y a déjà plusieurs familles qui campent à proximité, au cas où.

Elle n'a pas besoin d'ajouter un mot. Tout le monde sait que le vaisseau a été conçu avec suffisamment de capsules pour l'intégralité de la population *originelle* de la Colonie. Après trois siècles passés en orbite, ce nombre a plus que quadruplé. Même les mesures draconiennes de contrôle de la population entrées en vigueur plus d'un siècle auparavant n'avaient qu'à peine inversé la tendance.

Pour les enfants de *Phoenix*, le nombre limité de capsules a toujours été matière à plaisanteries. Quand quelqu'un donnait une réponse stupide lors des cours avec les tuteurs, ou ratait une action durant un match en apesanteur, il y avait forcément l'un de ses camarades pour le chambrer avec une phrase du genre « Dommage, tu viens de perdre ton siège à bord de la capsule ! ». On pouvait se permettre d'en rire à l'époque, il était prévu que les humains restent au moins encore un siècle à bord de la Colonie. Et le jour où il faudrait retourner sur Terre, il y aurait largement le temps de faire des allers-retours avec les capsules. Personne n'a donc songé aux conséquences d'une évacuation massive en urgence. Les perspectives sont trop horribles à imaginer.

— Il faut qu'on y aille dès maintenant, nous aussi, déclare Glass d'un ton ferme. Ça ne sert à rien d'attendre une annonce qui n'arrivera jamais ; ou si elle arrive, il sera déjà trop tard et toutes les places seront

prises.

— Je vais aller rassembler quelques affaires, dit Sonja en balayant la pièce du regard, faisant mentalement l'inventaire de ses maigres possessions.

— On n'a pas le temps pour ça, intervient Luke. Il prend le poignet de la mère de Glass et la tire vers la porte. Aucun objet ne mérite qu'on perde notre seule chance de retourner sur Terre.

Effrayée, Sonja opine docilement du chef et le suit dans le couloir, Glass fermant la marche.

Plus ils se rapprochent de l'aire de lancement, et plus ils croisent de gens sur leur passage, une foule de Phoeniciens angoissés, certains les bras chargés de sacs et d'enfants, d'autres avec leurs vêtements sur le dos pour seul bagage.

Luke prend la main de Glass puis celle de Sonja et les guide à travers la foule en direction de la cage d'escalier. Glass tâche de ne croiser le regard de personne et marche les yeux baissés. Elle n'a pas envie que leurs visages viennent la hanter quand elle pensera à tous ceux qui seront morts.

CHAPITRE 18

Clarke

— Ce n'est rien de grave, dit Clarke à Sasha tandis qu'elle finit de désinfecter sa coupure au cou. Elle se tourne pour fouiller dans le stock de pansements déjà largement entamé. En voyant le peu qu'il en reste, elle hésite même à panser la blessure de Sasha. D'un côté, ce n'est guère plus qu'une égratignure et la cicatrisation devrait être rapide, de l'autre, ça fait du bien à Clarke de se sentir utile et elle finit par lui mettre un pansement.

— Ça va guérir en un clin d'œil, renchérit-elle.

Elle aimerait pouvoir en dire autant à la fille allongée à l'autre bout de la cabane, son visage défiguré masqué par une couverture que personne n'ose retirer. Clarke a demandé à examiner le corps de Priya une dernière fois avant qu'ils ne l'enterrent au cas où, sous le choc, Wells et elle aient manqué des indices importants.

Wells hoche la tête du pas de la porte d'où il surveille les environs, et Clarke vient le rejoindre.

— Bellamy est devenu complètement fou, chuchote-t-il à Clarke avant de lui expliquer qu'il venait d'essayer de soutirer à Sasha par la force des informations qu'elle ne possédait pas. Il faudrait que tu lui parles.

Clarke ne peut s'empêcher de grimacer. Elle est persuadée que ce sont ses révélations qui l'ont poussé à agir de la sorte ; d'entendre qu'elle était liée à la mort de Lilly lui avait fait péter les plombs. En même temps, elle s'imagine mal aller raconter à Wells ce qui s'est passé entre elle et Bellamy dans les bois.

— Il ne m'écouterà pas, dit-elle en balayant la clairière du regard, à la fois soulagée et déçue de ne pas l'apercevoir.

— Je vais partir à sa recherche, lâche Wells d'un ton las. Tu veux bien rester ici et garder un œil sur Sasha ? Si Bellamy revient et qu'il découvre qu'elle a disparu, il va tous nous massacrer.

Il regrette aussitôt son choix de vocabulaire, ferme les yeux et se masse les tempes. Clarke a le réflexe de tendre la main pour lui ébouriffer les cheveux, un geste qu'elle avait l'habitude de faire chaque

fois que le stress déclenchait chez lui ce tic, qui le faisait étrangement ressembler à son père, le chancelier. Elle arrête sa main juste à temps et, à la place, la pose sur son épaule.

— Tu sais que rien de tout ça n'est de ta faute, hein ?

— Oui, je sais, dit-il plus sèchement que lui-même ne s'y attendait. (Il soupire et secoue la tête.) Désolé. Je veux dire, merci.

Clarke lui montre qu'elle ne lui en veut pas, puis jette un regard à l'infirmerie derrière elle.

— On doit vraiment la laisser enfermée là-dedans ? Je trouve ça super dur de l'obliger à côtoyer un... (Elle ravale le mot *cadavre* à la dernière seconde.) À côtoyer Priya, finit-elle maladroitement.

Wells est bien d'accord, mais il sait que Graham et sa bande, en cercle plus loin dans la clairière, ne l'entendent pas de cette oreille. Ils sont trop loin pour qu'il capte les échos de leur discussion, il a toutefois bien vu que leurs têtes oscillent entre la tombe qu'est en train de creuser Eric et la cabane de l'infirmerie derrière Clarke et lui.

— Je pense qu'il est plus sage de la garder hors de vue des autres pour le moment. On ne peut pas prendre le risque de mettre les Nés-Terre en colère. Regarde ce qu'ils ont déjà fait sans même qu'on les provoque...

Il parle sur un ton posé, apporte des arguments logiques, de la même manière qu'il parlerait de la répartition des corvées de bois et d'eau. Pourtant, Clarke discerne quelque chose dans l'expression de Wells qui lui dit qu'il a peut-être une autre raison de vouloir protéger Sasha.

— OK, accepte Clarke.

Après le départ de Wells, elle prend une profonde inspiration et retourne à l'intérieur de la cabane. Sasha est assise en tailleur sur l'un des lits de camp et tripote son pansement au cou.

— Essaie de ne pas y toucher, lui dit Clarke en s'asseyant sur le lit d'en face. Le pansement est stérile, mais pas ta main.

Sasha laisse retomber sa main sur le lit et jette un regard nerveux sur le corps sans vie de Priya.

— Je suis tellement désolée, souffle-t-elle. Je n'arrive pas à croire qu'ils aient pu lui faire ça.

— Merci, réplique Clarke un peu durement, ne sachant pas trop comment répondre.

Mais lorsqu'elle voit que la peine de Sasha n'est pas feinte, elle se radoucit.

— Je suis désolée que tu doives partager la même cabane, ça ne durera pas trop longtemps.

— Ça ira. Prenez votre temps. C'est important de passer du temps avec les morts. Nous, on attend toujours le troisième coucher de soleil pour enterrer nos défunts.

Clarke la dévisage, incrédule.

— Tu veux dire que vous laissez le corps à l'air libre ?

— Oui. Les gens ont des manières différentes de faire leur deuil. Il est capital de permettre à chacun de dire adieu comme il l'entend. (Sasha marque une pause et observe Clarke d'un air pensif.) Je suppose que vous procédez différemment à bord de la Colonie. La mort y est plus rare, non ? Vous avez des médicaments pour toutes les maladies...

Dans sa voix se mêlent le désir et l'émerveillement, ce qui pousse Clarke à s'interroger sur les moyens médicaux dont disposent les Nés-Terre et sur combien des leurs sont morts à cause d'un manque de traitement approprié.

— On peut soigner pas mal de choses, mais pas tout. Un de mes amis proches a perdu sa mère il y a quelques années. Elle a passé plusieurs mois à l'hôpital, mais en fin de compte, rien n'a pu la sauver.

Sasha ramène ses genoux contre sa poitrine. Elle a retiré ses bottes de cuir noir, laissant apparaître d'épaisses chaussettes qui lui couvrent tout le mollet.

— C'était la mère de Wells, n'est-ce pas ? demande-t-elle dans un murmure.

Clarke ne peut masquer sa surprise.

— Il... il t'a raconté ?

Sasha baisse les yeux et commence à tirer sur une fibre de son grossier pull de laine noire.

— Non, c'est juste que sa souffrance est visible. Je l'ai lue dans son regard.

— Eh bien, lui aussi a causé sa part de souffrance ! rétorque Clarke, étonnée de sa propre véhémence.

Sasha relève la tête et considère Clarke avec une expression plus curieuse que blessée.

— En même temps, qui n'en a pas causé ? C'est marrant, tu sais. J'ai toujours imaginé que les enfants de la Colonie vivaient dans une parfaite insouciance. Après tout, de quoi pouviez-vous bien vous inquiéter ? Vous aviez des robots serviteurs, des médicaments qui vous permettaient de vivre jusqu'à cent cinquante ans, et vous passiez votre vie au milieu des étoiles.

— Des robots serviteurs ? répète Clarke en fronçant les sourcils. Où est-ce que vous avez entendu ça ?

— C'est juste les histoires que les gens racontaient. On savait bien que la plupart n'étaient probablement pas vraies, mais c'était rigolo à imaginer.

Sasha se tait un instant, l'air un peu embarrassée, puis glisse les pieds dans ses bottes.

— Viens, il faut que je te montre quelque chose.

— C'est sans doute pas très prudent, dit Clarke en se levant

lentement. J'ai promis à Wells que je resterais ici avec toi.

— C'est donc lui le chef ?

La question a beau être innocente, elle déstabilise Clarke. C'est vrai que Wells a consacré toute son énergie à éviter que les 100 ne sombre dans le chaos et l'anarchie, mais cela ne lui donne pas pour autant le droit de donner des ordres à droite et à gauche.

— Ce n'est pas *mon* chef en tout cas, déclare-t-elle. Alors, on va où ?

— Je ne te dis pas, c'est une surprise. (Voyant l'hésitation de Clarke, Sasha soupire.) Tu ne me fais toujours pas confiance ?

Clarke retourne la question un instant dans sa tête.

— Je suppose que je te fais autant confiance qu'à n'importe qui ici. Après tout, tu n'es pas sur Terre à cause d'un crime que tu as commis.

Sasha la regarde sans comprendre, mais avant qu'elle ait le temps d'interroger Clarke, celle-ci se tourne vers ses patients pour un rapide examen. Molly et Felix sont dans un état stable, mais la Waldénite a quelque chose de bizarre sur la lèvre inférieure. On dirait qu'elle est tachée de... serait-ce du sang ? Clarke manque s'étrangler en repensant aux derniers jours de Lilly, lorsque ses gencives saignaient tellement qu'elle avait du mal à parler. Mais lorsque Clarke l'essuie avec un coin de serviette, ça part instantanément comme si c'était...

— Tu es prête ? lui demande Sasha.

Clarke lâche un petit soupir puis hoche la tête. Peut-être la Née-Terre pourra-t-elle lui montrer des plantes médicinales qu'elle et les siens utilisent. Au point où elle en est, elle est prête à tout essayer.

Elle ouvre la porte et sort dans la clairière, suivie de Sasha.

— C'est bon, déclare-t-elle d'une voix autoritaire au garçon et à la fille auxquels Wells a confié la garde de la cabane. J'emmène la prisonnière pour une pause-pipi.

La fille les considère d'un œil méfiant, mais le garçon hoche la tête.

— C'est bon, dit-il à voix basse à la fille qui demeure malgré tout sceptique.

Clarke ne peut pas lui en vouloir. Il n'y a toujours aucune preuve pour étayer la scission des Nés-Terre en deux groupes. Au moment où ils franchissent la lisière de la forêt, Clarke ne peut réprimer un frisson et elle se demande si c'est une bonne idée de s'aventurer seule avec Sasha dans les bois. Une pensée vient même lui glacer le sang : et si c'était elle qui avait abattu les membres des 100 ?

Elles progressent en silence et lorsque Sasha s'arrête pour examiner une plante poussant le long d'un tronc couché, Clarke a du mal à penser à autre chose qu'à la distance parcourue, se demandant si quelqu'un du camp peut l'entendre crier de là où elles sont. Le visage bleui et boursoufflé de Priya ne cesse de la hanter, ainsi que les mots

terribles imprimés dans sa chair.

Elle lève les yeux et voit que Sasha la regarde.

— Pardon, tu disais quoi ?

— Simplement que tu ferais mieux d'arracher ce plant de belladone, elle pousse beaucoup trop près de votre camp.

Clarke pose les yeux sur la plante et ses baies d'un rouge luisant.

— Elles sont comestibles ? demande-t-elle, soudain incapable de se rappeler la dernière fois où elle a mangé.

— Non ! C'est un terrible *poison* ! réagit vivement Sasha en l'empêchant de toucher les baies alors même que Clarke ne s'en est pas approchée.

Une pensée traverse alors l'esprit de Clarke.

— Quels sont les symptômes de l'empoisonnement ?

— Je ne sais pas trop. Il ne me semble connaître personne qui en ait consommé. Même les enfants les plus jeunes savent qu'il faut les éviter.

Clarke lui détaille la liste des maux dont souffrent les malades de l'infirmerie : nausées, fièvre et fatigue généralisée.

— Oh mon Dieu, murmure-t-elle en repensant à la tache rouge sur les lèvres de Molly. Ça doit être ça, ils ont certainement mangé de ces baies.

Les yeux de Sasha s'étrécissent, puis elle sourit à Clarke.

— Ils vont s'en remettre, alors. On a beau nous dire de les éviter à tout prix, il faut vraiment en manger un buisson entier pour qu'elles soient fatales.

Clarke pousse un long soupir de soulagement.

— Et tu sais s'il existe un antidote ?

— Pas à ma connaissance, répond Sasha tout en réfléchissant. Maintenant qu'on en parle, je me souviens que, enfant, un de mes amis en avait mangé suite à un pari. Tu aurais dû voir la tête de ses parents quand ils ont appris ça ! Il est resté une bonne semaine au lit. Mais après, il est complètement revenu à la normale, ce qui pour lui voulait dire faire les quatre cents coups. Enfin bref, je crois que la seule chose à faire, c'est d'attendre que ça passe.

Le visage de Clarke s'éclaircit tout d'un coup et elle prend instinctivement Sasha dans ses bras.

— Alors, où est-ce que tu m'emmènes ? demande-t-elle joyeusement, désormais ravie de cette promenade dans les bois. Elle se rend compte à présent qu'elle n'a qu'à peine quitté l'infirmerie ces derniers temps, mis à part pour le sombre épisode avec Bellamy.

— Continue de marcher, on est bientôt arrivées.

Au bout de dix minutes en effet, Sasha lui fait signe de s'arrêter, vérifie que personne d'autre ne se trouve dans les parages, puis soulève un rideau végétal qui dissimule l'entrée d'une sorte de tunnel creusé

dans le flanc de la colline.

— Suis-moi, il n'y a aucun risque, l'enjoint Sasha.

Clarke sent à nouveau son échine la picoter à l'idée d'être si loin du campement. Mais en voyant le sourire authentique qui illumine le visage de la jeune fille, tous ses soupçons s'évanouissent. Après tout, ce sont les 100 qui ont capturé Sasha, l'ont ligotée, l'ont privée de nourriture et maintenue éloignée de sa famille. Si elle fait confiance à Clarke, celle-ci n'a pas d'autre choix que de lui rendre la pareille.

Elle la voit se pencher et disparaître dans le tunnel. Elle inspire à fond puis entre à son tour.

La poitrine de Clarke se serre tandis qu'elle plonge dans cette obscurité. Elle écarte les bras pour se faire une idée de l'espace disponible. Ses yeux s'acclimatent progressivement et elle finit par distinguer une grotte à peu près de la taille de sa chambre sur la Colonie. Elle est bien ventilée et suffisamment haute pour qu'on s'y tienne debout.

Le sol de terre battue est jonché de piles d'objets ; elle en reconnaît certains, comme des sièges récupérés dans la capsule et une vieille tablette électronique, comme celles qu'on donnait aux enfants pour jouer dans le vaisseau. Mais il y en a beaucoup qu'elle ne parvient pas à identifier, dont beaucoup de morceaux de métal qui ressemblent à ceux que Clarke a trouvés dans les bois, mais pas tout à fait.

— Qu'est-ce que c'est que tous ces trucs ? s'enquiert-elle en s'agenouillant à côté d'un jerrycan fendu.

— J'ai trouvé ça sur le site du premier crash, dit Sasha. Les Colons ont laissé la majorité de leur matériel derrière eux, et je ne pouvais pas me résoudre à abandonner tout ça dans les bois. J'ai passé ma vie à me demander comment vous viviez là-haut, et voilà que j'avais tout à coup accès à de vrais objets de l'espace... Il fallait bien que j'aie y regarder de plus près. (Elle se baisse et ramasse la tablette avec un sourire ironique.) D'après ta réaction, ceci n'est donc pas une télécommande à robots serveurs.

Clarke est sur le point de faire une blague en suggérant que son robot serviteur leur prépare quelque chose à manger lorsqu'un éclat d'argent poli lui attire l'œil.

Sasha suit son regard avant de s'exclamer.

— Ça, c'est une de mes pièces favorites, dit-elle en la ramassant. Je crois bien que c'est...

— Une montre, complète Clarke, l'air soudain hébété.

— Tu vas bien ? lui demande Sasha un peu inquiète en lui donnant l'objet.

Clarke ne répond pas, elle ne peut pas répondre. Elle fait courir ses doigts sur le cadran, puis, gagnée par des frissons, sur le bracelet en argent.

— *Clarke !* l'interpelle Sasha d'une voix qui lui parvient comme à travers une nappe de brouillard, qu'est-ce qui ne va pas ?

Clarke retourne lentement la montre, sachant sans l'ombre d'un doute ce qu'elle va y trouver. Et en effet, elles y sont. Trois lettres gravées dans le métal.

D. B. G.

C'est la montre de son père, celle qui s'était transmise de génération en génération depuis que son ancêtre David Bailey Griffin l'avait apportée à son poignet sur *Phoenix* au moment de l'exode.

Clarke cligne des yeux. Ça ne peut pas être réel. Elle doit être en train d'halluciner. Comment cette montre se serait-elle retrouvée sur Terre ? Son père la portait encore la dernière fois qu'elle l'a vu, quelques minutes avant qu'il ne soit exécuté. Quelques minutes avant l'injection létale et que son cadavre soit expulsé dans le vide intersidéral.

Elle caresse le bracelet-montre tandis qu'un frisson parcourt tout son corps, comme si elle venait de serrer la main d'un fantôme.

En fin de compte, ils l'autorisent à faire ses adieux à son père. Puisque Clarke est accusée mais que le verdict n'a pas encore été rendu, le chancelier a consenti à ce que des gardes l'escortent de sa cellule jusqu'au centre médical.

Hélas, la permission du chancelier vient trop tard pour qu'elle puisse revoir sa mère une dernière fois. Elle devine qu'elle est partie avant même que les gardes ne disent quoi que ce soit – elle le voit à leur visage. Elle a du mal à savoir si l'empêcher de lui dire au revoir est un geste cruel ou plutôt de clémence : la mère de Clarke se serait sans aucun doute mise à pleurer et l'aurait serrée fort dans ses bras, et cela aurait rendu les adieux encore plus pénibles. Au moins, Clarke peut compter sur son père pour qu'il ne craque pas devant elle.

Les gardes emmènent Clarke dans une partie du centre médical où elle n'a jamais mis les pieds auparavant. Les apprentis médecins ne participent habituellement pas aux exécutions.

Elle trouve son père assis sur une chaise au milieu d'une salle d'examen qui paraît tout à fait normale à première vue. Mais il y manque les armoires à médicaments et à matériel divers, il n'y a pas non plus de scanner ou d'équipement électronique. En fait, la salle est dénuée de tout ce qui pourrait sauver des vies. Elle ne contient que ce qu'il faut pour y mettre fin.

— Clarke, la salue son père avec un air paisible qui n'atteint pas ses grands yeux hantés. Tout va bien se passer, ajoute-t-il d'une voix mal assurée mais sans se départir de son sourire.

Elle se libère de l'étreinte des gardes et se jette dans ses bras. Elle a beau s'être juré de ne pas pleurer, rien n'y fait. Dès qu'elle sent ses bras l'enserrer, les sanglots montent en elle tel un flot irrépressible et les larmes roulent bientôt le long de ses joues avant de se déverser sur l'épaule de son père.

— Il faut que tu te montres forte, pour moi, finit-il par dire, sa voix se brisant à mi-phrase. Tout va bien se passer pour toi, il suffit juste que tu restes forte. Ton dix-huitième anniversaire est tout proche, tu seras jugée à nouveau et tu seras graciée. Il le *faut*. (Il reprend en murmurant.) Je sais que tu t'en sortiras, ma fille, tu es si courageuse.

— Papa, sanglote Clarke. Je suis tellement, tellement désolée. Jamais je n'ai voulu que...

— La visite est terminée, annonce brutalement l'un des gardes.

— *Non !* s'écrie Clarke en plantant ses ongles dans les épaules de son père. Papa, tu ne peux pas les laisser faire ça, non !

Il lui dépose un baiser sur le sommet du crâne.

— Ce ne sont pas des adieux, ma chérie, maman et moi te donnons rendez-vous au paradis.

Au paradis ? s'étonne intérieurement Clarke. Mais bientôt les paroles de la chanson s'invitent dans son esprit. *Heaven is a place on Earth*, « le paradis se trouve quelque part sur Terre ». Pourquoi va-t-elle penser à cette vieille chanson débile dans un instant aussi critique ?

Son père lui prend les mains. Il a toujours sa montre au poignet, ils ne l'ont pas encore confisquée. Devrait-elle la lui demander, pour avoir un souvenir tangible de lui ? Non, elle imagine son père la défaire, les mains tremblantes, et la nudité de son poignet après qu'il l'aura enlevée et qu'ils l'attacheront sur la table d'opération.

Elle sent un garde l'attraper par le bras.

— Il est temps d'y aller.

— Non, proteste Clarke en se débattant comme si elle venait d'être brûlée. Lâchez-moi !

— Je t'aime, Clarke, lui dit son père, les yeux luisants de larmes contenues.

Clarke a beau s'arc-bouter, les deux gardes la traînent vers l'arrière sans ménagement.

— Je t'aime, papa, hoquète-t-elle entre deux sanglots, je t'aime.

Clarke serre la montre si fermement qu'elle n'en sent plus sa paume. Elle garde les yeux rivés sur l'aiguille des minutes, mais celle-ci, bien sûr, ne bouge pas. La pile ne fonctionne plus depuis de longues années déjà. Lorsque Clarke avait demandé à son père pourquoi il la portait, il lui avait dit : « Sa fonction n'est plus de donner l'heure. Elle sert à nous rappeler notre passé et toutes les choses qui nous sont sacrées. Elle a beau ne plus faire *tic tac*, elle porte néanmoins en elle la mémoire de toutes ces vies qu'elle a rythmées. Elle vibre de l'écho de millions de battements de cœur. »

Cette montre contient désormais également celui de son père.

— Tu vas bien ? lui demande Sasha en plaçant une main sur son épaule.

Sortie brusquement de sa rêverie, Clarke pivote sur ses talons.

— Où as-tu trouvé ça ? demande-t-elle, l'urgence perçant dans sa voix. Elle s'est tellement égarée dans les méandres de sa propre mémoire qu'elle est surprise d'en entendre les échos dans cette grotte.

— Dans les bois, répond Sasha. Comme le reste de ces affaires. L'un des Colons a dû la perdre lors de l'atterrissage. Je l'aurais bien rendue à son propriétaire, mais ils étaient déjà partis lorsque je l'ai trouvée.

Serait-ce possible ? Le père de Clarke aurait été *envoyé sur Terre* ce jour-là et non exécuté ? Et qu'en est-il alors de sa mère ? Elle sait bien que c'est fou de penser ça, mais elle ne trouve aucune autre explication à la présence de cette montre ici. En toute logique, elle aurait dû en

hériter à la mort de son père, mais comme elle-même était condamnée à l'isolement, la montre aurait été archivée avec les autres artefacts historiques, rejoignant ainsi les rayons de l'Héritage de la Colonie. Sauf qu'elle ne moisit pas là-haut dans une boîte de métal oubliée... elle se trouve dans sa main.

Elle repense aux adieux de son père, au fait qu'il lui dise qu'ils se retrouveraient au paradis. Elle n'avait jamais réussi à faire sens de ces paroles étranges, son père n'étant pas du genre à croire à un au-delà quelconque. Et si c'était en fait un *message codé*? Peut-être voulait-il lui faire penser aux paroles de cette fameuse chanson pour qu'elle fasse le lien, puisqu'il ne pouvait rien lui dire en présence des gardes.

Clarke doit faire appel à tout son self-control pour ne pas se confier sur-le-champ à Sasha. Elle brûle d'envie de partager sa théorie, d'entendre quelqu'un lui confirmer qu'elle n'est pas en train de devenir folle. Pour autant qu'elle sache, Sasha a sans doute rencontré ses parents.

En voyant que Sasha l'observe avec un mélange de confusion et de pitié, Clarke bredouille quelques mots en guise de réponse :

— Cette montre... elle ressemble à celle que portait mon père.

Clarke sent l'espoir monter en elle telle la sève au printemps, il vient colmater les fissures de son cœur brisé, et elle sait qu'elle ne pourra pas supporter que quoi que ce soit vienne le balayer. Pas encore. Pas jusqu'à ce qu'elle découvre pour de bon ce qu'il est arrivé aux Colons qui ont atterri avant les 100.

Plus elle retourne ses pensées dans sa tête et plus son hypothèse lui semble fondée. Ses parents faisaient peut-être bel et bien partie de l'expédition qui les a précédés. Ils ont été condamnés à mort, mais le père de Wells pourrait les avoir pris en pitié. Ne pouvant se permettre de leur accorder publiquement la grâce, il a tout à fait pu les envoyer en mission secrète sur Terre. Après tout, quels meilleurs candidats trouver qu'un couple qui a passé sa vie à étudier la planète Terre ?

— Sasha, dit Clarke en tâchant de garder le ton le plus neutre possible malgré son excitation, il faut que je rencontre ton père. Il y a des choses que je dois impérativement savoir sur la première expédition.

Sasha la dévisage sans rien dire, son visage ne laisse transparaître aucune émotion. Elle finit par hocher la tête.

— Bon, OK. Mais en revanche, je ne t'emmènerai pas jusqu'au camp directement. Il faudra que tu attendes dans les bois pendant que j'irai le chercher. Ils ne me le pardonneraient jamais si je te faisais entrer à l'intérieur de l'enceinte.

— C'est normal, je comprends bien, acquiesce Clarke.

— Alors, tu veux y aller maintenant ?

Clarke fait oui de la tête, la poitrine serrée par l'angoisse. Elle a

l'impression de ne plus pouvoir parler, le simple fait de respirer lui demande déjà un tel effort.

— Dans ce cas, ne perdons pas de temps, dit Sasha.

Clarke la suit hors de la grotte, et dès que leurs yeux se sont réhabitué à la luminosité extérieure, les deux filles se mettent en marche. Sasha commence à lui expliquer l'itinéraire, mais Clarke ne l'écoute que d'une oreille. Elle ne peut pas s'empêcher de caresser du bout des doigts l'argent poli du bracelet-montre tout en retournant sa théorie dans sa tête.

Elle en devient tellement distraite que lorsque Sasha s'arrête brusquement, Clarke lui rentre dedans.

— Qu'est ce qui se passe ? On est déjà arrivées ?

Sasha se retourne, un doigt posé sur les lèvres pour lui faire signe de se taire. Trop tard. En l'espace de quelques secondes, cinq silhouettes émergent des fourrés juste devant elles. Wells, Graham, et trois autres garçons que Clarke a déjà vus aux côtés de Graham. Tous les cinq étaient partis en quête de bouts de bois adéquats pour en faire des lances, et Clarke doit bien avouer que celles-ci sont loin d'être rassurantes une fois pointées sur elle.

— C'est quoi ce bordel ? rugit Graham tandis que l'un de ses sbires attrape Sasha par le bras ; ses yeux se posent ensuite sur Clarke. Tu serais tout de même pas en train de l'aider à *s'enfuir* ?

— Graham ! l'interpelle Wells d'une voix forte. Ça suffit !

Mais Graham s'est approché de Clarke et l'immobilise d'une clé de bras, ses deux autres acolytes venant se poster auprès de lui. Le cœur de Clarke bat à tout rompre.

— Tu as poussé le bouchon un peu loin cette fois, docteur. Tu vas gentiment venir avec nous, gronde Graham.

Clarke tâche de se calmer pour évaluer sa situation et soupeser ses options. Elle ne peut pas les combattre, la fuite n'est guère plus envisageable puisqu'ils l'encerclent.

— Écoutez, commence-t-elle en s'efforçant de trouver une explication valable pour justifier qu'elle et la prisonnière se trouvent ainsi ensemble à une telle distance de la clairière. Mais avant qu'elle n'ait eu le temps d'ajouter quoi que ce soit, elle sent Graham lui relâcher le bras et se plier en deux.

Clarke ne comprend tout d'abord pas ce qui vient de se passer. Toutefois, dès qu'elle aperçoit Sasha qui lutte avec le garçon qui la retient, elle devine que c'est elle qui a donné un coup de pied à Graham pour donner à Clarke l'opportunité de s'échapper. Les yeux verts de Sasha et son infime hochement de tête le lui confirment.

Clarke hoche la tête à son tour et s'élance dans les bois, les laissant tous plantés là.

CHAPITRE 19

Bellamy

Et le voilà qui prépare à nouveau son baluchon. Il l'a déjà fait deux fois auparavant, mais chaque fois, un événement de dernière minute l'a empêché de partir. Lorsque Octavia a disparu durant l'incendie, et à l'occasion de la morsure de serpent qu'a subie Clarke.

Cette fois, il s'en va pour de bon. Il a eu son compte des entourloupes de Wells et des trahisons de Clarke. Tandis qu'il glisse des rations protéinées dans ses poches, une nouvelle vague de colère monte en lui en repensant à tout le temps qu'il a perdu en ramenant Clarke au campement. Ça lui a fait perdre la trace d'Octavia, et ensuite il a gaspillé plusieurs journées entières à attendre que la Née-Terre veuille bien cracher le morceau. Il aurait dû abandonner Clarke à son sort dans les bois, laisser enfler ses membres et ses voies respiratoires jusqu'à ce qu'elle étouffe, l'empêchant à tout jamais de proférer d'autres mensonges. Elle a torturé Lilly et s'est en plus permis de raconter des bobards à ce sujet, osant prétendre que c'est Lilly qui *voulait* mourir.

Il n'a finalement pas grand-chose à emmener. Une couverture. Son arc. Quelques cachets purificateurs d'eau. Octavia et lui se débrouilleront pour le reste. Avant que Wells le plaque au sol, la Née-Terre lui avait chuchoté : « Quatre kilomètres au nord-ouest. À mi-hauteur de la montagne. »

Bellamy ne sait pas ce qu'il trouvera là-bas. Sasha voulait peut-être lui indiquer que son groupe vit dans cette zone, ou que le groupe de Nés-Terre qui se sont rebellés a été aperçu dans les parages. Peut-être que c'est un piège. Mais à l'heure actuelle, c'est la seule piste dont il dispose et il n'a plus de temps à perdre.

Bellamy quitte le camp sans dire au revoir à personne. Ils n'ont qu'à croire qu'il repart à la chasse. Wells n'est apparemment pas dans la clairière, et, Dieu merci, Clarke non plus. Il ne croit pas pouvoir un jour à nouveau poser les yeux sur elle. Et dire qu'il a failli *coucher* avec la fille qui a tué Lilly ! Cette pensée le rend malade.

À mesure que s'accroît la distance entre la clairière et lui, il parvient progressivement à mieux respirer. L'air n'a pas la même odeur

ici. Peut-être est-ce dû à des essences d'arbres différentes, ou à la composition du sol. Mais il y a autre chose aussi. La senteur des feuilles, de la terre et de la pluie qui se mélangent depuis des siècles semble n'avoir jamais été polluée par une présence humaine. On dirait que l'air est plus propre ici, plus pur, comme s'il avait pénétré un sanctuaire où jamais personne n'a parlé, où jamais personne n'a pleuré.

Le soleil commence à se coucher, et même si Bellamy accélère le pas, il sait qu'il n'atteindra pas la montagne avant la tombée de la nuit. Il ferait mieux de trouver un endroit où bivouaquer et de repartir le lendemain matin. Il est à la fois stupide et dangereux de s'aventurer en terrain inconnu de nuit, surtout une fois qu'il aura mis le pied en territoire Né-Terre.

Il entend au loin un léger glougloutement annonciateur d'un cours d'eau et décide de s'en approcher. Il arrive finalement sur la berge d'un ruisseau si étroit que les arbres des deux rives se croisent parfois au dessus, entremêlant leurs branches en une arche végétale de feuillages vert et jaune.

Bellamy détache sa gourde et s'agenouille pour la remplir. L'eau glaciale le fait frissonner quand elle vient lécher sa main. S'il n'est déjà pas très réchauffé, qu'est-ce que ça donnera une fois l'hiver venu ? Ils n'avaient retrouvé à bord de la capsule aucun matériel pour affronter le froid. Soit ça avait brûlé lors du crash, soit – hypothèse plus plausible – le Conseil n'avait pas jugé nécessaire de fournir des vêtements adéquats aux 100, ne s'attendant guère à ce qu'ils survivent jusque-là.

Bellamy s'assied sur la berge, et il est en train de se demander si ça vaut la peine d'utiliser un de ses cachets purificateurs d'eau, lorsqu'un mouvement furtif attire subitement son attention. Ses yeux se fixent sur un petit animal au long pelage brun-roux qui, le museau dans l'eau, est en train de s'abreuver un peu plus loin sur la berge. Sentant la présence de Bellamy, la bête tourne la tête pour l'observer.

L'animal a de grands yeux noirs cerclés de fourrure blanche, et des oreilles surdimensionnées qui oscillent d'avant en arrière tandis qu'il regarde Bellamy. Des gouttes d'eau sont suspendues à ses longues moustaches, et malgré son expression intense, la bête ressemble plus à un enfant en bas âge au visage barbouillé de pâte protéinée qu'à un redoutable prédateur. Bellamy sourit. Il a déjà croisé pas mal d'animaux différents durant ses parties de chasse, mais jamais aucun avec qui il ait pu communiquer d'une quelconque manière. Sans même prendre le temps de réfléchir, il tend la main vers la grosse boule de poils.

— Salut, toi, lui dit-il.

Le museau noir de la créature se fronce, et elle s'ébroue pour faire voler les gouttes d'eau qui perlent à ses moustaches. Bellamy s'attend à ce qu'elle fasse demi-tour et décampe sans demander son reste, mais, à sa surprise, elle s'avance de quelques petits pas timides, sa queue rousse

touffue se balançant en cadence.

— Hé, dit doucement Bellamy. Tout va bien, je vais pas te faire de mal.

Il est presque sûr qu'il s'agit d'un renard, mais ne se souvient pas d'avoir lu qu'ils peuvent interagir avec des humains. En même temps, il est bien possible que ce soit la première fois qu'il croise un être humain.

Le renard renifle l'air, puis vient rejoindre Bellamy au petit trot avant de donner un léger coup de museau à sa main tendue. Bellamy ne peut s'empêcher de sourire à pleines dents lorsqu'il sent la petite truffe humide et les moustaches soyeuses contre sa peau.

— Bellamy ?

Il se retourne brusquement en entendant son nom, ce qui fait détalé le renard. Clarke se tient à quelques mètres de lui, un sac en bandoulière, la surprise peinte sur ses traits.

— Oh, dit-elle en suivant des yeux le renard qui s'enfuit. Je n'avais pas l'intention de le faire déguerpir.

— Qu'est-ce que tu fais à me suivre ? lâche Bellamy d'un ton sec en se levant d'un bond.

Il n'arrive pas à croire qu'elle l'ait retrouvé, alors même qu'il pensait avoir mis suffisamment de distance entre le camp et lui. Entre les 100 et lui.

— Peu importe, reprend-il. Je ne veux même pas le savoir.

— Je ne suis pas en train de te suivre, dit-elle d'une voix douce. Je vais à la rencontre des Nés-Terre.

Bellamy reste silencieux pendant quelques secondes, ébranlé par ses paroles.

— *Pourquoi ?* finit-il par demander.

Elle ne répond pas tout de suite. Il n'y a pas si longtemps encore, il se croyait capable de lire dans ses pensées, de voir au-delà des barrières mentales qu'elle élevait. Il avait tellement envie de trouver une personne de confiance ici sur Terre, quelqu'un qu'il pourrait aimer, après Lilly. Mais il ne sait rien d'elle. Rien du tout.

— Je... je pense que mes parents faisaient partie du premier groupe de Colons. Il faut que je sache ce qui leur est arrivé.

Bellamy la fixe des yeux. Il ne s'attendait pas du tout à ça. Il se force néanmoins à ravalé sa curiosité. Hors de question de laisser Clarke l'embarquer dans une autre de ses folies.

— Sasha m'a expliqué comment me rendre chez les siens. Elle m'a dit que c'était à moins d'une journée de marche.

— Eh bien, je ne te retiens pas plus longtemps, rétorque-t-il sèchement.

Il s'éloigne de quelques pas pour ramasser du petit bois. Sans dire un mot à Clarke, il les rassemble en tas, craque une allumette et allume

un feu. Qu'elle parte la première, ça lui fera les pieds.

Lorsqu'il finit par relever la tête, il découvre qu'elle n'a pas bougé. La lueur des flammes qui vacillent se reflète dans ses yeux, la faisant paraître plus jeune, plus innocente. Il ressent parmi les braises de sa colère percer une pointe d'affection, non pas envers la fille qui se tient devant lui, mais envers celle qu'elle fait semblant d'être. Où se trouve la véritable Clarke dans tout ça ? Est-ce la Clarke qui a la mine sombre une seconde puis éclate de rire la suivante ? Celle qui trouve la moindre chose sur Terre miraculeuse, et l'embrasse comme s'il était la meilleure chose qui lui soit jamais arrivé ?

— Tu vas finir par me faire flipper à rester immobile comme ça, alors soit tu viens t'asseoir, soit tu traces ta route, dit-il d'un ton bourru.

Clarke le rejoint près du feu et pose son sac à terre avant de s'asseoir avec précaution. Un vent frais siffle à travers les arbres et elle ramène ses genoux contre sa poitrine tandis qu'un frisson lui parcourt l'échine. Hier encore, il l'aurait prise dans ses bras pour la réchauffer, mais maintenant, ils pendent le long de son corps comme s'ils étaient de plomb. Il n'est pas sûr de vouloir qu'elle reste. Mais il n'a pas envie qu'elle parte non plus.

Ils passent l'heure qui suit à regarder les flammes qui dansent, le silence seulement troublé par les crépitements occasionnels et le vent qui souffle au-dessus de leur tête.

CHAPITRE 20

Glass

La situation est cauchemardesque. Même à ses heures les plus sombres, Glass ne s'est jamais imaginé devoir à ce point jouer des coudes contre ses propres voisins, les gens parmi lesquels elle a grandi, pour espérer se garantir une place à bord de la capsule avant eux. Lorsqu'elle dépasse une de ses anciennes tutrices qui tire avec difficulté un gros sac, elle lui crie de l'abandonner et de se dépêcher, mais ses paroles sont noyées dans le chaos de bruits de pas, de sanglots et de vociférations.

Plus loin dans le couloir, le père de Cora se dresse contre la marée humaine, scrutant la foule avec un regard paniqué pour y repérer sa femme et sa fille. Glass le voit les appeler de toute sa puissance vocale, tout en clignant frénétiquement des yeux pour les contacter via son écran rétinien. Mais ses efforts restent vains. Le réseau a planté, rendant leurs équipements inutiles.

Le temps qu'ils descendent les escaliers et parcourent le corridor qui mène à l'aire d'embarquement, la foule devient si compacte qu'ils ne peuvent presque plus bouger. Luke fait de son mieux pour ouvrir la voie le long du mur en tirant Glass et Sonja à sa suite. Glass grimace en heurtant un homme qui tient quelque chose entre les bras. À le voir s'y accrocher avec tant de précautions, Glass pense tout d'abord que c'est un bébé, mais en se retournant, elle s'aperçoit qu'il s'agit d'un violon. Elle se demande si l'homme est l'un des rares musiciens à bord, ou simplement un amateur de musique qui a été chercher cette relique dans son caisson sous vide, le seul objet qu'apparemment il ne peut se résoudre à abandonner derrière lui.

Une bonne partie des gens massés là ne sont pas originaires de *Phoenix*, mais au vu de la situation, cela n'a plus aucune importance. Ces gens ne sont plus ni Phoeniciens, ni Arcadiens, ni Waldénites. Ce sont des êtres humains terrifiés et désespérés qui font tout ce qu'il est en leur pouvoir pour s'échapper du vaisseau en perdition.

Jusqu'à récemment, l'idée que la Colonie puisse connaître une défaillance majeure préoccupait Glass autant que la perspective de

l'explosion du Soleil, quelque chose dont elle savait que ça allait se produire, mais longtemps après qu'elle aurait rendu l'âme. Elle se souvient que quand elle avait onze ans, le tuteur leur avait fait étudier le fonctionnement interne du vaisseau. Un membre du corps des ingénieurs les avait guidés au cœur de la salle des machines, leur montrant avec une fierté apparente le système de ventilation et la série de sas qui le sécurise. Tous ces générateurs et ces tuyauteries lui avaient paru tellement solides, tellement reluisants, tellement invincibles... Que s'était-il donc passé entre ce jour-là et aujourd'hui ?

Une clameur se fait entendre au bout du couloir devant eux, relayée en cris joyeux par la foule jusqu'à leur parvenir.

— Quelqu'un a dû réussir à ouvrir la porte d'accès à l'aire d'embarquement, dit Luke.

— Tu crois que c'est le vice-chancelier ? lui demande Glass.

Personne ne sait trop qui assume les responsabilités en ce moment et de qui les gardes reçoivent leurs ordres. Certains d'entre eux, toujours en uniforme, ont déserté leur poste et sont venus se mêler à la longue file des candidats au départ. La tension est à son comble et il ne manque pas grand-chose pour que ça tourne à l'hystérie.

Une soudaine poussée par derrière surprend Sonja qui trébuche et se tord la cheville.

— Oh, non ! gémit-elle en traînant la jambe derrière elle, les yeux remplis de douleur et de panique.

— Luke ! s'exclame Glass en le tirant par la manche, je crois que maman s'est blessée.

— Ça ira, insiste Sonja, les mâchoires serrées. Continuez, je vous rattraperai.

— *Non !* dit Glass, soudain gagnée par une inquiétante impression de déjà-vu. Alors qu'elle avait neuf ou dix ans, il y avait eu un exercice d'évacuation sur *Phoenix*. Tout avait été soigneusement planifié. Ainsi, lorsque l'alarme avait retenti, les enfants étaient sortis de leur classe en file indienne pour se rendre à l'aire de décollage. La plupart des enfants étaient surexcités à l'idée de pouvoir sauter une bonne heure de tutorat, mais Glass, elle, trouvait toute cette opération terrifiante. Le Conseil était-il vraiment prêt à envoyer des enfants sur Terre *sans leurs parents* ? Qu'est-ce que ça ferait de partir sans même pouvoir dire au revoir ? Ces pensées avaient suffi à la faire fondre en larmes ; heureusement, seul Wells l'avait vu pleurer et, ignorant les gloussements et les moqueries, il lui avait pris la main et l'avait tenue jusqu'à la fin de l'exercice.

Luke parvient à ménager un petit espace dans un renforcement du couloir et y fait asseoir Sonja.

— Tout va bien se passer, la rassure-t-il, montrez-moi où ça vous fait mal.

Elle désigne d'un doigt l'endroit précis et Luke esquisse une grimace.

— Bon, le mieux, c'est que je vous porte.

— Mon Dieu, murmure Glass en s'efforçant de ne pas céder à la panique.

Leur brève pause leur a déjà fait perdre beaucoup de places dans la ruée anarchique vers les capsules et ils ne peuvent plus se permettre de traîner.

— Luke ? appelle une autre voix à proximité.

Glass se retourne et découvre Camille qui les regarde. Elle a le visage rouge de l'effort fourni et les cheveux plaqués par la sueur.

— Tu es là ? Tu as réussi à sortir de *Walden* ! s'exclame-t-elle.

Sans accorder un regard de plus à Glass, Camille prend Luke dans ses bras avant d'essayer de prendre sa main.

— Les capsules sont en train de se remplir à vitesse grand V. Il faut qu'on accélère, viens avec moi ! l'enjoint-elle.

Les traits de Luke se détendent tandis qu'il adresse un sourire de soulagement à son ex-petite-amie, cette amie d'enfance qu'il connaît depuis aussi longtemps que Glass connaît Wells.

— Camille, tu es saine et sauve ! s'exclame-t-il. Quand Glass m'a dit ce que tu avais fait, j'ai... et puis non, laisse tomber, on n'a pas le temps pour ces histoires. Vas-y, on te rejoindra dans quelques minutes.

Camille regarde successivement Luke, Glass puis Sonja, et son visage s'assombrit.

— Il faut que tu y ailles maintenant, dit-elle à Luke, tu n'y arriveras jamais à temps si tu dois t'occuper de ces deux-là !

— Je ne les abandonnerai pas ! rétorque-t-il d'un ton qui s'est soudain durci.

Camille reporte brièvement le regard sur Glass, mais avant de pouvoir ajouter quoi que ce soit, elle se fait bousculer par un homme large d'épaules. Luke la retient in extremis. Dès qu'elle est remise d'aplomb, elle pose une main sur son bras, et, les yeux dans les yeux, lui dit :

— Attends, Luke, sérieusement ? Cette fille ne mérite vraiment pas que tu meures pour elle !

Malgré le niveau sonore de la foule, Glass ne perçoit que trop bien le venin qui enrobe ces mots.

Luke secoue la tête comme s'il voulait expulser ces paroles de sa tête, mais alors qu'il lance un regard d'incompréhension vers Camille, Glass sent la peur l'envahir. Camille veut que Luke l'accompagne, et Camille ne recule devant rien pour obtenir ce qu'elle souhaite.

— Tu ne la connais pas, tu ne sais pas ce qu'elle a fait, poursuit Camille.

Glass la fusille du regard. Elle ne va tout de même pas oser révéler

le secret de Glass, si ? Pas ici, pas maintenant ! Pas après que Glass l'a aidée à se réfugier sur *Phoenix* ! Toutes deux ont conclu un marché. Les petits yeux noirs de Camille ne trahissent rien de ce qu'elle s'apprête à dire ou à faire.

— Je ne sais pas de quoi tu veux parler exactement, mais je l'aime. Je n'irai nulle part sans elle.

Sur ces mots, Luke prend la main de Glass et lui donne une petite pression pour la rassurer avant de se retourner vers Camille.

— Je suis désolé de te voir bouleversée comme ça, tu sais, je n'ai jamais voulu te faire souffrir, mais je pense que le moment est mal choisi pour...

Camille le coupe en lâchant un petit rire amer.

— Quoi ? Tu crois que c'est parce que tu m'as plaquée pour te remettre avec elle ?

Dans la courte pause qui suit les paroles de Camille, Glass sent son cœur se contracter de manière douloureuse dans sa poitrine.

— Tu ne t'es jamais posé de questions sur ce qui était arrivé à Carter ? Tu ne t'es jamais demandé quelle Infraction sortie de nulle part il avait commise ? reprend Camille.

— Qu'est-ce que tu peux bien savoir à ce sujet ? lui demande Luke avec une expression indéchiffrable.

— Il s'est fait arrêter pour violation des lois de population. Apparemment, une certaine fille de *Phoenix* l'aurait accusé d'être le père de son enfant non enregistré.

À côté d'eux, une femme qui tient un nourrisson dans les bras jette un regard à Camille avant de poursuivre son chemin.

— Non, souffle Luke.

Son étreinte se resserre sur le bras de Glass. Tout autour d'eux, la foule continue de se hâter vers les capsules, ignorante du drame qui se joue à quelques pas. Glass, elle, est paralysée.

— Ils ne se sont même pas embêtés à faire un test de paternité, à ce que j'ai entendu. Ils ont pris la petite pute au mot. J'imagine qu'elle voulait protéger le vrai père. Mais sincèrement, quel genre de personne irait faire un truc dégueulasse comme ça ?

Luke se tourne alors vers Glass, le choc le disputant à la douleur dans ses yeux.

— C'est pas vrai, hein ? Glass, dis-moi que ce n'est pas vrai !

Glass garde le silence. Elle n'a pas besoin de parler. La vérité se lit sur ses traits.

— Oh, mon Dieu, chuchote-t-il avec un mouvement de recul avant de fermer les paupières. Tu n'as pas... tu leur as dit que c'était *Carter* ?

Ses yeux se rouvrent, empreints d'une fureur froide pire que tout ce que Glass aurait pu s'imaginer.

— Luke... Je..., commence-t-elle, mais les mots restent bloqués

dans sa gorge.

— Tu as fait tuer mon meilleur ami, dit Luke d'une voix qui sonne terriblement creux, comme s'il avait déjà dépensé toutes ses réserves d'émotion. C'est à cause de toi qu'il est mort !

— Je n'avais pas le choix. Je l'ai fait pour te *sauver la vie* ! se défend Glass, sachant, à peine les mots sortis de sa bouche, que ce n'était pas la chose à dire.

— J'aurais préféré mourir, dit-il d'une voix trop calme. Plutôt mourir à sa place que de laisser un innocent porter le chapeau pour moi.

— Luke, s'étrangle Glass en tendant le bras vers lui.

Mais il est déjà hors de portée, parti d'un pas décidé vers l'aire de décollage, laissant les doigts de Glass se refermer sur du vide.

CHAPITRE 21

Wells

— Désolé pour ce qui vient de se passer, dit Wells à Sasha dans un soupir.

Il n'a pas été tant surpris que ça lorsque lui et les autres sont tombés sur Clarke et elle dans les bois, toutes deux très probablement en route vers le campement des Nés-Terre. Il n'arrive même pas à en vouloir à Clarke. Elle ne faisait que ce que lui-même aurait dû faire. Il lui a fallu faire appel à toute sa volonté pour toiser Graham d'un regard condescendant et lui ordonner ainsi qu'à ses acolytes de rejoindre le camp.

— Je me charge d'elle. Graham, ça pourrait te faire du bien d'aller faire un peu trempette. Tu as dû le sentir passer, lui a-t-il dit en jetant un coup d'œil appuyé à son entrejambe, sciemment visé par Sasha.

L'un des autres garçons avait ricané, puis la petite bande avait échangé des regards hésitants avant de se diriger vers le cours d'eau. Sans rien ajouter, Wells avait reconduit Sasha vers la clairière, attendant d'avoir lâché les autres.

— Je suis désolé pour tout, poursuit-il. (Il sait que ses mots ne suffisent pas, mais cela le soulage tout de même de les prononcer.) Nous aurions dû te libérer depuis longtemps.

Garder Sasha prisonnière avait fait sens au début, mais à présent, la vue des marques aux poignets de Sasha l'emplit de culpabilité et de regret. Si la capsule suivante devait atterrir maintenant et que son père en sortait, qu'en penserait-il ? Que dirait-il à Wells en découvrant qu'il a purement et simplement kidnappé la première Née-Terre qu'il a croisée ? Prendrait-il son fils pour un fou ou pour un héros ? Pour un lâche ? Un criminel ?

— T'en fais pas, répond Sasha en dévisageant Wells d'un regard interrogateur. En même temps, reprend-elle, j'ai bien cru pendant un moment que tu étais fou furieux pour de bon. (Sa voix descend dans les graves pour l'imiter – sans grande ressemblance.) *Je me charge d'elle.*

— Pourquoi serais-je furieux ?

Sasha marque un temps d'arrêt avant de répondre. Le ciel

crépusculaire les enveloppe d'une chaude lueur orangée et les derniers rayons qui filtrent à travers les frondaisons font ressortir le vert de ses yeux.

— Parce que je suis censée être ta prisonnière.

Embarrassé, Wells détourne le regard.

— Je suis désolé. Je me suis laissé emporter. On a tous eu tellement peur après ce qu'il est arrivé à Asher et à Octavia, je n'ai pas su quoi faire d'autre sur le moment.

— Je comprends, dit-elle doucement.

Tous deux se sont arrêtés, et bien que la lumière décline rapidement, Wells n'est pas du tout pressé de retourner à la clairière.

— Tu veux faire une petite pause ? propose-t-il en indiquant un tronc recouvert de mousse à quelques pas d'eux.

— Avec plaisir.

Ils s'asseyent et, pendant un long moment, aucun des deux ne brise le silence. Wells regarde droit devant lui, contemplant les arbres jusqu'à ce que leurs contours se brouillent dans la pénombre. Il tourne alors la tête vers Sasha et s'aperçoit qu'elle l'observe avec une expression qu'il n'a pas vue depuis longtemps. En tout cas pas depuis que Clarke et lui se retrouvaient sur le pont d'observation pour se raconter les détails de leur journée respective, sachant qu'ils n'avaient personne d'autre au monde avec qui ils souhaitaient les partager.

— Ce n'est pas ta faute, dit Sasha. Tu as pris la décision qui te semblait la meilleure pour protéger le reste du groupe. Ce n'est jamais facile de trancher dans ce genre de situations. J'en sais quelque chose. Et je sais aussi faire la différence entre Wells le leader, et Wells le garçon.

— C'est marrant que tu dises ça, réagit Wells, surpris.

— Que je dise quoi ?

— Que tu vois la différence entre moi en tant que chef et en tant que personne.

— J'ai utilisé le mot *garçon*, me semble-t-il, le corrige Sasha, mais Wells entend bien le sourire dans sa voix.

Au-dessus d'eux, les bourgeons de l'un des étranges arbres émettent une lueur rosée, comme si les pétales naissants s'accrochaient aux derniers rayons de soleil.

— Eh bien, je me suis accordé une promotion.

— Une personne, c'est en effet largement mieux qu'un simple garçon, acquiesce-t-elle, faussement sérieuse. Mais je ne suis pas sûre que les deux appartiennent vraiment à la même espèce.

Il tend la main et tire malicieusement sur l'une des mèches noires qui descendent en cascade sur ses épaules.

— Je n'ai moi-même pas encore décidé si *nous* faisons partie de la même espèce.

Elle sourit et lui donne un petit coup de poing sur l'épaule avant de se rapprocher de lui sur le tronc.

— Et tu ne m'as pas dit ce qu'il y avait de marrant, lui rappelle-t-elle.

Wells a en effet déjà presque oublié le point de départ de leur discussion, tant il est perdu dans sa contemplation, hypnotisé par les yeux de la jeune fille qui semblent luire dans la faible lumière.

— Ah, c'est juste que je pensais toujours à mon père en ces termes-là. Il y avait le chancelier, et il y avait mon père. J'avais parfois l'impression que c'était deux entités totalement séparées.

— Je vois très bien ce que tu veux dire, dit Sasha. Ton père sera très fier de toi quand il descendra à son tour.

Si il descend, se dit Wells intérieurement tandis qu'une douleur familière se réveille dans son estomac.

— Regarde, s'exclame soudain Sasha, le coupant dans sa réflexion et montrant du doigt la première étoile intrépide qui vient de faire son apparition dans le ciel crépusculaire. Il faut que tu fasses un vœu !

— Un vœu ? répète Wells, se demandant s'il a correctement entendu.

— Tu es censé faire un vœu quand tu vois apparaître la première étoile.

Wells la regarde pour voir si elle plaisante, mais il n'y a aucune trace de moquerie sur ses traits. Cela doit être une coutume de Née-Terre. Si les étoiles pouvaient accorder des vœux aux Colons dans l'espace, sa vie aujourd'hui serait bien différente. Sa mère serait toujours de ce monde et son père n'aurait jamais été touché par une balle.

N'ayant rien à perdre, il ferme les yeux. Il commence à formuler le vœu de voir son père le rejoindre sur Terre, avant de réaliser ce que le chancelier en penserait. *Non nobis solum nati sumus*. Il se reprend donc et énonce mentalement : *Je souhaite que Bellamy retrouve Octavia et que nous puissions vivre en paix avec les Nés-Terre*.

Il rouvre les yeux et voit que Sasha arbore un petit sourire.

— Tu veux savoir le vœu que j'ai fait ? lui demande-t-il d'un ton taquin. Mais Sasha secoue vigoureusement la tête.

— Oh, non ! Il ne faut jamais révéler la teneur de ses vœux, ils doivent rester secrets !

Wells en connaît un rayon en matière de secrets, après tout, il a appris auprès des meilleurs.

Wells n'arrive pas à se sortir de la tête le mensonge de son père. Il a passé toute la semaine suivant son anniversaire à espionner les moindres faits et gestes du chancelier en espérant qu'un petit détail lui fasse comprendre pourquoi il avait menti le soir de son anniversaire, qu'il avait raté sous le faux prétexte d'une réunion du Conseil. Mais rien ne vient le trahir. Le père de Wells part toujours au

bureau à la même heure, avant même que les lumières circadiennes ne se mettent en marche pour chasser les ombres des couloirs déserts. De même, il revient toujours à temps pour déposer un baiser sur la joue de sa femme avant qu'elle n'aille se coucher – elle est très fatiguée ces derniers temps –, questionnant ensuite Wells sur ses devoirs d'école. Sa mère aime dire en plaisantant que « Comment as-tu réussi ton contrôle de maths ? » équivaut dans le langage du chancelier à « Je t'aime, mon fils, et je suis fier de ce que tu accomplis ». Wells sait en plus que son père travaille vraiment tard dans son bureau, parce qu'à plusieurs reprises il est allé discrètement poser l'oreille contre la porte. Et chaque fois, ses battements de cœur erratiques se sont calmés lorsqu'il entendait les membres du Conseil débattre d'une voix plus ou moins lasse, ou le bruit caractéristique de la tasse de thé de son père reposée dans sa soucoupe.

Alors pourquoi ne parvient-il pas à chasser de son cerveau l'impression que son père leur cache quelque chose, quelque chose de grave ?

Le temps que revienne le Jour de l'Unité, Wells ne réussit plus à regarder son père dans les yeux sans ressentir un malaise grandissant. Wells a toujours détesté cette cérémonie : il est obligé de rester debout entre ses parents toute la matinée en faisant semblant de ne pas s'ennuyer tandis que défilent devant lui des enfants de *Walden* et d'*Arcadia*.

Aussi longtemps qu'il s'en souviendra, Wells a toujours passé ces matinées à discrètement contempler les bourgeons qui ornent les branches de l'Arbre d'Éden. En se mettant juste dans le bon angle, il parvenait à s'imaginer en explorateur dans une forêt remplie de dangers. Il devait parfois se battre contre un tigre affamé ; d'autres fois, il lui fallait construire un radeau pour naviguer sur un fleuve déchaîné.

Mais cette année, il n'arrive pas à décrocher ses yeux de son père. Le chancelier qui normalement arbore le même sourire neutre tout du long de la cérémonie a cette fois les yeux rivés sur l'un des orphelins du Centre d'accueil de *Walden*. Ça lui ressemble tellement peu que Wells se surprend à lui adresser la parole.

— Alors, tu me dis ce qui se passe ?

— De quoi parles-tu donc ? lui demande son père en lui accordant un bref regard dédaigneux avant de le reporter sur les orphelins qui commencent à réciter le poème appris pour l'occasion.

Wells sent la colère monter en lui.

— Qu'est-ce que tu nous caches ? siffle-t-il entre ses dents.

Cette fois, le chancelier pose longuement les yeux sur son fils.

— Je n'ai aucune idée de ce dont tu veux parler, dit-il en détachant bien toutes les syllabes. Maintenant tiens-toi bien et tais-toi avant de nous mettre ta mère et moi dans l'embarras.

Son ton a beau être brusque comme à l'habitude, Wells décèle quelque chose de différent dans le regard de son père. Quelque chose qui ressemble à de la peur.

— Tu pourras me le révéler si jamais il se réalise, chuchote Sasha. Elle est si proche de lui que Wells sent son souffle lui caresser la joue.

— Comment ? demande Wells, abasourdi.

— Ton vœu ! Il s'est déjà réalisé ?

— Oh ! s'exclame-t-il, confus. Il est censé se réaliser immédiatement ? Parce que le mien risque de prendre un petit bout de temps avant de devenir réalité.

— Je vois, répond-elle avec un soupçon d'amertume dans la voix,

ce qui ne fait que le rendre encore plus confus.

— Qu'est-ce que tu as souhaité, toi ?

Sasha se penche alors sur lui et l'embrasse.

Wells hésite un instant, un million de pensées entrant en collision dans son cerveau, mais lorsque les mains de Sasha viennent se poser sur sa taille, toutes ses pensées s'évaporent comme par enchantement. Il l'attire contre lui et se perd dans le baiser. Elle finit par détacher ses lèvres et pose sa bouche contre son oreille.

— C'était ça, mon vœu, susurre-t-elle.

Il lui écarte délicatement une mèche tombée devant ses yeux.

— Eh bien, je suis ravi qu'il se soit réalisé.

Il a l'impression qu'il pourrait rester des siècles dans ces bois avec Sasha. Il ne désire rien aussi ardemment que de passer la nuit à regarder les étoiles éclore les unes après les autres afin d'utiliser chaque scintillement argenté comme prétexte pour l'embrasser à nouveau.

Mais bien entendu, ce n'est pas une véritable option. *Nous ne sommes pas nés que pour nous seuls.* Wells ne peut pas abandonner les autres après les horreurs de cette journée. Il faut qu'il rentre au campement pour aider à enterrer Priya, pour reconforter tous ceux qui ne réussiront pas à trouver le sommeil. Mais aussi pour refréner les instincts de vengeance que certains ne manqueront pas de ressentir.

— Tu dois y aller, dit Wells d'une voix chargée d'émotion.

— Y aller ?

— Oui, reprend-il, d'un ton plus ferme. Rentre chez toi, comme tu voulais le faire avec Clarke. Tu n'es pas en sécurité avec nous. Tu as vu de quoi Bellamy était capable et je sais que Graham est loin d'avoir dit son dernier mot. (Wells attrape la main de Sasha.) Tu peux rentrer seule d'ici sans problème ?

— Chez moi, répète-t-elle d'un air songeur avant d'adresser à Wells un sourire empreint de tristesse. Ça ira, je te remercie.

Elle se penche à nouveau sur lui, déposant cette fois un rapide baiser sur ses lèvres. Elle se lève ensuite et disparaît rapidement dans l'obscurité.

Si ses lèvres ne le picotaient pas encore, Wells pourrait bien croire avoir rêvé cet épisode.

CHAPITRE 22

Bellamy

Malgré le crépitement des flammes, Bellamy trouve vite le silence insupportable.

Il est démangé par l'envie de lui demander pourquoi elle a fait ça. Pourquoi avoir menti au sujet de Lilly ? Mais chaque fois qu'il tente le passage des idées aux mots, ceux-ci meurent avant d'avoir franchi ses lèvres.

N'en pouvant plus, il ramasse son arc, quelques flèches, et part en quête de gibier pour leur dîner. Le temps qu'il revienne avec un lapin sur l'épaule, il voit que Clarke a déroulé leurs sacs de couchage. C'est avec un mélange de déception et de soulagement qu'il remarque qu'elle les a placés à bonne distance l'un de l'autre.

Le crépuscule a progressivement laissé place à la nuit et la vue du feu lui réchauffe le cœur. Clarke est assise par terre, tournant et retournant une montre entre ses mains. Il se demande où elle l'a trouvée, et si cette montre a quelque chose à voir avec ce qu'elle lui a dit au sujet de ses parents et de la première expédition sur Terre. La lueur des flammes danse sur son visage, faisant entrapercevoir à Bellamy ce qui lui semble être une larme perlant sur la joue de Clarke. Toutefois, lorsqu'elle prend la parole, son ton ne laisse rien transparaître.

— Merci, dit-elle en désignant le lapin du menton et en s'essuyant furtivement les yeux du revers de la manche.

Bellamy hoche la tête sans rien dire et se met en devoir de dépecer l'animal. Il a le coup de main maintenant et il ne tarde pas à embrocher les morceaux de chair sur une branche taillée au préalable.

— Tu veux que je fasse griller la viande ? propose Clarke.

— C'est bon, je sais faire, répond Bellamy en faisant la grimace tandis que des gouttelettes de graisse lui sautent au visage.

— Et dire que pendant tout ce temps, j'ai cru que ton job était uniquement d'être le beau gosse de service.

— Quoi ? demande Bellamy en relevant vivement la tête sans se rendre compte qu'une des cuisses vient de tomber sur le feu.

— Désolée, s'excuse immédiatement Clarke. Je blaguais. Tout le monde sait parfaitement que sans toi, on serait tous morts de faim à l'heure qu'il est.

— Non, je parlais pas de ça, dit Bellamy en ramassant la cuisse de lapin presque calcinée du bout de son bâton. *J'ai cru que ton job était uniquement d'être le beau gosse de service.* Tu m'as juste fait penser à... à un truc.

Il parle tellement bas que Clarke n'a probablement même pas entendu la fin de sa phrase, mais peu importe. Il préfère se souvenir en paix.

— Allez, halète Bellamy en tirant Lilly derrière lui au détour d'un couloir.

Ils s'arrêtent pour reprendre leur souffle.

— Tu tiens le choc ?

Elle fait oui de la tête, trop hors d'haleine pour parler.

— Il... faut... qu'on... reparte, anhèle Bellamy.

C'était stupide de sa part de vouloir amener Lilly sur *Phoenix*. Mais il sera largement pire que stupide s'il ne parvient pas à l'en faire sortir.

Il sera un meurtrier.

Il aurait dû planifier. Il aurait dû penser aux aspects pratiques. Mais l'envie teintée de nostalgie qu'il décèle dans son regard chaque fois qu'ils parlent de livres lui a fait oublier le bon sens le plus élémentaire. Elle désire plus que tout au monde retourner à la bibliothèque de *Phoenix* depuis qu'elle l'a visitée lors d'une excursion quand elle était à l'école élémentaire.

Le bruit cadencé de bottes en approche les fait sursauter. Qu'est-ce qu'il lui a pris d'infiltrer Lilly en douce sur *Phoenix* ?

— Vaut mieux qu'on laisse le bouquin et qu'on se tire en courant, dit Bellamy en reprenant un pas rapide. C'est ce qui compte pour eux, s'ils le récupèrent, ils nous laisseront sans doute tranquilles après.

Lilly serre le gros volume plus fort contre sa poitrine. Il est relié avec du cuir vert, une couleur qui s'accorde si bien avec sa chevelure rousse flamboyante.

— Jamais de la vie ! s'insurge-t-elle. Ça fait des *années* que je cherche ce livre. Il faut à tout prix que je sache si elle finit avec le garçon qui l'a surnommée « Carotte ».

— Si ce type a un peu de jugeote, il ira se trouver une blonde. Les rousses sont une telle source d'emmerdes, rigole Bellamy en tendant une main vers le livre. Donne-le-moi, ce bouquin pèse la moitié de ton poids... Carotte.

Elle s'exécute en lui jetant un regard malicieux.

— C'est pas trop tôt ! Je commençais à croire que ton job était uniquement d'être le beau gosse de service !

Bellamy lui répond par un large sourire, mais avant qu'il ouvre la bouche, des cris leur parviennent.

— Par ici ! Je les ai vus emprunter ce couloir !

Bellamy et Lilly se remettent à sprinter comme des dératés.

— Là, droit devant ! crie un de leurs poursuivants.

— Oh, mon Dieu ! halète Lilly, ils vont nous rattraper !

— Tu parles, rétorque Bellamy en lui prenant la main et en accélérant encore.

Ils tournent à nouveau et Bellamy avise une alcôve sous la cage d'escalier vers laquelle il tire Lilly. Il dépose le livre et enveloppe son amie tremblante dans ses bras, se serrant au maximum contre le mur, dans l'espoir que les gardes

passent sans les voir. Lilly ferme les yeux tandis que cris et bruits de bottes se rapprochent.

Mais ils finissent par s'éloigner au bout d'une minute. Bellamy laisse passer encore un peu de temps pour ne prendre aucun risque, puis exhale longuement.

— C'est bon, chuchote-t-il à l'oreille de Lilly en caressant ses longs cheveux roux. On va s'en sortir.

— Je ne peux pas être condamnée à l'isolement, dit-elle d'une voix blanche. Elle tremble toujours comme une feuille.

— Je te promets que tu n'iras pas, la rassure-t-il en la serrant encore plus fort. Je ne les laisserai pas.

— Mieux vaut encore mourir plutôt qu'être prisonnière !

— Ne raconte pas des trucs comme ça, la gronde doucement Bellamy. Je te promets que je ne les laisserai pas toucher à un seul de tes cheveux.

Lilly lève sur lui des yeux embués de larmes et hoche la tête. Bellamy se penche et dépose un baiser sur son front brûlant avant de répéter son serment une nouvelle fois.

— Je te le promets.

Il se tourne vers Clarke. Les genoux ramenés contre la poitrine, elle est toujours en train de tripoter son bracelet-montre.

— Elle t'a fait promettre, c'est ça ?

Clarke lève les yeux, surprise d'entendre le son de sa voix. Il lui faut un peu de temps pour comprendre à qui elle fait référence, et elle finit par hocher lentement la tête.

— Elle t'a fait promettre de... mettre fin à ses souffrances.

— Oui, souffle Clarke – elle prend une profonde inspiration avant de poursuivre. Elle était au bout du rouleau. Non seulement elle ne supportait plus de souffrir, mais elle détestait encore plus le fait de ne plus être maîtresse de son corps. Elle ne voulait plus être retenue prisonnière dans ce laboratoire.

La note de douleur qui perce dans la voix de Clarke résonne étrangement avec celle qui pulse dans son propre corps.

Clarke n'est pas en train de mentir, réalise-t-il soudain. La Lilly qu'il a toujours connue était forte, bien sûr, mais supplier Clarke de mettre un terme à ses souffrances était en soi un acte de courage et de force. La Lilly qu'il a toujours connue aurait en effet préféré la mort à son état de cobaye impuissant.

Et Bellamy n'a pas pris le temps d'envisager combien ça a dû être dur pour Clarke, qu'une amie lui demande un service comme ça. Jamais il ne pardonnera au vice-chancelier, ni à tous les autres responsables de ces expériences atroces qui ont eu raison de la vie de Lilly. Mais il se rend compte maintenant que ce n'est pas la faute de Clarke. Elle a aimé Lilly autant qu'il l'a aimée, lui. Elle l'a suffisamment aimée pour accéder à sa terrible requête.

Bellamy se lève et va s'asseoir à côté de Clarke.

— Je m'excuse pour toutes les horreurs que je t'ai dites, soupire-t-il, les yeux rivés sur le feu.

— Ce n'est pas la peine, réplique-t-elle, j'en ai mérité une bonne partie.

— Non, tu n'en méritais pas un seul mot, souffle-t-il en entrelaçant ses doigts à ceux de Clarke. Et moi je ne mérite pas ton pardon.

— Bellamy, dit-elle d'un ton qui le fait la regarder. On a tous fait des choses dont nous ne sommes pas fiers...

Ses sourcils se froncent et Bellamy se demande si elle est en train de penser à Wells.

— Je sais, mais...

— À partir de maintenant, je ne veux plus t'entendre parler, décrète-t-elle en plaquant ses lèvres contre les siennes.

Bellamy ferme les yeux et délègue à ses lèvres la lourde tâche de transmettre tout ce qu'il est trop stupide – ou têtue – pour mettre en mots.

Il mordille délicatement la lèvre inférieure de Clarke. *Je suis désolé.*

Il fait courir ses lèvres sur la peau douce de son cou. *J'ai été stupide.*

Il dépose des petits baisers le long de sa clavicule. *Je te désire.*

La respiration de Clarke devient plus rauque, et elle frémit à chaque nouveau baiser.

Il mordille le lobe de son oreille puis va explorer sa nuque. *Je t'aime.*

Mais cela ne suffit pas. Il veut qu'elle l'entende le dire à voix haute. Il veut prononcer ces mots à voix haute. Bellamy recule et prend le visage de Clarke entre ses mains.

— Je t'aime, chuchote-t-il, ses yeux perdus dans le regard ardent de Clarke où se reflètent les flammes, mais autre chose aussi.

— Moi aussi, je t'aime.

Bellamy l'embrasse à nouveau, avec plus de vigueur cette fois, répétant mentalement ces mêmes mots chaque fois que ses lèvres parcourent un nouveau centimètre carré de peau vierge. Au son des crépitements du feu, il place une main derrière sa nuque et la couche sur le sol.

CHAPITRE 23

Clarke

Clarke a la tête posée sur la poitrine de Bellamy et se demande comment elle peut se sentir si bien, allongée à même le sol au milieu de la nuit. En temps normal, elle serait en train de grelotter sous sa mince couverture, mais la chaleur qui l'a envahie lorsque Bellamy l'a prise dans ses bras ne s'est pas dissipée.

Les paupières de Bellamy sont closes, mais toutes les deux ou trois minutes, il resserre son étreinte, lui embrasse la joue ou passe sa main dans sa chevelure. Le feu s'est éteint et la seule lumière qui leur parvient est celle de la poignée d'étoiles qui transpercent les frondaisons touffues.

Clarke se tourne de l'autre côté, son dos contre la poitrine de Bellamy. Il la serre de plus belle dans ses bras, mais son mouvement semble davantage tenir du réflexe cette fois. Elle comprend à la régularité de sa respiration qu'il s'est endormi.

Une lueur vacillante lui fait des clins d'œil dans les ténèbres. Le feu ne serait-il pas totalement éteint ? Mais cette lueur semble provenir de plusieurs centaines de mètres, non loin de la formation rocheuse qui fait saillie sur le flanc de la colline.

Le cœur battant, Clarke se retourne vers Bellamy.

— Hé, lui chuchote-t-elle à l'oreille, réveille-toi. (Voyant que ça ne fonctionne pas, elle lui secoue doucement l'épaule.) Bellamy.

Sa tête bascule et il laisse échapper un ronflement sonore.

— Bellamy ! dit-elle en se libérant du poids de son bras pour se redresser.

Ses yeux s'ouvrent d'un coup.

— Quoi ? demande-t-il, groggy de sommeil. Qu'est-ce qui se passe ?

Lorsqu'il voit l'expression de Clarke, il sort de sa torpeur et s'assied à son tour.

— Ça va ?

Clarke pointe le doigt vers la source de lumière.

— C'est quoi à ton avis ?

— J'en ai aucune idée, dit-il, les yeux plissés.

Il ramasse son arc, qu'il avait pris soin de laisser à portée de main et se met debout.

— Allons voir ce que c'est.

Clarke saisit la main qu'il lui tend et se lève.

— Attends un peu, on n'a même pas de plan !

— Un plan ? Mais si : notre plan c'est d'aller voir ce que c'est, réplique-t-il en souriant. Allez, fais pas ta trouillardarde.

Ils se faufilent entre les arbres sans perdre la lumière des yeux, celle-ci gagnant en intensité à mesure qu'ils s'en rapprochent. C'est de la lumière *électrique*, réalise Clarke en voyant le halo parfaitement sphérique qui projette une chaude lumière jaune sur les rochers et les arbres environnants.

— Clarke, l'appelle doucement Bellamy, la gorge nouée par l'angoisse. Je suis plus trop sûr que ce soit une bonne idée. On ferait peut-être mieux de revenir sur nos pas. Ou au moins attendre le lever du soleil.

— Hors de question, réplique Clarke.

Maintenant qu'ils sont à deux doigts de lever le mystère, il lui faut à tout prix savoir de quoi il s'agit. Elle serre la main de Bellamy dans la sienne et l'entraîne.

La source de cette lumière chaude a une certaine qualité métallique, et, en se mettant sur la pointe des pieds, Clarke distingue en effet une ampoule enfermée dans une sorte de cage à barreaux, comme si la lumière était une créature susceptible de s'échapper.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ! chuchote Bellamy à côté d'elle. Elle peut tout de même pas être en marche depuis l'Exode, si ?

— Impossible, le filament aurait brûlé depuis belle lurette, répond-elle avant de lâcher un petit cri étranglé.

— Qu'y a-t-il ? demande-t-il aux aguets.

La formation rocheuse s'avère en fait bien plus que cela : il y a des marches taillées dans la roche et qui s'enfoncent à l'intérieur même de la colline. Clarke n'hésite pas une seule seconde et s'y dirige d'un pas décidé.

Malgré l'aura jaunâtre de l'ampoule, elle remarque que Bellamy a pâli d'un coup.

— Clarke ! Je t'interdis d'aller là-dedans avant qu'on ait une idée de ce qui s'y cache.

Elle l'ignore superbement et se penche sur ce qu'elle a tout d'abord pris pour une ombre à la surface d'une des marches. Il s'agit en fait d'une plaque de métal avec une inscription dessus. Bien que les lettres soient à moitié effacées par l'usure et le temps, elles sont encore lisibles.

— Mont Weather, prononce-t-elle à voix haute.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Un souvenir se ravive en elle telle une décharge électrique et elle se redresse d'un coup.

— Je sais où nous sommes ! s'exclame-t-elle. Ils m'ont parlé de cet endroit !

— Qui ? la questionne Bellamy avec une impatience croissante. *Qui* t'a parlé de ça, Clarke ?

— Mes parents, répond-elle tout bas.

Les yeux écarquillés, Bellamy écoute Clarke lui raconter ce dont elle se souvient à propos du mont Weather, de la base souterraine conçue comme abri pour le gouvernement américain en temps de crise.

— Mais mes parents m'ont dit que personne n'avait pu s'y rendre à temps.

— Eh bien, peut-être que si, finalement, commente Bellamy. Peut-être que des gens ont survécu au Cataclysme en s'y réfugiant ?

Clarke opine du chef.

— J'ai même l'intuition qu'ils n'en sont jamais partis. Je pense que c'est ici que vivent les Nés-Terre, dit-elle.

Bellamy regarde les marches qui s'enfoncent dans la colline, puis se tourne vers Clarke.

— Ben alors, qu'est-ce que tu attends ? lui demande-t-il en la voyant immobile. Allons parler aux Nés-Terre.

Clarke lui prend la main, et, ensemble, ils entament leur descente dans les entrailles de la Terre.

CHAPITRE 24

Wells

Wells cherche une meilleure position contre le tronc auquel il est adossé, grimaçant tandis que ses muscles perclus de crampes protestent de douleur. L'aube est en train de poindre et il n'est pas parvenu à fermer l'œil de la nuit. Il a fini par renoncer et s'est porté volontaire pour monter la garde, ce que l'Arcadien en poste a accepté avec gratitude.

Ses yeux atterrissent sur le cimetière où un nouveau monticule de terre fraîche vient défigurer l'herbe telle une cicatrice. Wells a passé une partie de la nuit assis à côté de la tombe de Priya, qu'il a parsemée de fleurs, bien qu'il n'ait pas été aussi artiste que Molly. Mais au moins, se dit-il avec soulagement, la fièvre de Molly est bien retombée. Avant leur séparation forcée, Clarke avait demandé à Sasha d'expliquer à Wells ce qu'elles avaient découvert sur la belladone, et le seul point positif de sa journée avait été d'annoncer aux résidents de l'infirmierie qu'ils guériront dès que leur système aura expulsé le poison.

Il jette un nouveau regard à la pierre tombale de fortune qu'ils ont érigée, et la simple gravure du prénom de Priya qui l'orne. Il ne connaît même pas son nom de famille, ni ne sait pourquoi elle avait été condamnée à l'Isolement. A-t-elle eu le temps de tomber amoureuse ? Ses parents découvriront-ils un jour qu'elle est décédée ? Si les bracelets fonctionnent encore, il y a une chance pour qu'ils l'aient déjà appris. Sinon, il faudra attendre leur arrivée sur Terre. Wells imagine une femme ressemblant à Priya descendre de la capsule et balayer le comité d'accueil de ses grands yeux marron, à la recherche de la fille qui lui a été enlevée. Et tandis que d'autres parents tomberaient dans les bras de leur enfant retrouvé, Wells mènerait cette femme sur la tombe de Priya.

Une branche craque et Wells se redresse d'un bond, scrutant la lisière des bois pour y détecter un quelconque mouvement, mais ce n'est apparemment qu'un écureuil maladroit. Bien qu'il ne puisse pas l'admettre, il s'est pris un instant à espérer que ce soit Sasha.

Il sait bien que c'est idiot de sa part. Elle ne va pas apparaître par magie juste parce qu'il n'arrête pas de penser à elle. Il est en plus

persuadé d'avoir pris la bonne décision. Il fallait la laisser rentrer chez elle. Il aurait quand même dû lui demander de lui indiquer où habitaient les siens, et si elle reviendrait un jour. Il frissonne à l'idée de ne plus jamais la revoir.

Une autre pensée tourne avec insistance dans les méandres de son cerveau et refuse d'être ignorée : et si Sasha n'avait pas vraiment été sincère avec lui ? Et si leur baiser n'avait été qu'une stratégie pour qu'il la laisse partir ?

Des cris s'élèvent de la clairière, le tirant de sa réflexion. Ce ne sont pas les habituels cris matinaux du genre « touche pas à mon petit déj » ou « si t'essayes d'esquiver ta corvée d'eau, je te tue ». Wells se lève et va voir ce qui se passe, mais il pressent déjà la cause de cette agitation.

Un groupe d'une vingtaine de personnes s'est agglutiné autour de l'infirmerie, et lorsque Wells approche, ils se tournent tous à l'unisson. Si la plupart affichent de la confusion, certains sont manifestement animés par la colère.

— Elle est *partie* !? crache Graham en avançant sur Wells.

L'espace d'un instant, celui-ci envisage de jouer l'imbécile et de prétendre que Sasha s'est échappée par ses propres moyens. Mais il sait ce que son père penserait de cette attitude : un véritable chef reconnaît toujours ses erreurs, il ne rejette pas la faute sur les autres. Non pas que Wells considère que relâcher Sasha ait été une erreur...

— Tu as dit que tu la ramènerais, et en fait, tu l'as laissée partir ? fulmine Graham en dévisageant ses troupes pour voir si ses mots provoquent bien l'indignation escomptée.

— Qu'est-ce qui t'a pris, Wells ? lui demande Antonio, les yeux ronds d'incompréhension. Elle constituait notre seule monnaie d'échange avec les Nés-Terre. Ils ont déjà tué Asher et Priya. Qu'est-ce qui les retient maintenant de tous nous massacrer ?

— On ne sait même pas où habite le peuple de Sasha, ni même s'ils s'étaient rendu compte qu'on la retenait prisonnière ! Qui plus est, ce ne sont pas eux qui ont tué Asher et Priya, proteste Wells. C'est l'autre faction de Nés-Terre, ceux qui ont recours à la violence.

— C'est ce qu'*elle* t'a raconté, intervient une voix féminine.

Wells se tourne et voit Kendall qui l'observe avec un mélange de peine et de compassion.

— On a jamais eu la preuve de ce qu'elle avançait, si ?

Son expression montre clairement qu'elle pense que Wells s'est fait rouler dans la farine.

— Vas-y, aie les couilles de l'admettre ! C'est toi qui l'a libérée, siffle Graham.

— Oui, répond Wells d'un ton calme. C'est bien ce que j'ai fait. Il était juste de procéder ainsi. Elle ne savait rien à propos d'Octavia et

nous n'avions rien à gagner en la gardant ici. On ne peut pas enfermer des gens sans raison valable.

— Tu veux rire ? dit Antonio, incrédule. Son visage habituellement placide est déformé par la rage tandis qu'il englobe la foule d'un large geste du bras. Ton *père* nous a tous enfermés pour trois fois rien !

— Et alors ? demande Wells, envahi par la frustration. Vous voulez continuer à répéter les mêmes erreurs ? Nous avons la chance de pouvoir faire quelque chose de différent. Quelque chose de *mieux*.

— Arrête tes conneries, Wells, l'interrompt Graham en reniflant de mépris. On sait tous que la seule chose que tu *fasses*, c'est de te *faire* une petite pétasse mutante de Née-Terre !

La fureur que Wells réussissait tant bien que mal à contenir sature sa poitrine et il se jette sauvagement sur Graham, les poings en avant. Mais avant qu'il ait pu effacer le sourire narquois du visage de ce trou du cul, Eric et un autre Arcadien lui attrapent les bras.

— Laisse tomber, Wells, lui crie Eric.

— Vous voyez ? demande Graham, visiblement ravi, en prenant le groupe à témoin. Je crois qu'il a bien montré dans quel camp il était.

Ce ne sont pas les mots de Graham qui le blessent le plus, ce sont les expressions qui ornent les visages : la majorité du groupe semble convaincue du bien-fondé des propos de Graham et affiche un air dégoûté.

La lèvre inférieure de Kendall tremble de manière incontrôlable. Le visage d'Eric est rouge de dépit. Antonio jette sur lui un regard assassin. Wells cherche désespérément Clarke dans l'assemblée, avant de se souvenir qu'elle n'est plus là. Il a pourtant pris la bonne décision. Pourquoi ne peuvent-ils pas le comprendre ?

Mais peut-être n'était-ce pas la meilleure décision, lui chuchote une petite voix intérieure. Après tout, Wells est bien placé pour savoir que même les meilleurs chefs ne sont pas à l'abri d'une défaillance.

Après que le colonel a passé en revue l'unité de Wells, celui-ci lâche un soupir et défait le bouton du col de sa veste. Il ne lui a pas fallu longtemps pour se rendre compte que les uniformes qu'il admirait tant enfant sont ridicules dans la pratique. Ce n'est pas parce que, sur Terre, les soldats étaient habillés comme ça qu'il fallait les imiter dans l'espace.

— Ouahou ! Regardez-moi ça ! Jaha se la joue rebelle ! le chambre un des cadets de son unité. Tu sais pas ce qui arrive aux officiers qui enfreignent le code vestimentaire ?

Wells décide de l'ignorer. Là où les autres cadets semblent revigorés par leurs séances d'entraînement sur *Walden*, Wells en ressort toujours épuisé. Ce n'est pas le côté physique – il aime enchaîner les tours sur la piste gravitationnelle, il aime aussi le combat au corps-à-corps. C'est le reste qui sape ses forces et le laisse nauséux : les raids d'entraînement qu'ils mènent dans les unités résidentielles, l'arrestation arbitraire de clients à la Bourse d'échange pour interrogatoire impromptu. Pourquoi faut-il toujours considérer les gens comme des criminels en puissance ?

— Garde à vous ! beugle le colonel.

Instinctivement, Wells bombe le torse, lève le menton et pivote pour s'aligner parfaitement avec les autres cadets.

— Repos, colonel, résonne la voix du chancelier. Je ne suis pas venu inspecter les cadets. (Les yeux de Wells ont beau être fixés droit devant lui, il sent le regard de son père peser sur lui.) Ce qui vaut mieux pour vous, étant donné l'état de certains !

Wells se hérisse, sachant pertinemment de qui son père veut parler.

— Monsieur, dit le colonel en baissant la voix, qui s'occupe de votre sécurité aujourd'hui ?

— Je ne suis pas ici à titre officiel, je suis donc venu sans mon escorte.

Wells risque un regard de côté et s'aperçoit en effet que son père est venu seul, une situation fort rare pour un haut dignitaire en visite à *Walden*. Les autres membres du Conseil refusent de franchir la passerelle sans être accompagnés d'au moins deux gardes.

— Puis-je au moins vous faire escorter par quelques-uns des cadets ? reprend le colonel toujours à voix basse. Il y a eu un autre incident ce matin sur *Arcadia* et je pense que...

— Je vous remercie, mais ça ira, réplique le chancelier d'un ton qui coupe court à toute discussion. Bon après-midi, colonel.

— Bon après-midi, monsieur.

Lorsque les bruits de pas du chancelier se sont évanouis au détour d'un couloir, le colonel congédie les cadets et leur dit de rentrer sur *Phoenix* fissa. Ils s'élancent tous au petit trot en direction de la passerelle, hormis Wells qui reste en retrait sous le prétexte de refaire son lacet. Une fois qu'il s'est assuré que personne ne le voit, il se met à courir dans la direction que le chancelier a empruntée.

Son père lui cache quelque chose, et il est déterminé à découvrir de quoi il s'agit. Aujourd'hui même.

Wells ralentit lorsqu'il l'aperçoit à une dizaine de mètres devant lui.

Son père s'est arrêté devant le Mur du souvenir, une portion de couloir située dans la partie la plus ancienne de *Walden*. Au fil des siècles, ce mur est devenu un mémorial où chacun est venu graver le nom de ses défunts. Les inscriptions les plus vieilles ont été gravées au couteau en gros caractères par les familles endeuillées. Mais, au fur et à mesure, la place est venue à manquer et les nouveaux noms sont venus se superposer aux plus anciens jusqu'à ce que la plupart deviennent totalement illisibles.

Wells n'arrive pas à comprendre ce qui amène son père ici. Les seules fois où il s'est rendu devant le Mur, c'est durant les cérémonies officielles honorant la mémoire des membres du Conseil décédés. Pour autant que Wells sache, il ne vient jamais ici tout seul.

Le chancelier lève alors un bras et retrace du bout du doigt l'un des noms gravés dans le métal. Ses épaules s'affaissent soudain, lui donnant un air vulnérable que Wells ne lui a jamais vu.

Les joues de Wells s'empourprent : il n'a rien à faire ici, il est clairement en train de faire intrusion dans un moment privé. Mais alors qu'il est sur le point de tourner les talons, prenant soin de faire le moins de bruit possible, son père prend la parole.

— Je sais que tu es là, Wells.

Il se fige sur place, la gorge sèche.

— Je suis désolé, bredouille-t-il. Je n'aurais jamais dû te suivre.

Le chancelier se tourne vers lui, et Wells est surpris de ne lire sur ses traits ni colère ni même déception.

— C'est bon, soupire le chancelier. Il est de toute façon grand temps que je te dise la vérité.

— La vérité sur quoi ? l'interroge Wells, glacé par les mots de son père.

— Ce n'est pas quelque chose de facile à raconter, commence son père avec un léger trémolo dans la voix. (Il s'éclaircit la gorge et reprend.) Il y a bien longtemps, avant que tu ne sois né, avant même que je ne rencontre ta mère, je suis tombé amoureux... d'une fille de *Walden*.

Wells le dévisage comme s'il avait un extraterrestre en face de lui. Il n'est même pas sûr d'avoir entendu son père employer le mot *amoureux*. Il est tellement dépourvu d'émotions, tellement dévoué à son travail. Ça n'a pas de sens. Et pourtant, la douleur bien réelle qu'il lit dans ses yeux suffit à convaincre Wells qu'il est on ne peut plus sincère.

D'une voix hésitante, le chancelier lui explique qu'il a rencontré cette fille alors qu'il patrouillait en tant que jeune garde. Il avait commencé à la voir en secret, ne disant pas un mot de sa relation, ni à ses amis ni à sa famille. Celle-ci aurait été horrifiée d'apprendre qu'il avait des sentiments pour une Waldénite.

— En fin de compte, je me suis aperçu que c'était une folie, poursuit son père. Si nous nous étions mariés, nous n'aurions fait que causer de la peine à nos familles. Et à ce moment-là, j'étais pressenti pour être élu au sein du Conseil. J'avais des responsabilités qui dépassaient largement le cadre de ma petite personne, j'ai donc décidé de mettre un terme à notre relation. (Il pousse un long soupir avant de reprendre.) Elle aurait détesté cette vie, être l'épouse du chancelier. J'ai pris la décision qui s'imposait.

Wells ne dit rien, attendant que son père lui en dise plus.

— Ensuite, au bout de quelques mois, j'ai fait la connaissance de ta mère et je me suis rendu compte qu'elle était la partenaire idéale pour moi. Quelqu'un qui m'aiderait à devenir le leader dont la Colonie avait besoin.

— Tu as continué à la voir ? demande Wells, surpris par le ton accusateur qu'il prend malgré lui. Cette... cette femme de *Walden* ?

— Non, nie farouchement son père en secouant la tête. Absolument pas. Ta mère est tout pour moi. (Il se racle la gorge et se corrige.) Ta mère *et toi* êtes tout pour moi.

— Qu'est-il arrivé à cette femme ? Tu sais si elle a trouvé quelqu'un d'autre ?

— Elle est morte, se contente de répondre le chancelier. À l'occasion, je viens me recueillir ici. Point. Maintenant, tu sais tout.

— Pourquoi dans ce cas garder cette histoire secrète ? insiste Wells. Pourquoi agir comme si tu voulais que personne ne te voie ?

Le visage de son père se durcit.

— Il y a certains devoirs inhérents au rôle de chancelier que tu es trop jeune pour comprendre.

Sur ces mots, il fait demi-tour et se met en route vers *Phoenix*.

— Cette discussion est close, lance-t-il par-dessus son épaule.

Wells regarde en silence son père s'éloigner, conscient que, ce soir à la table du dîner, tous deux feront comme si rien ne s'était passé.

Il reporte son attention sur le Mur pour regarder le nom que son père a caressé avec tant de tendresse. *Melinda*. Il tente de lire le nom de famille qui y est accolé, mais il a disparu sous plusieurs couches de nouvelles inscriptions. D'après ce qu'il parvient à discerner, ce nom devait commencer par *B*.

Melinda B. La femme morte que son père avait aimée jadis et dont le souvenir le ramène à ce Mur encore et encore. La femme qui, si les choses avaient été différentes, aurait pu être la mère de Wells.

Il reboutonne sa veste et met à son tour le cap vers *Phoenix*, abandonnant

derrière lui les fantômes du passé de son père.

— Chancelier junior a carrément dépassé les bornes, dit Graham. Et qui peut prévoir de quelles conneries il est encore capable ?

— Je sais pas, réplique Lila, on peut pas juste...

— C'est bon, la coupe Wells. Je vais vous épargner des discussions sans fin. Je vais partir.

— Quoi ? s'exclame Kendall, stupéfaite. Mais non, Wells, c'est pas du tout ça qu'on veut.

— Parle pour toi, la rembarre Graham. C'est tout à fait ce que *je* veux. Moi, je dis qu'on sera beaucoup mieux sans lui.

Wells se demande si Graham n'a pas raison. Aurait-il agi comme son père toutes ces années auparavant et commis une erreur de jugement à cause d'une fille ? Que dirait le chancelier s'il était sur place ?

— Je vous le souhaite en effet, dit Wells, étonné d'entendre sa voix aussi sincère et dénuée de tout ressentiment.

Puis, sans croiser le regard de qui que ce soit, il tourne les talons et va rassembler ses maigres affaires pour la dernière fois.

CHAPITRE 25

Bellamy

Les marches débouchent en bas sur une énorme porte de métal scellée dans la roche. Elle est munie d'un cadenas circulaire surdimensionné, mais un des vantaux est légèrement entrouvert.

— C'est vraiment utile d'avoir mis un cadenas géant, tu trouves pas ? ironise Bellamy en montrant l'entrebâillure.

— En même temps, jusqu'à récemment, ils étaient les seuls êtres humains de la planète entière, ce n'est pas comme s'ils avaient besoin de s'enfermer à double tour, réplique Clarke en se glissant devant lui pour mieux voir.

— Tu aperçois quelque chose ? demande-t-il en s'efforçant de garder un ton le plus léger possible.

Il aurait préféré se confronter aux ravisseurs d'Octavia à l'extérieur. Aussi désespéré soit-il de retrouver sa petite sœur, Bellamy est assez lucide pour ne pas vouloir prendre d'assaut la forteresse ennemie en pleine nuit. Mais une fois que Clarke a une idée en tête, pas moyen de l'en dissuader, et il n'a aucunement l'intention de la laisser se jeter seule dans la gueule du loup.

— Non, rien pour le moment.

Elle se retourne et son visage s'adoucit lorsqu'elle lit l'inquiétude dans les yeux de Bellamy.

— Merci, lui dit-elle à voix basse. Merci de faire ça. D'être là avec moi.

Bellamy se contente de hocher la tête.

— Tu vas bien ?

— Ça roule, ma poule.

Clarke se penche sur lui et lui presse la main.

— Tu n'es pas tout excité ? Tu vas enfin rencontrer des gens qui comprennent ton argot bizarroïde de vieux Terrien !

Il parvient à esquisser un sourire, mais c'est d'un ton grave qu'il reprend la parole.

— Tu penses qu'ils nous attendent ?

— Non, pas tout à fait. Mais Sasha m'a dit qu'ils nous aideraient

avec plaisir.

Bellamy acquiesce, masquant son appréhension. Il a conscience que s'il leur arrive quelque chose ce soir, personne ne les reverra jamais.

— Allons-y alors.

Clarke tire la porte et grimace en entendant résonner le grincement des gonds rouillés à travers le silence de la nuit. Elle se faufile ensuite dans l'ouverture, vite imitée par Bellamy.

À l'intérieur, il fait sombre, mais pas complètement noir. Bellamy n'arrive pas à déterminer d'où provient la faible lumière ambiante.

Clarke lui prend la main et ils se mettent à avancer prudemment le long de ce qui semble être un tunnel creusé à même la roche. Après quelques pas à peine, ils sentent le sol se mettre à descendre en pente raide, et ils ralentissent encore l'allure pour ne pas risquer de dégringoler jusqu'en bas. L'air est beaucoup plus frais ici qu'il ne l'était à l'extérieur, et son odeur a changé aussi. Elle est plus humide et minérale, loin de la fraîcheur boisée du dehors.

Bellamy se force à respirer à fond et à avancer en souplesse. Les semaines qu'il a passées à chasser ont transformé sa manière de se déplacer et ses pieds paraissent flotter sans bruit sur le sol inégal. Clarke, elle, semble avoir le pas naturellement léger.

Au moment où il s'en fait la réflexion, elle trébuche et étouffe un petit cri. Bellamy a la présence d'esprit de la tirer contre lui.

— Tout va bien ? s'inquiète Bellamy. Son cœur bat tellement fort qu'il craint que les Nés-Terre ne l'entendent.

— Oui, oui, murmure Clarke sans pour autant le lâcher. C'est juste que... ça tombe à pic, là, devant nous !

Et en effet, le sol de pierre laisse place à des escaliers de fer aux marches étroites.

Ils entament la descente avec mille précautions, suivant cette spirale infernale qui s'enfonce dans la Terre sans que la lumière diffuse ne leur permette de distinguer quoi que ce soit à plus d'un mètre. Les murs suintent d'humidité, et plus ils descendent, plus l'air se rafraîchit.

À mesure qu'ils progressent, Bellamy repense à ce que Clarke lui a dit à propos du mont Weather. Il essaie de s'imaginer comment ça s'est passé, la fuite effrénée pour se réfugier dans le bunker souterrain, les adieux au soleil, au ciel, et à ce monde si familier pour s'enterrer dans l'obscurité. À quoi pensaient tous ces gens lorsqu'ils ont descendu ces marches pour la première fois ? Étaient-ils ivres de soulagement d'avoir cette bonne étoile, ou bien de chagrin à l'idée de tous ceux qu'ils ont laissés derrière eux ?

— Tu crois qu'ils doivent monter et descendre ces escaliers à chacun de leurs allers et venues ? chuchote Clarke.

— Il doit sans doute y avoir une autre entrée, répond Bellamy. Sinon, comment ça se fait qu'on n'ait encore croisé personne ?

Ils gardent le silence en franchissant les dernières marches qui les séparent du sol, l'écho de leurs pas sur le métal plus éloquent que n'importe quel discours.

Leurs yeux, maintenant davantage acclimatés à l'obscurité, distinguent un vaste espace vide qui ressemble plus à une caverne qu'à un lieu où ont pu vivre des humains pendant plusieurs siècles. Bellamy se fige et attrape le bras de Clarke lorsqu'un écho soudain se réverbère contre les parois de pierre.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? chuchote-t-il en tournant la tête de droite et de gauche. Tu crois que quelqu'un arrive ?

— Non..., dit Clarke en lui lâchant la main et en avançant d'un pas. Sa voix est plus empreinte d'émerveillement que de peur. C'est de l'eau. Regarde ces stalactites, dit-elle en désignant les pics calcaires au-dessus d'eux. La condensation se concentre sur la roche et goutte ensuite dans cette sorte de réservoir. J'imagine que c'est ce système qui leur permettait de s'approvisionner en eau potable pendant la durée de l'hiver nucléaire.

— Ne nous attardons pas ici, la presse Bellamy en lui reprenant la main.

Il l'entraîne vers une large ouverture dans la roche, qui s'avère être un tunnel aux murs tapissés de plaques de métal terne. Cela lui rappelle étrangement les corridors de *Walden*. De longs tubes au plafond dispensent une lumière blafarde, illuminant des câbles qui dégorgent de leurs coffrages en plastique.

— Bellamy, l'appelle Clarke, de l'émotion dans la voix. *Regarde !*

Sur le mur, un boîtier en plastique, similaire aux casiers qui renfermaient les panneaux de contrôle sur la Colonie. Mais en lieu et place d'un écran ou d'un clavier, il y a un signe. En haut du boîtier apparaît un aigle dans un cercle ; il tient un rameau dans une serre et des flèches dans l'autre. En dessous, les mots « ORDRE DE SUCCESSION » surmontent deux colonnes parallèles. Celle de gauche consiste en une longue liste de titres : président des États-Unis, vice-président des États-Unis, président du Congrès, etc.

En regard, dans l'autre colonne, figurent des statuts : EN SÉCURITÉ, DISPARU et... MORT.

Quelqu'un a entouré le mot MORT à l'encre noire en face des six premiers titres. Le secrétaire de l'Intérieur, d'abord indiqué comme EN SÉCURITÉ, a vu cette mention rayée au profit de celle de MORT inscrite à l'encre bleue.

— Ils auraient peut-être pu décrocher ça, depuis le temps, commente Bellamy.

— Tu l'aurais décroché, toi ? lui demande Clarke quelques secondes après.

— Non, avoue-t-il, sans doute pas.

Ils reprennent leur progression en silence jusqu'à atteindre une intersection. Une large pancarte est suspendue à l'embranchement, indiquant différentes directions.

→ HÔPITAL
← ÉVACUATION DES EAUX USÉES
← CENTRE DE COMMUNICATION
→ SALLE DE RÉUNION
→ GÉNÉRATEURS
→ CRÉMATORIUM

— Crématorium ? lit Bellamy à voix haute en réprimant un frisson.

— C'est pas si étonnant, quand on y réfléchit. Sur Terre, on ne peut bien sûr pas faire dériver les corps dans l'espace, et pour creuser des tombes dans cette épaisseur de roche, c'est pas très pratique non plus.

— Mais où est-ce qu'ils habitent ? s'impatiente Bellamy. Comment se fait-il qu'on ait toujours croisé personne ?

— Peut-être qu'ils dorment tous ? hasarde Clarke.

— Où ça ? Au crématorium ?

— Allons voir plus loin, dit Clarke sans relever sa remarque sarcastique.

Une lumière se met soudain à clignoter sur leur droite.

— Oh oh, fait Bellamy en serrant la main de Clarke, ça me dit rien qui vaille.

— Mais non, relativise Clarke, qui a néanmoins déjà esquissé un geste de fuite. Ça doit être sur minuteur ou quelque chose dans ce goût-là.

Des bruits de pas résonnent soudain dans le tunnel, les pétrifiant sur place.

— Je crois que quelqu'un arrive, dit Clarke, son regard navigant de Bellamy à l'extrémité du couloir.

Bellamy fait passer Clarke derrière lui, laisse glisser l'arc de son épaule et attrape une flèche dans le carquois.

— *Arrête ça !* siffle Clarke en revenant à son niveau. Il faut à tout prix qu'on leur montre qu'on est venus pacifiquement.

L'écho des bruits de pas se rapproche.

— Je ne veux prendre aucun risque, rétorque Bellamy en faisant à nouveau bouclier de son corps.

Quatre silhouettes apparaissent alors au bout du couloir. Deux hommes et deux femmes. Ils sont habillés de la même manière que Sasha, tout en gris et noir, sauf qu'eux ne portent pas de fourrure.

En revanche, ils ont des pistolets au poing.

Pendant quelques secondes qui semblent durer des heures, les

Nés-Terre considèrent Bellamy et Clarke d'un air perplexe. Puis tout à coup, ils crient quelque chose et se mettent à courir vers eux.

— Clarke, *va-t'en !* lui ordonne Bellamy en bandant son arc. Je vais les retenir !

— Non ! s'étrangle Clarke. Tu ne peux pas faire ça ! Ne tire pas sur eux !

— Bordel, Clarke ! barre-toi ! crie-t-il en essayant de la pousser de l'épaule.

— Bellamy, *lâche cet arc tout de suite !* le supplie-t-elle. S'il te plaît, fais-moi confiance !

Un moment d'hésitation permet à Clarke de se glisser sous le bras de Bellamy et de s'interposer entre lui et les Nés-Terre, les bras levés.

— Nous avons un message de la part de Sasha, annonce Clarke d'une voix qui tremble, mais forte. C'est elle qui nous a envoyés ici.

Mais ils n'ont pas le temps de lire sur le visage des Nés-Terre une quelconque réaction au nom de Sasha, car un étrange chuintement se fait entendre et Bellamy sent quelque chose lui piquer le haut du bras.

Un voile noir lui tombe alors sur les yeux.

CHAPITRE 26

Glass

Des centaines de personnes s'entassent sur l'aire d'embarquement, des centaines d'autres viennent les comprimer par l'arrière, serrés les uns contre les autres sur la rampe qui y mène. Au total, il y a plus d'un millier de Colons réunis à l'étage inférieur de *Phoenix*, emplissant l'air d'un mélange étouffant de sueur, de sang et de peur.

Glass et Sonja sont parvenues d'extrême justesse à rallier l'aire d'embarquement. Elles se trouvent tout à l'arrière, au pied de la rampe. Sonja ne pouvant pas mettre de poids sur sa cheville, Glass la soutient par la taille. Mais c'est à peine nécessaire vu la densité de la foule : même si elle venait à perdre l'équilibre, elle n'aurait pas la place de tomber.

À intervalles fréquents, le flot de corps entassés est traversé par des courants contraires, tant et si bien que la masse bigarrée de Phoeniciens, de Waldénites et d'Arcadiens semble agitée d'un mouvement de marée.

En se mettant sur la pointe des pieds, Glass arrive à voir des gens tenter de prendre d'assaut l'une des six capsules restantes, mais celles-ci sont déjà remplies jusqu'à la gueule, au point de devoir recracher les corps en trop.

Elle cligne des yeux pour en chasser les larmes et recompter le nombre de capsules. Six. Il est censé y en avoir sept. Celle de laquelle elle s'est échappée et qui a emmené Wells et les autres sur Terre n'est bien sûr plus là, mais qu'en est-il de la septième ?

Même s'il y avait une dizaine de capsules, Glass et sa mère ne réussiraient à quitter la Colonie qu'en continuant de pousser vers l'avant. Mais Glass ne s'en sent plus la force. À chacun de ses mouvements, la douleur l'envahit en revoyant mentalement l'air dégoûté de Luke. Et c'est avec une difficulté croissante qu'elle tente d'empêcher son cœur de voler en éclats.

En se tournant vers sa mère, Glass sait qu'elle n'a de toute façon pas le choix. Elle ne peut pas se permettre de penser à ce qui vient de se passer avec Luke, pas maintenant. Le cœur de Sonja, lui, a déjà explosé

en mille morceaux depuis longtemps, la seule différence, c'est qu'elle n'a jamais essayé d'en recoller les fragments. Glass s'en est chargée pour elle. Sans Glass, jamais Sonja ne se battrait pour obtenir une place à bord des capsules, et Glass n'a pas l'intention de la laisser abandonner.

Elle resserre son étreinte sur la taille de sa mère.

— Allons-y, il faut qu'on continue à avancer. Un pas après l'autre.

Il y a beau ne plus avoir de place pour circuler, Glass et Sonja parviennent en jouant des coudes et des épaules à progresser.

Glass retient un petit cri lorsqu'elle sent qu'elle marche sur ce qui lui semble être un corps. Elle garde les yeux rivés droit devant elle sur l'objectif, entraînant sa mère à travers la marée humaine.

Elles se faufilent en se frottant contre une femme qui a le bras ensanglanté. À la manière dont celle-ci se tient le bras, Glass devine qu'elle a été touchée par une balle d'un garde. Elle est blanche comme un linge et semble tituber sur place, oscillant au gré des mouvements de foule.

Continue d'avancer.

Glass réprime un cri en sentant l'humidité du sang de la femme lui traverser la manche.

Continue d'avancer.

Un homme tient une petite fille sous un bras, portant de l'autre un baluchon volumineux. Son chargement l'empêche d'avancer et Glass a envie de lui crier de lâcher son sac. Mais elle se retient. Son unique mission consiste à trouver une place pour sa mère à bord d'une capsule. Elle ne peut pas se permettre de penser à quoi que ce soit d'autre.

Ni à qui que ce soit.

Continue d'avancer.

Un jeune garçon, à peine plus âgé qu'un nourrisson, est assis par terre, trop choqué et effrayé pour faire plus que pleurnicher et agiter en l'air ses petits bras potelés. A-t-il été arraché aux bras de ses parents dans la foire d'empoigne ? Ou l'ont-ils abandonné dans un moment de panique ?

Glass sent une douleur aiguë lui vriller la poitrine, au niveau de cette petite poche de vide derrière son cœur que rien ne pourra jamais combler. Tenant fermement sa mère d'un bras, elle tend l'autre vers le petit garçon. Mais à l'instant où ses doigts viennent effleurer la manche du garçonnet, un flux contraire la pousse dans l'autre sens.

Le temps qu'elle retrouve l'équilibre, le petit garçon a été englouti par la mer de Colons.

Continue d'avancer.

Lorsque mère et fille arrivent au centre de l'aire d'embarquement, Glass ne peut que constater que la capsule la plus proche a déjà largement dépassé sa capacité d'accueil. Les gens y sont agglutinés, occupant tant bien que mal le moindre centimètre carré d'espace

disponible autour des fauteuils fixés à la carlingue. Glass est parfaitement consciente du danger extrême que vont courir ces gens : tous ceux qui ne seront pas sanglés à leur siège vont être violemment projetés à travers l'habitacle lors de la descente dans l'atmosphère. Ils mourront très certainement. Mais personne ne les en empêche, ni ne force les passagers en surnombre à sortir des capsules. Il n'y a personne pour organiser le chaos.

Un nouveau son vient alors se joindre au chœur des gémissements et des cris. Au début, il semble à Clarke que son imagination lui joue des tours, mais lorsqu'elle jette un coup d'œil par-dessus son épaule, elle repère en haut de la rampe le musicien qu'elles ont dépassé plus tôt. Il s'est calé le violon sous le menton et fait jouer l'archet sur les cordes. Avec presque mille personnes qui le séparent de la capsule la plus proche, il a dû réaliser que jamais il n'embarquera. Et au lieu de succomber à la panique, il a choisi de terminer sa vie en faisant ce qui lui plaît le plus.

Les yeux de l'homme sont fermés, ce qui lui permet d'ignorer les regards interloqués et les remarques acerbes de ses voisins. Mais à mesure que la mélodie gagne en vigueur, les visages s'adoucissent. Les trilles aigres-douces viennent extérioriser les peurs et les souffrances de chacun pour les matérialiser dans l'air. La terreur qui les paralysait devient un fardeau partagé, et, l'espace d'un instant, il semble qu'ils puissent supporter ce poids tous ensemble.

Glass se tourne de droite et de gauche, cherchant frénétiquement Luke des yeux. Ayant grandi sur *Walden*, il n'a jamais assisté à un concert du Jour du Souvenir, et elle souhaite de tout son cœur qu'il puisse entendre ce concert improvisé. S'il doit mourir ce soir, il est capital pour elle de savoir que ses derniers instants seront marqués par autre chose que son chagrin dévastateur.

Un *bip* strident se met alors à retentir à travers la vaste salle, rompant le charme de la musique : la porte de l'une des capsules est en train de se refermer. La grappe de gens qui tente d'entrer dedans est rendue encore plus hystérique et pousse de plus belle.

— Attendez ! hurle une femme en se dégageant de la foule avec l'énergie du désespoir. Mon fils se trouve à l'intérieur.

— Arrêtez-la ! mugit une autre voix.

Quelques personnes se ruent pour attraper la femme, mais trop tard. Elle réussit à franchir le sas, mais pas la porte de la capsule, déjà close. Dès qu'elle s'en rend compte, elle fait volte-face et tambourine comme une folle contre la porte du sas de décompression. Un autre *bip* assourdissant résonne, puis c'est le silence.

Derrière la femme, la capsule se détache de la Colonie et part vers l'orbe bleu-gris qu'est la Terre. Une onde de murmures horrifiés se propage alors à travers toute la salle.

La femme flotte derrière la vitre, le visage déformé par un cri que personne ne peut entendre. Elle bat frénétiquement l'air des bras et des jambes, comme si elle pouvait se raccrocher au vaisseau et remonter à bord. Pourtant, au bout de quelques secondes, elle s'immobilise et sa peau vire au violacé. Glass détourne le regard, mais pas assez vite. Du coin de l'œil, elle aperçoit un énorme pied violet boursoufflé avant que le corps ne dérive hors de vue.

Un nouveau *bip* se fait entendre, signalant le début du processus de mise à feu de la capsule suivante. Ce qui signifie qu'il n'en reste plus que quatre. L'hystérie de la foule atteint un nouveau sommet tandis que des hurlements de douleur et de mort s'élèvent de centaines de gorges éplorées.

Serrant les dents, Glass agrippe sa mère et la tire vers l'avant, le flot humain menaçant de les ramener vers la rampe. La troisième capsule est désormais parée à décoller. Une tête rousse les dépasse alors, et ce n'est que quelques secondes plus tard que Glass réalise que c'était Camille. Cela veut-il dire que Luke est à proximité ? Elle s'apprête à dire son nom, mais le cri ne passe pas ses lèvres.

— Glass, l'appelle sa mère par derrière. (Il lui semble que ça fait une éternité que Sonja n'a pas ouvert la bouche.) On ne va pas y arriver. En tout cas, pas toutes les deux. Il faut que tu...

— Non ! la coupe farouchement Glass.

Elle a avisé une brèche dans la foule, et s'y engouffre en tirant Sonja.

Mais au même moment, elle voit Camille extirper manu militari un jeune garçon de la capsule pour prendre sa place. Les lamentations de la mère éplorée font écho dans toute la salle jusqu'à être noyées par le *bip* strident indiquant la fermeture de la porte.

— *Poussez-vous !* tonne une voix autoritaire.

Glass se retourne et découvre un groupe de gardes qui descend la rampe au pas de course, leurs bottes frappant le sol de manière parfaitement synchronisée. Elle distingue une poignée de civils escortés par la troupe. Parmi eux, le vice-chancelier.

Personne ne fait le moindre mouvement pour s'écarter de leur chemin, la foule pressant plus que jamais pour atteindre les capsules restantes. Mais les gardes ne l'entendent pas de cette oreille et distribuent généreusement des coups de crosse pour s'ouvrir le passage.

— *Poussez-vous !*

Ils passent à un mètre à peine de Glass et de Sonja, protégeant les dignitaires qu'ils accompagnent. Lorsque le vice-chancelier Rhodes les dépasse, Glass voit ses yeux se poser sur sa mère, faisant naître en lui une émotion qu'elle ne parvient pas à identifier. Il s'arrête et parle à l'oreille du garde qui l'escorte avant de désigner Sonja d'un geste appuyé.

La foule s'écarte en voyant les trois gardes qui fondent aveuglément sur eux, et, avant que Glass ait eu le temps de réagir, voilà qu'elle et sa mère sont traînées par le bras en direction de la dernière capsule.

Les cris furieux et les menaces qui s'ensuivent lui semblent vite très lointains. Glass n'enregistre que le tambourinement de son cœur et la sensation de la main de sa mère dans la sienne. Vont-elles s'en sortir pour de vrai ? Le vice-chancelier vient-il de leur sauver la vie ?

Les gardes mènent Glass et Sonja jusqu'à la dernière capsule avec le vice-chancelier. Les cent sièges à l'intérieur sont occupés, à l'exception de trois à l'avant. Rhodes leur fait signe de le rejoindre et c'est comme dans un rêve que Glass s'assied dans le dernier fauteuil disponible.

Son soulagement est toutefois altéré par la douleur à l'idée qu'elle ne retrouvera sans doute pas Luke sur Terre. Elle ne sait pas s'il a pu embarquer à bord d'une capsule précédente, mais elle a bien peur que non. Luke n'est pas du genre à bousculer quelqu'un pour lui prendre son siège, pas plus qu'il n'aurait laissé mourir un ami à sa place.

Tandis que le décompte final s'enclenche, Sonja prend sa main et la lui serre fort. Tout autour d'eux, les gens pleurent, marmonnent des prières, chuchotent des adieux et des excuses à tous ceux qu'ils laissent derrière. Rhodes aide Sonja à attacher son harnais de sécurité pendant que Glass tâche de fixer le sien.

Mais avant que ses mains tremblantes ne parviennent à boucler les sangles, un garde apparaît à la porte de la capsule, pistolet au poing. Il y a une lueur de folie dans ses yeux écarquillés.

— Qu'est-ce que vous faites ? rugit le vice-chancelier. Descendez immédiatement, vous allez tous nous tuer !

Le garde tire une fois en l'air et le silence se fait.

— Écoutez-moi bien, dit-il en dévisageant l'assemblée. L'un d'entre vous va descendre de cette capsule, sinon nous mourrons tous.

Son regard rempli de terreur et de détermination se fixe sur Glass, qui n'a toujours pas réussi à fixer son harnais. Il s'avance vers elle et plaque le revolver contre sa tempe.

— Toi, crache-t-il. *Tu descends.*

Son bras tremble si violemment que son arme frotte durement contre le visage de Glass.

Une voix désincarnée résonne alors dans l'habitacle. *Une minute avant le décollage.*

Rhodes essaye de détacher son propre harnais.

— Soldat ! fulmine-t-il en prenant sa voix d'autorité. Au garde-à-vous !

Mais l'homme l'ignore et saisit le bras de Glass.

— Lève-toi ou je te bute ! Je te jure que j'hésiterai pas une

seconde !

Cinquante-huit... cinquante-sept...

Glass est pétrifiée sur son siège.

— Non, s'il vous plaît !

Cinquante-trois... cinquante-deux...

Le garde presse le canon plus fort contre la tempe de Glass.

— Debout ou je tire sur tout le monde !

Elle ne peut plus respirer, elle ne voit plus rien, et pourtant Glass arrive à se lever.

— Adieu, maman, chuchote-t-elle avant de se tourner vers la porte du vaisseau.

Quarante-neuf... quarante-huit...

— Nooooo ! s'écrie alors Sonja en se défaisant de son harnais et en bondissant au côté de sa fille. Prenez mon siège à la place.

— Fais pas ça, sanglote Glass en essayant de la faire se rasseoir.

L'homme ne sait plus où donner du pistolet, le braquant alternativement sur Glass et sur sa mère.

— L'une d'entre vous a intérêt à descendre du vaisseau illico, sinon je vous bute toutes les deux !

— J'y vais, ne tirez pas, s'il vous plaît, sanglote Glass en repoussant sa mère avant de se diriger vers la porte.

— *Stop !* hurle une voix familière. La silhouette qui l'accompagne vient de bondir à bord de la capsule. *Luke.*

Trente-cinq... trente-quatre...

— Lâche ton arme ! rugit Luke. Laisse-les partir.

— Jamais ! rétorque le garde en essayant de déséquilibrer Luke. En un tournemain, celui-ci a renversé la situation, il l'immobilise d'une clé de bras et le met à terre.

Au même moment, une détonation assourdissante retentit dans la capsule.

Tous les passagers se mettent à crier, tous sauf une personne.

Trente... vingt...

La mère de Glass gît au sol, une rosace rouge sombre fleurissant sur son torse.

CHAPITRE 27

Clarke

L'espace d'un instant, elle ne se souvient plus où elle se trouve. Clarke s'est réveillée dans tellement d'endroits différents ces dernières semaines – sa cellule lorsqu'elle était à l'Isolement, la tente bondée de l'infirmierie où Thalia a exhalé son dernier souffle, aux côtés de Bellamy sous le ciel étoilé. Elle cligne des yeux et écoute attentivement, attendant un indice qui lui permette de se situer. Le contour fantomatique de troncs d'arbres. La respiration paisible de Bellamy.

Mais non, rien ne lui parvient. Il n'y a que le silence et l'obscurité.

Elle tente de se mettre en position assise, mais une douleur aiguë lui vrille immédiatement le crâne et la force à se rallonger. Où peut-elle bien être ?

Puis tout lui revient en cascade. Bellamy et elle sont descendus dans les entrailles du mont Weather. Des gardes s'en sont pris à eux. Et ensuite...

— Bellamy, dit-elle d'une voix rauque, tâchant d'ignorer les coups de marteau qui résonnent à l'intérieur de sa tête.

Ses yeux commencent à se faire à la pénombre ambiante et elle distingue maintenant une petite pièce aux murs dépouillés. Une cellule.

— *Bellamy* ! reprend-elle avec plus de force cette fois.

Il a failli décocher une flèche aux gardes. En ont-ils déduit qu'il constitue une menace ? Clarke sent son estomac se nouer en repensant aux pistolets dont ils étaient armés.

Un grognement lui parvient alors de quelques mètres plus loin. Clarke se met péniblement à quatre pattes pour s'avancer vers la source du bruit. Une grande silhouette efflanquée est allongée à même le sol de pierre.

— Bellamy, répète-t-elle, le soulagement clairement perceptible dans sa voix. Elle se rallonge en posant la tête de Bellamy sur son ventre.

Il gémit à nouveau puis bat des paupières.

— Tu vas bien ? s'enquiert-elle en lui caressant les cheveux. Tu te

souviens de ce qui s'est passé ?

Il la dévisage, l'air hagard, puis il se lève d'un bond, manquant envoyer bouler Clarke.

— Où sont-ils ? s'écrie-t-il en tournant la tête dans tous les sens.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demande-t-elle.

Serait-il encore en proie à un cauchemar ?

— Je parle de ces connards de Nés-Terre qui nous ont attaqués ! Ils nous ont assommés avec des flèches tranquillisantes ou un truc dans le genre.

Clarke porte une main à son cou. Elle se sent tout d'abord idiote de ne pas avoir compris ce qui s'est passé, puis la honte se mue en terreur en réalisant ce que cela signifie : ces Nés-Terre, le clan de Sasha, prétendument pacifistes et civilisés, les ont mis hors d'état de nuire avant de les enfermer dans une cellule.

— Et *toi*, tu vas bien ? lui demande Bellamy, la fureur laissant place au souci sur ses traits. (Il l'attire à lui et lui dépose un baiser sur le front.) Ne t'inquiète pas, murmure-t-il. On va sortir d'ici.

Clarke ne répond rien. Tout est sa faute. C'est elle qui a insisté pour qu'ils s'infiltrèrent dans la base des Nés-Terre, c'est elle qui a supplié Bellamy de l'accompagner. Elle n'arrive pas à croire qu'elle ait été si stupide !

Sasha a menti au sujet d'Asher. Au sujet d'Octavia. Pire que tout, elle était même peut-être au courant de ce qui allait arriver à Priya. La « faction rebelle » des Nés-Terre n'existe pas. Elle a dû inventer cette histoire pour gagner la confiance des 100, pour attirer Clarke et le reste d'entre eux dans un traquenard. Clarke se rend désormais compte que Sasha est restée très vague lorsqu'elle a parlé des premiers Colons et du prétendu « incident » qui avait forcé les Nés-Terre à les bannir. Cela aurait dû lui mettre la puce à l'oreille.

Elle ferme les yeux et repense aux sépultures qu'elle a trouvées. Bellamy et elle finiront-ils dans des tombes similaires une fois que les Nés-Terre les auront tués ? Ou bien les laissera-t-on tout simplement pourrir dans cette sordide cellule souterraine ?

Pendant un long moment, elle n'entend plus que la respiration régulière de Bellamy, qui vient contraster avec ses propres battements de cœur frénétiques. Mais un autre rythme s'y mêle soudain : celui d'un pas en approche rapide.

Elle entend un bruit métallique, puis la porte de la cellule s'ouvre, les inondant d'une lumière aveuglante. Clarke met une main en visière et voit se dessiner une silhouette dans l'encadrement de la porte.

La silhouette s'approche d'elle et s'accroupit à son niveau. Les contours de son visage se précisent. *Sasha*.

La peur de Clarke se mue immédiatement en une colère teintée de dégoût.

— *Menteuse !* lui crache-t-elle au visage. Et moi qui t'ai fait confiance ! Qu'est-ce que tu attends de nous, hein ?

— Quoi ? Non, Clarke !

Sasha a l'audace de prendre une mine blessée.

— Wells m'a laissée partir et je suis venue aussi vite que j'ai pu. Je voulais arriver avant vous pour prévenir mon père de votre arrivée.

— C'est ça, ouais, intervient Bellamy. Le prévenir pour qu'il puisse nous faire tranquilliser et nous foutre en taule ?

Sasha hausse les épaules, l'air penaude.

— Je m'excuse pour l'accueil. Mais il valait mieux ne pas les tenir en joue avec ton arc. (Elle fait un pas en direction de Clarke pour lui poser une main sur l'épaule, mais Clarke a un mouvement de recul.) Les gardes ont juste fait leur boulot, reprend-elle. Dès que j'ai appris ce qui s'était passé, je suis descendue vous voir. Tout va bien maintenant.

— Si c'est ça que tu considères bien, j'aimerais pas voir ce que tu considères mauvais, rétorque Bellamy sur un ton encore plus glacial que l'air ambiant.

Sasha soupire et ouvre la porte de la cellule en grand.

— Venez avec moi. Je vous emmène voir mon père. Tout sera plus clair pour vous une fois que vous aurez parlé avec lui.

Clarke et Bellamy se consultent du regard. Elle sait qu'il n'accorde plus aucun crédit à Sasha, mais de toute façon, ils auront forcément de meilleures chances de s'échapper en sortant de cette cellule.

— D'accord, lâche Clarke en prenant Bellamy par la main. On t'accompagne, mais après, il faudra nous laisser repartir.

— Bien sûr, acquiesce Sasha en hochant vigoureusement la tête. Je vous le promets.

Clarke et Bellamy la suivent dans un couloir faiblement éclairé. La plupart des portes sont fermées sur leur passage, et lorsque Clarke en aperçoit enfin une ouverte, elle ne peut s'empêcher de s'arrêter pour regarder à l'intérieur.

C'est une infirmerie ou quelque chose dans ce goût-là. L'équipement y est similaire à celui dont ils disposaient sur *Phoenix* : elle reconnaît un électrocardiographe, des respirateurs artificiels et un appareil de radiographie. En revanche, les lits étroits font davantage couleur locale, avec, en guise de couvertures, des fourrures et autres peaux en plus ou moins bon état.

Ce qui frappe le plus Clarke, c'est que la pièce est vide : ni docteurs, ni infirmières, ni même patients. À vrai dire, ils ne croisent personne tandis que Sasha les guide à travers un labyrinthe de couloirs.

— Tu m'as dit que vous étiez plusieurs centaines, où se cachent les autres ? demande-t-elle, la curiosité l'emportant momentanément sur la méfiance.

— Oh, j' imagine qu'ils sont dehors à kidnapper et à tuer d'autres

membres des 100, répond Bellamy d'un ton amer.

Sasha s'arrête et se tourne vers Clarke.

— Ça fait plus de cinquante ans que plus personne n'habite ici. Le bunker est surtout utilisé maintenant comme espace de stockage pour les générateurs et le matériel médical, toutes les machines trop volumineuses pour qu'on les ramène à la surface.

— Vous habitez où, dans ce cas ?

— Je vais vous montrer, suivez-moi.

Sasha leur fait emprunter un tournant et ils dépassent une salle où sont empilées des cages métalliques vides. Clarke espère qu'elles renfermaient bien des animaux. Puis ils arrivent au pied d'une échelle qui monte à travers une trouée dans le plafond.

— Après vous, dit Sasha en s'effaçant.

— Tu parles qu'on va y aller en premier ! grogne Bellamy en plaçant une main protectrice sur l'épaule de Clarke.

Le regard de Sasha navigue de l'un à l'autre. Elle pince les lèvres et attrape les barreaux d'une main sûre. Elle l'escalade avec une vitesse déconcertante et a tôt fait de disparaître par l'ouverture. Elle se retourne alors pour leur dire de la suivre.

— Vas-y en premier, dit Bellamy à Clarke. Je serai juste derrière toi.

La montée est beaucoup moins facile que ne l'a laissé croire l'ascension de Sasha. Ou peut-être est-ce dû aux tremblements qui agitent le corps de Clarke ? Toujours est-il qu'elle doit s'agripper de toutes ses forces pour empêcher ses mains de glisser.

L'échelle monte ensuite à travers une sorte de conduit d'aération vertical, si étroit que Clarke sent son dos frotter contre la pierre. Elle ferme les yeux et s'imagine grimper quelque part dans la Colonie, ou tout du moins dans un grand espace, et non pas sous ces milliers de tonnes de roche qui lui donnent l'impression d'étouffer. Elle a les mains moites et fait une pause pour les essuyer, paniquée à l'idée de tomber sur Bellamy et de l'entraîner dans sa chute. Elle se force à respirer calmement.

Finalement, après ce qui lui semble une éternité, Clarke aperçoit la lumière du jour au-dessus d'elle.

Lorsqu'elle agrippe le dernier barreau, Sasha lui tend la main. Clarke est tellement fatiguée qu'elle l'attrape sans hésitation. Elle se laisse tirer et s'allonge avec bonheur dans l'herbe fraîche.

Pendant qu'elle tente de reprendre son souffle, Sasha aide Bellamy à sortir à son tour.

— Tu grimpes ça tous les jours ? lui demande-t-il entre deux halètements.

— Oh non, il y a un moyen beaucoup plus pratique pour monter et descendre, répond Sasha en souriant. Mais je me suis dit que vous apprécieriez la vue.

Ils ont en effet débouché au sommet d'un colline surplombant une vallée remplie de structures en bois. Il y a au moins une vingtaine de petites maisons dont les cheminées étroites fument paresseusement dans l'air du matin, un grand bâtiment qui pourrait bien être un genre de salle communale et quelques enclos où paît tranquillement du bétail.

Clarke ne peut détacher ses yeux des gens. Partout ils s'affairent, certains portent des paniers débordant de légumes, d'autres poussent des brouettes remplies de bois de chauffage ou discutent de manière animée au milieu de la rue. Les rires d'enfants fusent tandis qu'ils se livrent à un jeu sur le chemin de terre qui serpente entre les habitations.

En se tournant vers Bellamy, Clarke remarque qu'il a l'air tout aussi fasciné qu'elle. Pour une fois, il est à court de mots.

— Allons-y, leur dit Sasha en s'engageant dans la pente. Mon père nous attend.

Aucun des deux ne proteste plus. Main dans la main, Bellamy et Clarke descendent la colline à sa suite.

Avant même qu'ils aient atteint le pied de la butte, des douzaines de paires d'yeux se sont levées sur eux. Et lorsqu'ils arrivent sur le chemin de terre, on dirait que le village entier s'est rassemblé pour les apercevoir de plus près.

La plupart des Nés-Terre semblent surpris ou au minimum curieux, mais certains arborent un air défiant, voire franchement hostile.

— Ne faites pas attention à eux, les enjoint joyeusement Sasha. Ils finiront bien par changer d'opinion.

Droit devant eux, un homme de grande stature se tient debout au milieu de deux femmes, celles-ci gesticulent en parlant fort, manifestement en désaccord. Il les écoute attentivement, hochant solennellement la tête et parlant peu. Les cheveux coupés à ras et la barbe grise, il a des pommettes haut perchées qui surmontent des joues creuses. Mais malgré ses traits émaciés, il irradie une force impressionnante. Lorsqu'il pose les yeux sur Sasha, Clarke et Bellamy, il s'excuse auprès des femmes et s'approche d'eux d'un pas décidé.

— Papa, dit Sasha en s'arrêtant en face de lui. Voilà les Colons dont je te parlais.

— Je m'appelle Clarke, se présente-t-elle en tendant spontanément la main droite. (Elle n'est toujours pas sûre de pouvoir faire confiance à ces gens, mais le charisme que dégage l'homme l'incite à être polie.) Et voici Bellamy.

— Max Walgrove, se présente l'homme en serrant fermement la main de Clarke avant de faire de même avec Bellamy.

— Je cherche ma sœur, lance-t-il de but en blanc. Vous savez où

elle se trouve ?

Max hoche la tête, le sourcil froncé.

— Il y a un peu plus d'un an, certains membres de notre communauté ont fait sécession, croyant qu'ils vivraient mieux s'ils suivaient leurs propres règles. Ce sont eux qui ont enlevé votre sœur, et qui ont, hélas, également tué deux de vos camarades.

Clarke sent Bellamy bouillir à ses côtés. Il serre et desserre les poings convulsivement, et lorsqu'il reprend la parole, son visage trahit un effort manifeste pour contrôler sa frustration.

— Ouais, Sasha a pas arrêté de nous parler de cette « faction rebelle » qui se balade dans la nature. Par contre, j'ai encore trouvé personne qui soit fichu de me dire où je peux trouver ma sœur. (Il croise les bras et observe un instant le chef des Nés-Terre à travers des yeux étrécis.) Et qu'est-ce qui me prouve que c'est pas vous qui l'avez kidnappée ?

Clarke se raidit à ces mots et essaie de mettre Bellamy en garde en le foudroyant du regard, mais le père de Sasha semble plus amusé qu'insulté par sa petite tirade. Il jette un œil par-dessus son épaule en direction d'un champ entouré d'une palissade. Tout à droite du champ, des enfants sont en train de jouer à chat. Max lève une main en l'air et ils accourent tous vers lui instantanément.

Clarke réalise à mesure qu'ils approchent que tous ne sont pas des enfants. Il y a une fille plus âgée parmi eux, sa longue chevelure noire volant au vent derrière elle tandis qu'elle court en riant.

— *Octavia* ! s'écrie Bellamy. Il se rue à sa rencontre, l'attrape dans ses bras et la fait tourner.

Il est trop loin de Clarke, mais d'après la manière dont ses épaules se soulèvent spasmodiquement, elle en conclut qu'il est soit en train de pleurer, soit en train de rire, ou peut-être même les deux à la fois.

Un mélange étrange de sentiments monte en Clarke tandis qu'elle observe ces retrouvailles. Elle est bien sûr ravie du fait qu'Octavia soit saine et sauve, mais une petite parcelle d'elle est triste à l'idée de retrouvailles qu'elle n'aura jamais le bonheur d'avoir. Chassant les larmes du coin de ses yeux, elle se retourne vers Max et Sasha.

— Merci, dit-elle. Comment l'avez-vous retrouvée ?

Max lui explique alors qu'il a envoyé une équipe pour le tenir au courant des faits et gestes des rebelles. Lorsqu'il a appris qu'ils avaient enlevé l'un des nouveaux Colons, ils ont lancé une offensive pour la délivrer.

— Nous l'avons secourue hier soir. Je comptais l'escorter jusqu'à votre campement aujourd'hui, mais vous nous avez trouvés avant.

Le coin gauche de ses lèvres se relève imperceptiblement, comme s'il devait refréner une envie de sourire.

— Je sais pas comment je vais pouvoir vous remercier, dit Bellamy

en arrivant avec Octavia. Vous lui avez sauvé la vie !

— Le meilleur moyen de nous remercier, ce sera de vous assurer que votre groupe se tient bien et que vous restiez entre vous. Sasha me dit que vous êtes des gens corrects et que vous l'avez bien traitée, mais je ne peux pas me permettre de risquer un nouvel incident.

— Que s'est-il passé au juste la dernière fois ? demande Clarke. Elle meurt d'envie de savoir si ses parents faisaient partie du groupe, mais il lui faut d'abord connaître toute l'histoire.

— Il y a environ un an de cela, une de vos capsules s'est écrasée dans la forêt à quelques dix kilomètres d'ici. Nous connaissons l'existence de la Colonie depuis toujours, mais comme nous n'avons jamais eu de moyen de communiquer, la rencontre avec des étrangers qui débarquent de l'espace a été pour le moins... saisissante. Mais comme ils étaient plutôt en piteux état, nous avons fait au mieux pour aider les survivants. On leur a donné de quoi manger, où dormir, des soins médicaux, en gros, tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Ils avaient été envoyés à cet endroit précis parce qu'ils étaient au courant de l'existence de la base du mont Weather. Ils espéraient pouvoir s'y réfugier et y trouver des vivres. En revanche, ils ne pensaient trouver personne sur place.

— Savez-vous ce qui les a amenés sur Terre ? demande Clarke. Leur mission était secrète. Aucun d'entre nous n'en avait connaissance avant que Sasha nous en parle.

Max opine du chef.

— Ils ont été envoyés pour tester le niveau de radioactivité, afin de savoir si la surface était à nouveau habitable. Pour cette partie, nous leur avons bien sûr facilité la tâche.

— Qui étaient-ils ? l'interrompt Clarke. Des volontaires, des scientifiques, ou bien des prisonniers comme nous ?

Max ne peut s'empêcher de froncer les sourcils en entendant que les 100 sont tous des criminels, mais, à son crédit, il se retient de chercher à en savoir plus et répond à la question de Clarke.

— La plupart étaient réticents à évoquer leur passé, mais j'ai crû comprendre qu'ils étaient loin d'être des citoyens modèles. Non qu'ils soient des criminels à proprement parler, sans quoi ils auraient été exécutés... ou expulsés dans l'espace comme j'ai entendu dire que vous le faisiez. (Il réprime un frisson à l'idée de cette mort atroce, puis reprend.) Ils m'ont plutôt fait l'effet de personnes qu'on pouvait faire disparaître sans que cela suscite vraiment des réactions.

Clarke hoche la tête en enregistrant cette précieuse information.

— Et une fois qu'ils sont arrivés ici ? le relance-t-elle.

— Du fait de leur atterrissage pour le moins violent, ils ont perdu tout moyen de communiquer avec la Colonie. Aucun d'entre eux n'avait envisagé de se retrouver complètement coupé du vaisseau. Je

pense que c'est pour cette raison que les tensions ont commencé à s'exacerber. Nous n'avions pas prévu de les intégrer au sein de notre communauté de manière durable, et ils n'avaient pas non plus l'intention de rester ici indéfiniment. (Max marque une pause durant laquelle ses traits se durcissent.) Je persiste à croire que ce qui s'est passé avec l'enfant n'a été qu'un accident. Mais tout le monde ne l'a pas vu de cet œil. Tout ce dont on est sûrs, c'est qu'un de nos enfants, un jeune garçon, a emmené plusieurs Colons à la pêche. Il s'était porté volontaire pour leur montrer l'endroit le plus poissonneux qu'il connût, tout fier de pouvoir être utile. Lorsqu'ils sont revenus à la nuit tombante... (Max fait la grimace en évoquant ce souvenir douloureux.) Ils portaient son petit corps sans vie. Le pauvre garçon s'était noyé. (Il soupire.) Je n'oublierai jamais les cris de sa mère quand elle l'a vu...

— C'était un accident, dit Sasha d'une voix sourde. J'en donnerais ma main à couper. Tommy a glissé sur la roche humide, mais aucun des Colons ne savait nager. Ils ont bien *tenté* de le sauver. Tu te souviens comment ils étaient tous trempés ? Ils ont même dit que la femme blonde avait failli se noyer en essayant de le secourir.

— C'est possible, reprend Max. Mais il y avait quand même quelque chose d'étrange dans leur attitude. Ils semblaient plus sur la défensive que vraiment désolés. Et c'est à ce moment-là que la bagarre a démarré. Une partie de la communauté – la famille du garçonnet et le groupe qui vous a harcelés depuis votre atterrissage – a refusé de leur donner quoi que ce soit à manger, leur disant de se débrouiller par eux-mêmes. J'imagine que les Colons ont pris peur, mais cela n'excuse pas la manière dont ils ont commencé à se comporter : ils se sont mis à voler, à cacher des provisions, voire à proférer des menaces contre des gens de notre clan. Au bout du compte, je n'ai pas eu le choix. J'ai dû les bannir. Ce n'est pas une décision que j'ai prise de gaieté de cœur. J'étais bien conscient que c'étaient pour la plupart de bonnes gens. Et aussi qu'ils auraient du mal à s'en tirer une fois livrés à eux-mêmes. Ce que je n'avais jamais envisagé, c'est que, une fois ma sentence rendue, ils se permettraient de nous *attaquer* ! Après ça, bien sûr, en tant que chef du clan, il m'a fallu riposter... Ils ne m'ont pas laissé d'alternative.

— Vous voulez dire qu'ils sont tous morts ? demande Clarke dans un murmure.

— À l'exception du couple, les deux médecins. Ils sont partis avant que les choses dégénèrent, montrant clairement qu'ils n'approuvaient pas l'attitude des autres Colons. Ils voulaient partir tous deux le plus tôt possible pour voir un maximum de pays.

— Des médecins ? répète Clarke en manquant s'étrangler sur le mot. Elle tend instinctivement le bras pour se retenir à Bellamy au cas où ses jambes se déroberaient sous elle.

— Tu te sens bien, Clarke ? lui demande Bellamy en la prenant

entre ses bras puissants.

— Étaient-ils... Vous souvenez-vous de leur nom ? chuchote-t-elle. (Elle ferme les yeux, de peur de lire la réaction du père de Sasha dans son regard.) Était-ce Griffin ?

Elle rouvre presque aussitôt les paupières, ne supportant pas davantage de ne pas savoir. Max est en train de hocher la tête.

— Oui, David et Mary Griffin si je me souviens bien.

Clarke laisse échapper un petit rire au moment même où elle se rend compte que de grosses larmes lui dégoulinent le long des joues. Elle n'est plus toute seule sur Terre. Ses parents sont vivants.

CHAPITRE 28

Glass

Elle n'entend pas le compte à rebours.

Elle n'entend pas les cris.

Elle n'entend plus que les inspirations saccadées de sa mère.

Glass est par terre, tenant la tête de sa mère dans son giron tandis que la fleur de sang continue de s'épanouir sur la poitrine de Sonja, une nuance d'un rouge profond que Glass n'est jamais parvenue à reproduire avec ses pigments de teinture.

Le garde forcené crie quelque chose à Glass, mais elle ne perçoit que ses lèvres qui articulent des mots inintelligibles. S'ensuit une lutte acharnée au terme de laquelle Luke le ceinture et l'expulse hors de la capsule parée à décoller.

— Ça va aller, chuchote Glass tandis qu'un torrent de larmes vient baigner son visage. On va te soigner, maman. Nous allons arriver sur Terre et tout ira mieux en bas.

— Nous sommes à court de temps ! crie l'un des passagers.

Dans un recoin de son esprit, Clarke sait bien que la porte est sur le point de se fermer, qu'il ne reste plus qu'une poignée de secondes au décompte, sans toutefois réussir à comprendre tout ce que cela implique. Le temps, pour elle, semble presque être suspendu.

— Glass, murmure Sonja d'une voix à l'agonie, je suis si fière de toi.

Elle a un mal fou à respirer. À parler.

— Je t'aime, maman, finit-elle par répondre en lui serrant la main à lui briser les os, je t'aime tellement fort !

Sonja lui rend un instant sa pression, puis elle exhale un faible soupir et sa tête retombe mollement en arrière.

— Maman ! s'étrangle Glass, déchirée par les sanglots, non ! S'il te plaît !

Luke réapparaît à son côté et tout ce qui se déroule ensuite laisse un grand blanc dans l'esprit dévasté de Glass. Les dernières paroles de sa mère résonnent en boucle dans sa tête. Plus fortes que les cris de frayeur et de douleur qui leur parviennent de l'extérieur de la capsule.

Plus fortes que toutes les alarmes qui vagissent autour d'eux. Plus fortes encore que les battements erratiques de son cœur en miettes.

Tu es si courageuse, si forte.

Je suis si fière de toi.

— Tu veux que je te raccompagne ? demande Wells en jetant un regard inquiet à l'horloge. Je ne me suis pas rendu compte de l'heure qu'il était.

Glass lève les yeux à son tour. Presque minuit. Même si elle part maintenant en courant, elle ne réussira jamais à rentrer avant l'heure du couvre-feu. Non pas qu'elle se mette vraiment à courir, ce serait le moyen le plus sûr d'attirer l'attention des gardes.

— Ne te fais pas de bile, je vais me débrouiller toute seule comme une grande, le rassure Glass. Les gardes se fichent pas mal des retardataires à condition qu'ils n'aient pas l'air de vouloir faire un mauvais coup.

— Tu es toujours en train de préparer un mauvais coup, la taquine affectueusement Wells.

— Pas cette fois, le corrige Glass en glissant sa tablette dans son sac. Je ne suis qu'une pauvre étudiante débordée qui a perdu toute notion du temps à force de travailler ses maths.

Il y a quelques années à peine, avant que son père ne parte, personne n'aurait pu se vanter de l'avoir surprise en train de faire ses devoirs. Mais elle ne peut pas nier que ces séances avec Wells sont des moments plutôt sympas.

— Tu veux plutôt dire que tu as perdu toute notion du temps à force de *me regarder* faire tes exercices, non ?

— Tu vois ! C'est bien pour ça que j'ai besoin de ton aide, tu es beaucoup plus logique que moi comme garçon.

Ils sont assis dans le salon de Wells, lequel est encore mieux rangé que d'habitude. Sa mère est à nouveau hospitalisée et Glass sait que Wells tient à ce que l'appartement soit impeccable pour le jour où elle reviendra.

Il raccompagne Glass à la porte et marque une pause avant de l'ouvrir avec son pass.

— Tu es sûre que tu ne veux pas que je vienne avec toi ?

Elle refuse d'un signe de tête. Si jamais elle se fait attraper en violation du couvre-feu, elle risque au pire de prendre un avertissement sans importance. En revanche, si lui se fait attraper, son père ne lui adressera pas la parole pendant des semaines, et ce n'est vraiment pas ce dont il a besoin.

Elle lui dit au revoir et se glisse dans la pénombre du corridor désert. Glass est heureuse d'avoir pu passer du temps avec son meilleur ami, même s'ils ont surtout travaillé. Elle ne le voit presque plus : lorsqu'il n'est pas à l'école, Wells est au chevet de sa mère à l'hôpital ou à l'une de ses sessions d'entraînement d'officier. Elle le verra encore moins lorsqu'il aura son diplôme et deviendra un cadet de la garde à plein temps.

Glass marche à bonne allure, descendant les escaliers sans faire de bruit. Elle s'engage sur le pont B, un passage désormais obligé pour rejoindre son unité résidentielle. Elle s'arrête un instant en passant à côté de l'entrée d'Eden Hall. Le Jour du Souvenir arrive à grands pas. Elle a passé ces dernières semaines à désespérer de ne rien avoir à se mettre sur le dos et elle a accumulé les heures supplémentaires maintenant qu'elle et sa mère ont vu leurs points rationnés. En revanche, côté cavalier, ça n'a pas avancé. Tout le monde s'attend à ce qu'elle y aille avec Wells. Si ni l'un ni l'autre ne trouve de partenaire avant le jour J, ils finiront sans doute par y aller ensemble. Mais juste en tant qu'amis – elle ne s'imaginerait pas plus l'embrasser que déménager sur *Walden* !

En même temps, Glass n'a jamais trop consacré de temps à s'imaginer embrasser qui que ce soit. Tout le plaisir vient de *donner envie* aux garçons de l'embrasser, pas de l'acte lui-même. Se choisir une robe dans le seul but de faire palpiter le cœur d'un garçon est largement plus amusant que de le laisser vous baver sur le visage, comme le jour où Graham l'avait acculée dans un coin à la fête d'anniversaire d'Huxley.

Glass est tellement absorbée dans ses réflexions qu'elle ne voit les gardes devant elle qu'au dernier moment. Ils sont deux, un homme d'âge moyen au crâne rasé, et un homme plus jeune – un garçon, même – qui n'a sans doute que quelques années de plus qu'elle.

— Tout va bien, mademoiselle ? demande le plus âgé.

— Oui, merci, répond Glass sur un ton où se mêlent politesse et indifférence – un ton préalablement travaillé devant son miroir, comme si elle n'avait aucune idée de pourquoi ils l'ont arrêté et aucune envie de le savoir.

— L'heure du couvre-feu est dépassée, remarque-t-il en la jaugant des pieds à la tête.

Ses yeux de fouine la mettent mal à l'aise, mais elle se garde bien de le lui montrer.

— Vraiment ? s'exclame-t-elle en décochant son sourire le plus candide. Je suis affreusement désolée, j'étais chez un ami à réviser, mais là, je rentre directement chez moi.

— Réviser ? s'esclaffe le garde. Et tu étudiais quoi au juste ? L'anatomie, sans doute, avec l'un de tes petits copains !

— Drake, intervient le plus jeune. Fais attention à ce que tu dis.

Son partenaire l'ignore.

— T'es l'une de ces filles qui croient que les règles ne s'appliquent pas à leur petite personne, hein ? Eh bien, tu as tort. Il me suffit d'envoyer un rapport de cet incident, tu vois, et tu vas te retrouver dans une situation *très* pénible.

— Je ne pense pas du tout cela, je m'excuse, vraiment, se hâte de dire Glass. Je vous promets que je ferai beaucoup plus attention dorénavant, peu importe la pile de travail que j'aurai à faire.

— J'aimerais bien te croire, mais j'ai bien vu que t'étais de ces filles qui perd la notion du temps aussi souvent qu'elle enlève sa...

— Ça suffit, le coupe le jeune garde sur un ton qui n'admet pas la réplique.

À la surprise de Glass, le garde au crâne rasé se tait. Il étrécit les yeux et se tourne vers son collègue.

— Avec tout le respect que je vous dois, *monsieur*, c'est bien pour cela que les membres du corps des ingénieurs ne sont jamais affectés aux patrouilles. Vous êtes parfaits pour les sorties dans l'espace, mais en matière de maintien de l'ordre...

— Eh bien, tu te débrouilleras pour ne plus patrouiller avec moi, dans ce cas. (La voix du jeune garde a beau rester légère, l'intensité de son regard fait clairement passer le message.) Je pense qu'on peut se contenter de lui mettre un avertissement ce coup-ci, non ?

— C'est vous qui décidez, *lieutenant*, crache le garde chauve avec un mépris à peine déguisé, frustré de devoir obéir à un garçon plus jeune que lui.

Le jeune officier se tourne vers Glass.

— Je vais vous escorter jusqu'à chez vous.

— C'est gentil, ça ira, répond-elle en rougissant sans bien savoir pourquoi.

— Je pense que c'est plus sage pour vous, cela vous évitera de vous retrouver dans une situation similaire d'ici cinq minutes.

Sur ces mots, il adresse un bref signe de tête à son collègue et part avec Glass. Peut-être est-ce parce qu'il s'agit d'un garde, mais Glass se surprend à

prêter attention au moindre de ses mouvements à son côté. La manière qu'il a de raccourcir sa foulée pour qu'elle n'ait pas à trotter. La manière dont sa manche vient frotter sa peau lorsqu'ils empruntent le tournant.

— Vous faites vraiment des sorties dans l'espace ? l'interroge Glass, qui ne supporte plus ce silence.

Il hoche la tête.

— De temps à autre, oui. Ce type de réparations n'arrive pas aussi souvent qu'on le croie. Chaque mission demande énormément de préparation.

— Et ça ressemble à quoi au dehors ?

Glass a toujours adoré contempler l'espace à travers les hublots du vaisseau, se demandant quel effet cela fait de se retrouver au cœur des étoiles.

Le garde s'arrête pour regarder Glass. Il la regarde vraiment, pas juste le coup d'œil de la tête aux pieds que lui réservent la plupart des garçons : avec lui, c'est comme si ses pensées étaient tout à coup mises à nu.

— C'est tellement paisible, et terrifiant à la fois, finit-il par lâcher. Comme si on connaissait soudain les réponses à des questions qu'on ne s'était jamais posées.

Ils atteignent enfin la porte de l'unité de Glass, mais rentrer chez elle est bien la dernière chose qu'elle ait envie de faire à cet instant. La preuve en est sa maladresse avec le scanner digital.

— Et tu t'appelles comment ? ose-t-elle finalement demander, réalisant que ce n'est pas son uniforme de garde qui lui donne ces papillons dans le ventre.

— Moi, c'est Luke, dit-il avec un large sourire.

Luke ne lui lâche pas la main une seule seconde. Pas lorsque la capsule se détache du vaisseau dans une violente secousse qui déclenche une vague de cris de panique. Pas non plus lorsque l'alarme stridente et les modules de propulsion se taisent soudain pour être remplacés par un silence tout aussi inquiétant. Il ne la lâche toujours pas tandis que la capsule pénètre dans l'atmosphère terrestre et que de gros nuages gris font leur apparition à la fenêtre.

— Je suis désolé, dit-il à Glass en levant leurs mains entrelacées pour déposer un baiser sur ses doigts. Je sais combien tu l'aimais. Et combien elle te rendait cet amour.

Glass se contente de hocher la tête, de peur de fondre en larmes si elle essaie d'ouvrir la bouche. Cette douleur est si nouvelle, si intense, Glass ne sait pas quelle forme elle va prendre ni quelles cicatrices indélébiles elle lui laissera. Sa poitrine la brûlera-t-elle ainsi pour le restant de sa vie ?

Au moins, elle va en avoir une, de vie. Une vie remplie d'arbres et de fleurs, de couchers de soleil et d'orages, et mieux encore, une vie dans laquelle figurera Luke. Elle ne sait guère ce qu'il va leur arriver une fois sur Terre, mais quoi qu'il advienne, ils pourront l'affronter du moment qu'ils sont ensemble.

La capsule se met alors à gronder et Luke serre la main de Glass un peu plus fort. Puis l'engin fait une brusque embardée sur le côté, déclenchant une nouvelle salve de cris horrifiés.

— Je t'aime, dit Glass.

Peu importe que Luke ne puisse pas l'entendre. Il le sait. Quoi qu'il se passe, il le saura toujours.

CHAPITRE 29

Wells

Une fois son baluchon préparé, Wells se dirige à pas lents vers le cimetière pour rendre un dernier hommage. La nuit est tombée et les fleurs drapant les pierres tombales émettent une douce phosphorescence. Wells remercie mentalement Priya d'avoir utilisé des plantes vivantes. Ayant grandi à bord de la Colonie, aucun des 100 n'a vraiment connu l'obscurité totale, et avec ces fleurs, leurs morts auront toujours une lumière pour veiller sur eux.

Mais alors qu'il s'agenouille auprès de la tombe de Priya, Wells est pris d'un frisson. Avait-elle pressenti qu'elle serait bientôt enterrée au côté des autres ?

Il se relève et va se recueillir sur la sépulture d'Asher, faisant courir ses doigts sur l'inscription en lettres capitales maladroitement gravées dans le bois. Il s'arrête, se demandant pourquoi elles lui paraissent soudain si familières. L'écriture a beau varier d'un épitaphe à l'autre, Wells est pourtant sûr d'avoir vu des lettres capitales semblables auparavant.

— Au revoir, chuchote-t-il avant de mettre son sac sur son épaule et de pénétrer dans les bois.

Il prend une profonde inspiration de l'air chargé des parfums du soir. Il se sent étonnamment calme pour quelqu'un qui s'en va seul dans la forêt, beaucoup plus calme que ce matin au campement. Le souffle du vent dans les feuilles le change agréablement des rumeurs mesquines d'habitude murmurées sur son passage.

Il avait déjà songé à partir bien que, dans ses scénarios fantasmés, Clarke l'accompagne chaque fois. Remplacée par Sasha, il est vrai, ces derniers jours. Son cœur fait un bond dans sa poitrine en l'imaginant revenir au camp pour découvrir qu'il n'est plus là. Qu'ira-t-elle penser lorsque les autres lui diront qu'il est parti ? La reverra-t-il un jour ? Et que se passera-t-il si son père arrive sur Terre ? Essaiera-t-il de trouver Wells, ou le considérera-t-il comme une tache à son honneur ?

— Wells ! l'appelle une voix à travers la pénombre. (Il se retourne et voit la menue silhouette de Kendall se dessiner dans l'obscurité.) Où

est-ce que tu pars comme ça ?

— Je ne sais pas trop encore. Je m'en vais, c'est tout.

— Je peux venir avec toi ? lui demande-t-elle. L'enthousiasme qu'il détecte dans sa voix est tempéré par l'inéluctabilité de la réponse qu'elle pressent.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, répond-il en pesant ses mots. Tu seras beaucoup plus en sécurité au sein du groupe.

Kendall s'approche de quelques pas. Les frondaisons denses ne laissent filtrer que de rares rayons de lune, et pourtant, elle se reflète dans ses grands yeux qui fixent Wells avec une telle suppliche muette qu'il en a la chair de poule.

— Tu vas retrouver Sasha ?

— Non... Je n'ai aucune idée d'où elle est partie.

Kendall hoche brièvement la tête.

— Tant mieux. Elle est dangereuse, tu sais. Pense à ce que ces Nés-Terre ont fait à Priya.

— Ça n'avait rien à voir avec Sasha, rétorque-t-il sans trop savoir pourquoi il s'acharne à la défendre.

— Quel genre de personne est capable de faire des trucs comme ça ? poursuit Kendall comme si elle ne l'avait pas entendu. Pendre quelqu'un à un arbre ? Lui taillader un message sur la plante des pieds ? Faut vraiment avoir un problème !

Sa voix est devenue étrangement chantante, accentuant le malaise de Wells.

— Tu ne peux pas faire confiance aux Nés-Terre, dit-elle en avançant encore vers lui jusqu'à presque le toucher. Je sais bien que c'est une jolie fille. Mais elle n'est pas comme nous. Elle ne te comprendra jamais. Elle ne saura jamais te protéger comme il le faut.

Wells a soudain l'impression que son sang se fige dans ses veines tandis qu'une atroce prise de conscience se fait jour dans son cerveau. Il sait maintenant pourquoi l'inscription sur la tombe d'Asher lui est si familière. Les lettres capitales sont étrangement similaires à celles qui meurtrissaient les chairs de Priya. Et si ce n'étaient pas les Nés-Terre qui l'avaient tuée ? Et si...

— Bon, à plus alors, conclut abruptement Kendall avec un sourire avant de repartir en sautant vers la clairière.

Wells est cloué sur place. Doit-il la poursuivre ? Prévenir les autres ? La boule d'effroi qui lui noue les boyaux constitue-t-elle un réel avertissement ou n'est-elle qu'une manifestation de sa paranoïa ?

Un craquement de branches à quelques mètres devant lui le fait sortir de son indécision. *Ce n'est sans doute qu'un animal*, se rassure-t-il tout en se maudissant intérieurement de ne pas avoir ravalé son orgueil et demandé à Bellamy de lui apprendre à tirer à l'arc. Il n'a même pas songé à emporter une lance avec lui.

C'est alors que trois silhouettes distinctement humaines font leur apparition entre les arbres. Wells se crispe, balayant le sol des yeux en quête de quelque chose qui pourrait lui servir d'arme. Un bâton peut-être, ou une grosse pierre ? Dans le pire des cas, il sait se battre au corps à corps – il était tout de même le meilleur de sa promotion à la lutte ; mais de là à affronter trois adversaires à la fois...

Il ramasse une pierre à l'arête tranchante et se met à couvert derrière un tronc, prêt à la lancer de toutes ses forces. Les étrangers continuent leur chemin dans sa direction et des éclats de rire lui parviennent soudain.

— Clarke ? s'exclame-t-il.

Abasourdi, il laisse tomber la pierre qu'il tenait. Son visage lui apparaît alors, auréolé du clair de lune qui prête une qualité presque surnaturelle à ses cheveux et à son large sourire. Bellamy se tient à son côté, et la troisième personne serait... *Octavia* ?

Lorsqu'ils aperçoivent Wells, les trois s'empressent de le rejoindre, souriant de toutes leurs dents. Ils se mettent immédiatement à lui raconter l'histoire par le menu, se coupant la parole à qui mieux mieux. Wells reconstruit pièce à pièce le puzzle des événements : la capture d'Octavia, la visite de Bellamy et Clarke dans les entrailles du mont Weather et l'intégralité de leur conversation avec le père de Sasha.

Le cœur de Wells bondit dans sa poitrine à la mention de son nom.

— Alors, vous avez vu Sasha ? Comment va-t-elle ?

Le regard de Clarke fixe le sien et Wells y lit qu'elle a tout compris. Elle a toujours été douée pour remarquer les petits détails avant les autres, c'est sans doute ça qui fait d'elle un bon médecin, note-t-il en son for intérieur. Elle lui décoche un sourire qui vaut un long discours : elle sait ce que représente Sasha à ses yeux, et cela ne lui pose aucun problème.

— Sasha va bien, lui dit-elle doucement. Elle viendra bientôt nous rendre visite, dès qu'elle aura convaincu la poignée de Nés-Terre réticents qu'on ne leur veut aucun mal. (Clarke marque une pause, comme si elle décidait de ce qu'elle avait le droit de dire ou non.) Je crois qu'elle a notamment envie de te voir.

— Tu pars en expédition ? lui demande Octavia en voyant le baluchon à ses pieds.

Bellamy et Clarke échangent un regard tandis que Wells leur explique ce qui s'est passé le matin même, comment tout le monde lui en veut d'avoir relâché Sasha, et comment il a décidé de partir de son propre chef avant qu'on ne le bannisse.

— C'est ridicule ! s'exclame Bellamy avec une indignation dont Wells ne l'aurait jamais crû capable *à son égard*. Tu peux pas t'en aller comme ça, juste parce que Graham et quelques-uns de ses lèche-bottes ont fait un caca nerveux ! Ils ont besoin de toi. On a tous besoin de toi.

— Wells, s'il te plaît, intervient Clarke à son tour. Tout va bien se passer maintenant. Surtout une fois qu'on leur dira que Sasha est totalement innocente. Si tu ne l'avais pas laissée partir, on n'aurait jamais pu récupérer Octavia.

Elle suit la jeune fille des yeux. Octavia trotte déjà quelques mètres devant, impatiente de faire son grand retour sur scène.

— Probablement, oui, concède-t-il en triturant la bandoulière de son sac. (Il se tourne ensuite vers Bellamy.) Félicitations. Je suis vraiment ravi que tu aies retrouvé ta sœur. Tu ne l'as pas abandonnée un seul instant, et ta persévérance a fini par payer. (Wells regarde tour à tour Clarke et Bellamy.) On a tous beaucoup à apprendre de vous deux.

Bellamy hausse les épaules, manifestement embarrassé par le compliment.

— Je ne sais pas vivre autrement, tu sais. J'ai toujours veillé sur elle. C'est comme si... on ne naissait pas que pour nous seuls, on vit pour prendre soin des autres.

Wells le dévisage soudain avec stupeur.

— Tu peux répéter ce que tu viens de dire ?

Bellamy a prononcé cette phrase comme si c'était un lieu commun, mais c'est la première fois que Wells l'entend prononcée sur Terre. En fait, ça fait même de nombreuses années qu'il ne l'a pas entendue, bien qu'elle lui revienne quotidiennement en tête.

Il est des choses que l'on n'oublie jamais.

CHAPITRE 30

Bellamy

Bellamy regarde Wells avec de grands yeux ronds. Aurait-il fini par péter les plombs ? Pourquoi est-ce qu'il le mate comme ça ? Il hausse les épaules avant de répondre.

— Oh, c'est juste quelque chose que notre mère nous disait, à Octavia et à moi. Combien on avait de la chance d'être là l'un pour l'autre, et comment le bien-être d'Octavia était ma responsabilité.

Il laisse échapper un petit rire désabusé à mesure que les souvenirs aigres-doux lui remontent en mémoire.

— *Ma* responsabilité – il était bien sûr hors de question qu'elle s'en charge. (Il reprend après une brève pause.) Je crois que c'est une phrase que mon père utilisait. C'était sa manière d'expliquer pourquoi il nous a jamais rendu visite.

À ces mots, le visage de Wells devient livide.

— Euh... tout va bien ? lui demande Bellamy en jetant un regard à Clarke pour voir si elle aussi a remarqué le comportement bizarre de Wells. Mais avant qu'elle ait le temps de réagir, Wells prend la parole.

— Le prénom de ta mère serait-il Melinda... à tout hasard ?

C'est au tour de Bellamy d'accuser le coup. Voilà des années qu'il n'a pas entendu le nom de sa mère prononcé à voix haute. Depuis le jour où les gardes ont fait irruption dans leur unité résidentielle et l'ont trouvée, gisant inanimée sur le sol.

— Comment... comment se fait-il que tu connaisses son nom ? demande-t-il, trop estomaqué pour que son ton comporte une quelconque note de soupçon ou d'hostilité.

D'une voix étonnamment calme, Wells raconte à Bellamy le passé secret de son père, sa liaison avec une Waldénite et son dévouement clandestin à cette deuxième femme.

— Nous ne sommes pas nés que pour nous seuls... c'est ce que mon père disait toujours pour justifier les sacrifices qu'il devait faire, comme de passer trop peu de temps avec ma mère et moi... ou de ne pas avoir épousé la femme dont il était amoureux. En revanche, je ne m'étais jamais douté qu'ils avaient eu un enfant ensemble.

Le monde se met à tourner autour de Bellamy, il ne distingue plus que vaguement des formes et des couleurs tandis que son cerveau cogite à cent à l'heure. Seul le contact de la main de Clarke sur son bras le rattache encore à la terre. Le chancelier – l'homme qui s'est fait tirer dessus par sa faute – serait son *père* ? Il ne parvient pas à articuler la moindre parole, il n'arrive plus à respirer. Ce n'est que lorsque Clarke enroule un bras autour de sa taille qu'il réussit enfin à avaler à nouveau une goulée d'air. Le temps qu'il expire, les environs ont repris des contours nets. Les silhouettes noires des troncs se détachent sous le clair de lune, les étoiles reprennent leur place dans la voûte céleste, l'expression stupéfaite de Clarke, le faciès nerveux de ce type que Bellamy croyait haïr il n'y a pas si longtemps, ce type qui...

— Ce qui veut dire que tu es...

— Ton demi-frère, complète Wells, laissant le dernier mot en suspens dans l'air, comme pour leur laisser le temps d'examiner cette notion de l'extérieur avant qu'ils se l'approprient. Ce qui fait qu'Octavia et toi n'êtes plus les seuls frère et sœur de la Colonie.

Un rire guttural s'échappe des lèvres de Bellamy sans qu'il ait le temps de le contrôler.

— Demi-frères, répète-t-il en secouant la tête. C'est complètement dingue !

Un sourire aux lèvres, il tend le bras et attrape la main de Wells.

— Mon frère.

CHAPITRE 31

Clarke

— Demi-frères, répète Clarke pour ce qui doit être la vingt-neuvième fois de la soirée. Elle lève la main pour caresser d'un doigt la joue de Bellamy, comme si d'un coup elle allait trouver une ressemblance entre les deux garçons qu'elle n'aurait jamais détectée auparavant.

Bellamy lui sourit et attrape sa main pour y déposer un baiser.

— Difficile à croire, hein ? Je suis *tellement* plus beau gosse que lui, plaisante-t-il avant qu'une ombre vienne voiler son visage. Ça te fait pas trop bizarre ?

Clarke tourne la tête pour observer Wells et Sasha. La Née-Terre est revenue au campement beaucoup plus vite que prévu. Les deux se sont assis de l'autre côté du feu, un peu à l'écart du reste du groupe. À travers les hautes flammes qui dansent au gré du vent, elle aperçoit Wells qui sourit à Sasha, laquelle semble rougir. Certains membres des 100 leur lancent encore des regards méfiants, mais avec Octavia de retour, il a été facile de convaincre la majorité que les attaques ont bien été l'œuvre d'une faction rebelle. Ils ont presque tous aussitôt pardonné à Wells de l'avoir laissée partir.

Clarke lâche un soupir et renverse la tête sur l'épaule de Bellamy.

— En réalité, le fait que tu sois de la même famille que mon ex est loin d'être le plus bizarre chez toi.

Bellamy enroule son bras autour de la taille de Clarke et lui chatouille le ventre. Elle éclate de rire et fait mine de se retourner pour contre-attaquer, mais Bellamy se redresse tout à coup, l'attention captée par quelque chose de l'autre côté du feu.

— C'est la vérité ! entendent-ils Octavia s'écrier en faisant passer sa chevelure de jais derrière son épaule d'un mouvement de tête. Cela fait maintenant plusieurs heures qu'elle régale tout le groupe de ses aventures en détention et de sa libération.

— Et qu'est-ce qui nous dit que t'es pas revenue pour nous espionner à leur compte ? s'élève une autre voix.

Tout les muscles de Clarke se contractent lorsqu'elle voit Graham

arriver dans son champ de vision, à quelques pas d'Octavia.

Elle décèle un mélange de condescendance amusée et d'hostilité à peine voilée dans son ton, mais il en faut plus pour intimider Octavia. Elle penche la tête sur le côté et examine longuement Graham par-dessous ses cils noirs.

— Tu vas peut-être avoir du mal à y croire, Graham, mais il y a des choses mille fois plus intéressantes à voir sur Terre que ta petite collection de lances. S'il fallait vraiment que je t'espionne, j'aurais vite fait de m'endormir !

Les gens assis en cercle aux pieds d'Octavia se mettent à rire, et, à la surprise de Clarke, les lèvres de Graham s'ourlent également en un sourire, même si celui-ci ne monte pas jusqu'à ses yeux.

— Oh, crois-moi, j'ai une *lance* très spéciale et j'en connais plus d'une qui rêverait de mettre la main dessus, réplique-t-il.

Sa répartie fait glousser Octavia.

— Est-ce je vais foutre mon poing dans la tronche de ce bouffon maintenant, ou j'attends un peu ? grogne Bellamy.

— Attends un peu, dit Clarke. Je suis si bien là, tout contre toi.

Cela ne fait qu'une dizaine de minutes qu'elle est venue s'installer près du feu. Elle a passé l'heure précédente à l'infirmerie, s'assurant que Molly, Felix et les autres sont bien en voie de guérison à mesure que leur corps évacue la belladone. La mine soulagée d'Eric lorsque Felix a enfin pu se tenir debout – une première depuis qu'il est tombé malade – a presque réussi à faire oublier à Clarke qu'elle a parcouru une bonne vingtaine de kilomètres dans la journée.

Clarke se blottit contre Bellamy et il l'enveloppe dans ses bras. Ils renversent la tête de concert pour observer le ciel nocturne totalement dégagé. Le rugissement du feu suffit à noyer les conversations autour d'eux, et, les yeux perdus dans les étoiles, c'est presque comme s'ils étaient les deux seules personnes au monde.

Elle se demande si son père et sa mère pensent à la même chose qu'elle en contemplant ce même ciel. Plus tôt dans la journée, Bellamy lui a dit que, dès qu'Octavia se serait remise de son calvaire, ils accompagneraient Clarke à la recherche de ses parents. Les Griffin ont certes quasiment une année d'avance, mais cela ne pose aucun problème, lui a promis Bellamy. Ils ne s'arrêteront qu'une fois ses parents retrouvés.

Cette idée l'excite et l'effraie à la fois, et elle n'ose pas trop y réfléchir pour l'instant. Elle se contente de jouir de la chaleur de Bellamy, laissant les battements réguliers de son cœur assourdir toute autre pensée.

— Regarde ça, lui chuchote Bellamy à l'oreille.

— Quoi ?

Il lui prend la main et pointe délicatement un de ses doigts jusqu'à

désigner un point minuscule qui se déplace dans l'espace en laissant une traînée lumineuse derrière lui.

— Tu faisais un vœu sur *Phoenix* quand tu voyais passer un météore ? demande-t-il, son souffle chaud contre sa peau. Ou bien tu avais déjà tout ce que tu voulais ?

— Je n'ai jamais eu tout ce que je voulais, murmure-t-elle en se pelotonnant contre son torse. Mais j'avoue qu'en cet instant précis je ne vois pas bien ce qui pourrait me manquer.

— Alors, tu ne veux pas faire de vœu ?

Clarke lève à nouveau les yeux. Le point lumineux avance à une vitesse impressionnante, même pour un météore. Elle se redresse un peu.

— Je ne crois pas que ce soit une étoile filante, dit-elle, une note d'anxiété dans la voix.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

Clarke sent soudain Bellamy se raidir à son tour, la même idée s'imposant progressivement à lui.

— Tu crois tout de même pas que...

Il ne finit pas sa phrase, l'étreignant plus fort. Ils n'ont pas besoin de prononcer le mot. Tandis que le reste des 100 est tranquillement assis autour du feu à discuter et à rigoler, Bellamy et Clarke, eux, connaissent la vérité. Le point lumineux n'a rien d'une étoile : c'est l'une des capsules.

Les 100 ne seront bientôt plus cent.

Le reste de la Colonie s'apprête à débarquer sur Terre.

Remerciements

Je suis extrêmement reconnaissante envers tous ceux chez Alloy qui participent à cette aventure. Sans vous, je n'aurais jamais pris de capsule en otage.

Énormes *hugs* de l'espace à mes brillantes éditrices, la brillantissime Joelle Hobeika et Katie McGee, infinie source de créativité, pour s'être dévouées corps et âme à cette série. J'ai également eu l'immense privilège de travailler avec Josh Bank, Sara Shandler et Les Morgenstein, des gens dont la vision amène l'art de conter les histoires à des sommets jamais atteints.

Mille mercis à Elizabeth Bewley pour ses précieux conseils, et à l'équipe magique de chez Little, Brown pour leur travail acharné et leur enthousiasme pour *Les 100*.

Il faut au moins la population d'un village pour parvenir à garder une auteur saine d'esprit durant le processus d'écriture, c'est pourquoi j'aurai une dette éternelle envers mes amis qui m'ont apporté un soutien de tous les instants. Merci pour le café, pour les textos d'encouragement, pour ces soirées où l'on a regardé la série à la télé, et pour m'avoir rappelé d'être enthousiaste à une période où j'en oubliais même parfois de laver mon linge. Des remerciements tout particuliers à mes collègues de chez Scholastic pour avoir fait du bureau une constante source d'inspiration, de sagesse, et de petits bonheurs littéraires.

Et je tiens par-dessus tout à remercier ma famille. Chaque mot que j'écris fait résonner les histoires que vous m'avez données, des histoires nichées au creux des pages, des qui scintillent le soir au détour du petit écran, toutes enveloppées de la chaleur des rires que nous partageons si souvent. Je vous aime plus que l'ensemble des étoiles de la galaxie.

En attendant de découvrir
le **tome 3** de la série **Les 100**
en 2015...

Entrez
dans un
nouvel



avec d'autres romans
de la collection

www.facebook.com/collectionr

DÉJÀ PARUS

LA 5^e VAGUE

de Rick Yancey

Tome 1

**1^{re} VAGUE : Extinction des feux. 2^e VAGUE : Déferlante.
3^e VAGUE : Pandémie. 4^e VAGUE : Silence.**

À L'AUBE DE LA 5^e VAGUE, sur une autoroute désertée, Cassie tente de *Leur* échapper... *Eux*, ces êtres qui ressemblent trait pour trait aux humains et qui écument la campagne, exécutant quiconque a le malheur de croiser *Leur* chemin. *Eux*, qui ont balayé les dernières poches de résistance et dispersé les quelques rescapés.

Pour Cassie, rester en vie signifie rester seule. Elle se raccroche à cette règle jusqu'à ce qu'elle rencontre Evan Walker. Mystérieux et envoûtant, ce garçon pourrait bien être son ultime espoir de sauver son petit frère. Du moins si Evan est bien celui qu'il prétend...

Ils connaissent notre manière de penser. *Ils* savent comment nous exterminer. *Ils* nous ont enlevé toute raison de vivre. *Ils* viennent maintenant nous arracher ce pour quoi nous sommes prêts à mourir.

**Le premier tome de la trilogie phénomène,
bientôt adapté au cinéma par Tobey Maguire
et les producteurs de *World War Z*, *Argo*, *Hugo Cabret*,
The Aviator, *Gangs of New York*, *Ali*.**

Tome 2 : *La Mer infinie*

Tome 3 à paraître en septembre 2015

LA
SÉLECTION

de Kiera Cass

35 candidates, 1 couronne, la compétition de leur vie.

Elles sont trente-cinq jeunes filles : la « Sélection » s'annonce comme l'opportunité de leur vie. L'unique chance pour elles de troquer un destin misérable contre un monde de paillettes. L'unique occasion d'habiter dans un palais et de conquérir le cœur du prince Maxon, l'héritier du trône. Mais pour America Singer, cette sélection relève plutôt du cauchemar. Cela signifie renoncer à son amour interdit avec Aspen, un soldat de la caste inférieure. Quitter sa famille. Entrer dans une compétition sans merci. Vivre jour et nuit sous l'œil des caméras... Puis America rencontre le Prince. Et tous les plans qu'elle avait échafaudés s'en trouvent bouleversés...

Le premier tome de la trilogie phénomène, mêlant dystopie, télé réalité et conte de fées moderne.

Tome 2 : *L'Élite*

Tome 3 : *L'Élu*

Hors-série :

La Sélection, Histoires secrètes : Le Prince & Le Garde



de Myra Eljundir

SAISON 1

C'est si bon d'être mauvais...

À 19 ans, Kaleb Helgusson se découvre empathé : il se connecte à vos émotions pour vous manipuler. Il vous connaît mieux que vous-même. Et cela le rend irrésistible. Terriblement dangereux. Parce qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer. À la folie. À la mort.

Sachez que ce qu'il vous fera, il n'en sera pas désolé. Ce don qu'il tient d'une lignée islandaise millénaire le grise. Même traqué comme une bête, il en veut toujours plus. Jusqu'au jour où sa propre puissance le dépasse et où tout bascule... Mais que peut-on contre le volcan qui vient de se réveiller ?

La première saison d'une trilogie qui, à l'instar de la série *Dexter*, offre aux jeunes adultes l'un de leurs fantasmes : être dans la peau du méchant.

Déconseillé aux âmes sensibles et aux moins de 15 ans.

Saison 2 : *Abigail*

Saison 3 : *Fusion*

Nouvelle série à paraître en mars 2015 : *Après nous*

Night School

de C. J. Daugherty

Tome 1

Qui croire quand tout le monde vous ment ?

Allie Sheridan déteste son lycée. Son grand frère a disparu. Et elle vient d'être arrêtée. Une énième fois. C'en est trop pour ses parents, qui l'envoient dans un internat au règlement quasi militaire. Contre toute attente, Allie s'y plaît. Elle se fait des amis et rencontre Carter, un garçon solitaire, aussi fascinant que difficile à apprivoiser... Mais l'école privée Cimmericia n'a vraiment rien d'ordinaire. L'établissement est fréquenté par un curieux mélange de surdoués, de rebelles et d'enfants de millionnaires. Plus étrange, certains élèves sont recrutés par la très discrète « Night School », dont les dangereuses activités et les rituels nocturnes demeurent un mystère pour qui n'y participe pas. Allie en est convaincue : ses camarades, ses professeurs, et peut-être ses parents, lui cachent d'inavouables secrets. Elle devra vite choisir à qui se fier, et surtout qui aimer...

Le premier tome de la série découverte par le prestigieux éditeur de *Twilight*, *La Maison de la nuit*, *Nightshade* et Scott Westerfeld en Angleterre.

Une série best-seller de cinq tomes, publiée dans plus de vingt pays !

Tome 2 : *Héritage*

Tome 3 : *Rupture*

Tome 4 : *Résistance*

Tome 5 à paraître début 2015

Retrouvez tout l'univers de
Les 100
sur la page Facebook de la collection R :
www.facebook.com/collectionr

Vous souhaitez être tenu(e) informé(e)
des prochaines parutions de la collection R
et recevoir notre newsletter ?

Écrivez-nous à l'adresse suivante,
en nous indiquant votre adresse e-mail :
servicepresse@robert-laffont.fr